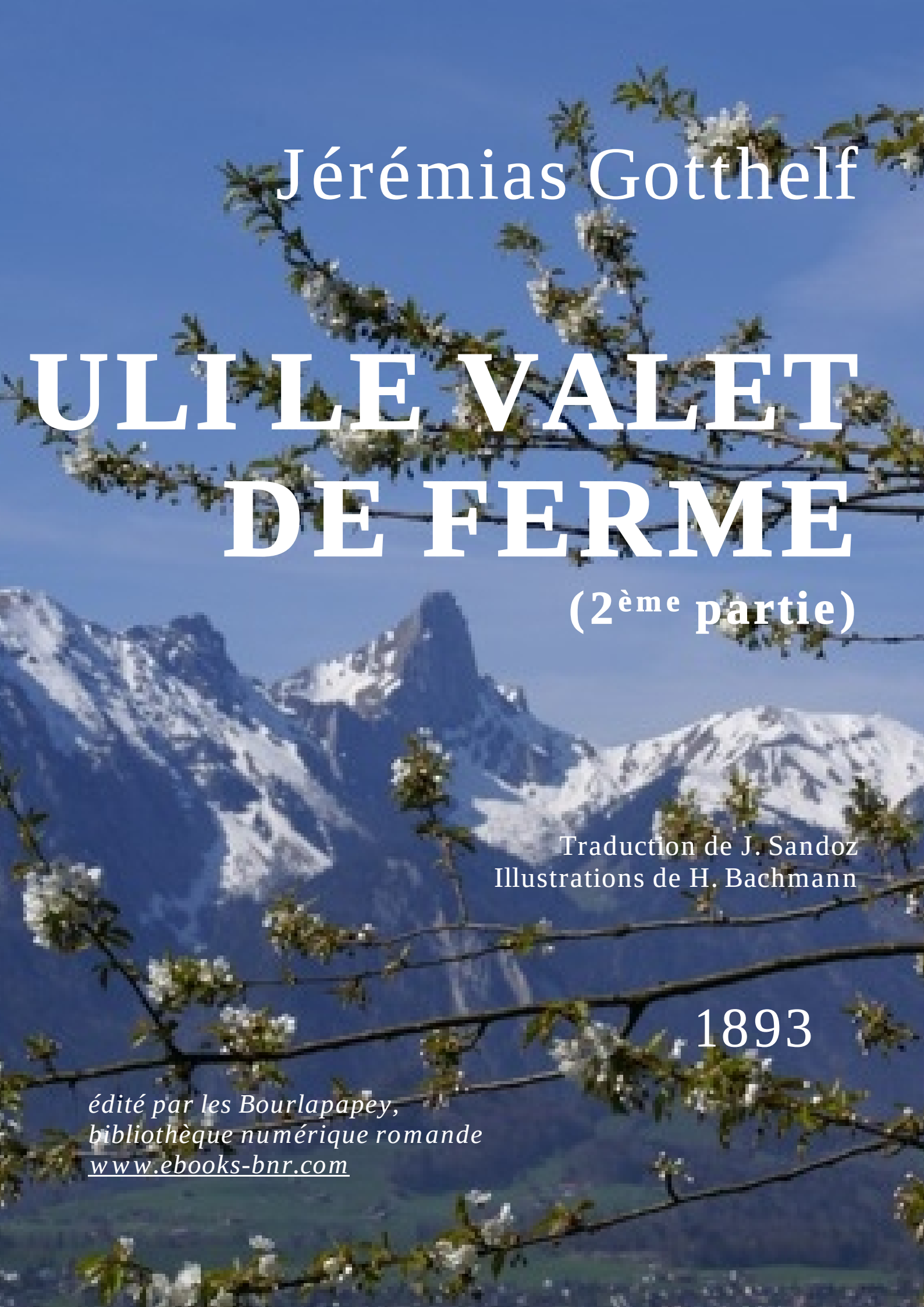




Jérémias Gotthelf

ULI LE VALET DE FERME

(2^{ème} partie)

Traduction de J. Sandoz
Illustrations de H. Bachmann

1893

*édité par les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande
www.ebooks-bnr.com*

Table des matières

CHAPITRE XVII <i>Comment le père et le fils en usent avec un valet.</i>	3
CHAPITRE XVIII <i>Comment une bonne mère remet bien des choses en place et répare bien des sottises.</i>	22
CHAPITRE XIX <i>La fille de la maison entreprend de former Uli.</i>	28
CHAPITRE XX <i>Uli se met à réfléchir et devient fort en calcul.</i>	46
CHAPITRE XXI <i>Comment une cure de bains vient à la traverse des projets.</i>	56
CHAPITRE XXII <i>Guerres intestines que des fiançailles doivent apaiser.</i>	73
CHAPITRE XXXIII <i>Nouveaux embarras résultant des fiançailles.</i>	90
CHAPITRE XXIV <i>Encore un voyage qui ne vient à la traverse d'aucun projet, mais qui aide à en réaliser un d'une façon inattendue.</i>	102
CHAPITRE XXV <i>Le nœud commence à se dénouer et une jeune fille le rompt à coups de bûche de hêtre.</i>	129
CHAPITRE XXVI <i>Comment Fréneli et Uli sont en train de s'entendre et finissent par se marier.</i>	143
Ce livre numérique.....	169

CHAPITRE XVII

Comment le père et le fils en usent avec un valet.



Tout allait sur des roulettes à la Glungge et la mère disait que, depuis longtemps, elle ne s'était sentie aussi contente ; c'était tout une autre vie, on avait plaisir à être là.

– Je suis toute surprise, disait-elle, de voir comment on trait maintenant à l'étable. Avec les mêmes vaches, nous avons presque une fois autant de lait qu'auparavant ; à présent, je puis attendre la moisson, ma provision de beurre ne sera pas épuisée à la fin de cette saison.

Joggeli, par contre, n'était pas content. Il lui semblait toujours qu'il n'avait plus rien à dire. Il faisait des tournées une fois de plus que ci-devant, dans la campagne, dans les écuries, cherchant sur quoi il pourrait grogner, se fâcher, du moins par devant sa femme. Il ne s'attaquait pas directement à Uli, seulement il le houspillait par derrière et ne pouvait s'empêcher de commander çà et là le contraire de ce qu'il avait combiné.

Un jour, il regardait de méchante humeur un champ de blé, dont la mauvaise apparence le vexait, et il aurait bien voulu s'en prendre à Uli, mais celui-ci n'y avait pas encore touché. À ce moment, le meunier vint le voir et lui dit :

– Tu as là un fameux champ et le blé est bientôt mûr. Je voulais justement te demander si tu ne m'en céderais pas une trentaine de mesures. J'en aurais besoin et je ne sais pas où les trouver.

Joggeli et le meunier se mirent d'accord pour le marché. Le premier dit à l'autre :

– Tu pourrais me faire un plaisir. Promets à mon valet que tu lui donneras un écu neuf s'il te fait avoir la mesure de blé à tel et tel prix. Je suis curieux de voir ce qu'il fera. Il ne faut jamais se fier trop à quelqu'un. Quand on croit avoir bien réussi, c'est alors qu'on est le plus trompé.

Naturellement, le meunier promit et, au soir, il alla trouver Uli. Celui-ci lisait justement une lettre dans laquelle son ancien maître lui recommandait de tenir bon. Il n'avait, lui écrivait-il, qu'à dire les choses carrément à Joggeli, et à lui expliquer comment il l'entendait. Cela valait beaucoup mieux que de ruminer son dépit. Il n'était pas une fille pour mourir de chagrin et de maux de cœur ; c'est pourquoi il s'agissait de ne pas perdre courage. Chacun a son fardeau dans ce monde, et plus vite on s'accoutume à le porter de bonne grâce, plus il s'allège ensuite. Il ne faut pas vouloir tout du premier coup, et si Uli engageait de nouveau des gens, il devait exiger le renvoi de ceux dont il ne pouvait faire façon. Suivaient bien des salutations et une invitation à venir bientôt, car tous s'ennuyaient terriblement de lui.

Pendant qu'Uli était plongé dans sa lecture, le meunier était entré. Il s'assit à côté de lui et commença à lui faire toutes sortes de compliments. Son fumier était superbe et on n'avait qu'à regarder le gazon du verger pour voir comme il était bien

arrosé. Après avoir longtemps tourné autour du pot, il en arriva enfin au grain qu'il voulait acheter.

– Il me faudrait du blé, dit-il, et Joggeli pourrait m'en céder. Mais c'est un si drôle de corps ! Il ne sait jamais à quel prix il veut vendre. Il commence par demander beaucoup trop, puis l'affaire l'ennuie et il vous rabat la moitié ; mais, cette fois-ci, je ne puis pas attendre qu'il en arrive là et pourtant je ne voudrais pas payer trop cher. Je sais bien que c'est de toi que tout dépend ; ce que tu as dit, il faut que ça se fasse. Tâche donc de parler en ma faveur et, si tu réussis à me faire avoir la mesure pour 90 batz, je ne regarderai pas à un écu ou deux. C'est encore bien trop pour moi, 90 batz, mais j'ai absolument besoin de grain et je ne sais où m'en procurer avant la moisson.

– Je ne me mêle pas de ça, répondit Uli, cela regarde le maître.

Le meunier ne se tint pas pour battu. Il finit par tirer un écu neuf de sa poche et voulut le glisser dans la main d'Uli. Mais celui-ci se leva et commença à insulter le meunier :

– Tu dois être un mauvais drôle puisque tu cherches à débaucher les domestiques. Il paraît que tu serais prêt à tout faire pour de l'argent, puisque tu en crois les autres capables. Mais ce n'est pas pour faire plaisir à un meunier que j'irai me charger la conscience, quand même tu m'offrirais toute la farine que tu as volée aux gens !

À la fin, le meunier s'échauffa à son tour.

– Il y a, dit-il, des paysans qui sont encore pires que les meuniers et avec lesquels je n'entends pas qu'on me confonde. Au reste, ce n'est pas de mon chef que j'ai fait ça. Je n'ai encore voulu corrompre personne.

– Alors, qui est-ce qui t'en a chargé ?

– Eh ! ça doit bien te venir à l'idée, si tu veux être si malin !

– Le maître, peut-être ?

– Je n’ai rien dit, mais n’en demande pas davantage.

Une colère sourde s’empara d’Uli ; sa poitrine se serrait à l’étouffer, de grosses larmes tombaient de ses yeux et il s’élança dehors, les poings fermés. Il ne put que prononcer ces mots : « Ah ! c’est ainsi ! » et il courut s’enfermer dans sa chambre.

Le meunier se glissa derrière la maison, en traversant la cuisine, et dit, en passant, à la maîtresse de monter à la chambre d’Uli voir ce qu’il faisait.

– Je crois que j’ai fait une bêtise, ajouta-t-il.

Puis il raconta comment il avait voulu mettre Uli à l’épreuve, comment celui-ci l’avait reçu et avait deviné que cela venait du maître.

– Fréneli, va voir, toi, et tu viendras me dire ce qu’il fait, répondit-elle.

Puis elle alla trouver son mari :

– Tu es pourtant le plus horrible homme qui existe ! s’écria-t-elle. N’en avais-tu pas assez d’une fois ? Tu as le meilleur valet qu’on puisse trouver et le diable te pousse jusqu’à ce que tu l’aies chassé !

– On ne peut se fier à personne, répondit Joggeli, et puisque tu es toquée d’Uli, il faut bien que je fasse attention. On ne sait jamais comment vont les choses si on n’y regarde pas de près et un homme peut changer d’un jour à l’autre. On essaie bien un cheval ; je ne saurais pas pourquoi on n’essaierait pas aussi un homme ? C’est encore plus important qu’un cheval. S’il avait pris l’écu neuf, je ne l’aurais pas renvoyé pour ça. Seulement, j’aurais su jusqu’où je pouvais me fier à lui.

– Mais, Joggeli, crois-tu qu’un brave garçon veuille rester dans une place où l’on n’a pas confiance en lui, où on lui tend

des pièges tous les coups ? Celui qui a le cœur à la bonne place ne peut pas rester dans une maison où il voit qu'on a mauvaise opinion de lui !

– Tu n'es qu'une enfant, ma vieille ! Au jour d'aujourd'hui, on cherche son intérêt, on ne regarde pas à l'opinion. Je voudrais bien savoir où Uli trouverait un meilleur gage ? Il réfléchira bien avant de le chercher.

Durant ce colloque, Fréneli était montée et avait vu Uli faire ses paquets, pendant que de grosses larmes lui coulaient sur les joues. Par moments, il étouffait mal un juron qui lui montait aux lèvres. Fréneli s'avança sur le seuil et lui dit :

– Que fais-tu ? qu'as-tu ?

Longtemps Uli ne répondit pas, jusqu'à ce qu'enfin Fréneli s'approcha et l'entendit murmurer :

– Je veux m'en aller.



– Ne fais pas cela, lui dit-elle, ça n'en vaut pas la peine ! Il faut prendre le cousin comme il est.

Mais Uli répliqua qu'il n'était pas accoutumé à être traité de cette façon, que cela ne lui était encore jamais arrivé.

– Est-ce là, continua-t-il, ma récompense pour m’être tué de travail et avoir cherché l’intérêt du maître partout où je pouvais ? Je vois bien où on veut en venir. Ce vieux tonnerre finira encore par me *coller* une mauvaise réputation. Il voudrait faire de moi un coquin. Je veux m’en aller pendant qu’il est encore temps. Voilà plus d’une demi-année que je suis ici et ce vieux diable ne m’a encore jamais dit qu’il était content.

– Il fait avec toi comme avec les autres, dit Fréneli. Je dirige tout le ménage, il ne me donne point de gages et il est encore capable de dire qu’il me garde pour l’amour de Dieu ! Si la cousine n’était pas là, qui sait ce que j’aurais déjà fait ? Mais, écoute, ne nous fais pas du chagrin ; tu conviens à tout le monde, on a la paix maintenant, tout va à plaisir. Pense donc comme le vacher et le valet d’écurie jubileraient si tu t’en allais aussi ! Ils en feraient du bruit, en long et en large ! Et tu aurais beau dire ce que tu voudrais, les gens croiraient toujours le pire.

– Je ne m’en moque pas mal. Je ne veux pas rester ici.

L’escalier de bois trembla sous le pas lourd de la mère qui le montait en respirant péniblement. Elle n’avait pu attendre plus longtemps le résultat de la négociation.

– Il est bon que tu viennes, cousine ! s’écria Fréneli, dis-lui toi-même qu’il ne faut pas qu’il fasse une boulette. Il veut absolument s’en aller.

– Oh ! non, dit la vieille, tu ne me feras pas ce chagrin ! Quelle peine t’avons-nous causée ?

– Pas vous, répondit Uli, je vous aime bien, mais le maître me déteste, il n’a pas confiance en moi, il veut faire de moi un coquin, et je ne resterai pas chez un maître pareil, sur mon...

– Ne jure pas, Uli, reprit la vieille, songe que c’est un vieillard, il faut avoir patience avec lui ; tu seras bien content plus tard qu’on ait aussi patience avec toi. Cela n’arrivera plus, je te

le promets, et si nous pouvons faire quelque chose pour toi, dis-le seulement.

– Vous pouvez promettre tant que vous voudrez, dit Uli, je sais bien que ce n'est pas vous qui l'avez voulu, mais vous ne pouvez répondre de votre mari.

– Oui ! je le peux, quand il le faut. Il faut bien qu'il me craigne de temps en temps. Il faut qu'il vienne lui-même et promette qu'à l'avenir il ne te tendra plus de pièges pour te tenter. Fréneli, va et dis-lui qu'il monte.

Fréneli avait là une rude tâche. Joggeli répondit que ce serait bien la première fois qu'il aurait ployé le genou devant un valet ; il ne le ferait pas. Si Uli voulait pousser les choses à l'extrême, à son aise ! mais le supplier de rester, jamais !

– Mais, cousin, dit Fréneli, c'est vous qui avez commencé par mal agir avec Uli. Si vous m'aviez traitée ainsi, je serais partie aussi.

– Ah ! tu serais bien vite revenue, si on ne t'avait pas couru après !

– C'est encore une question ! mais lui, Uli, il ne reviendra pas, soyez-en sûr, et alors, qui fera la moisson ?

– Eh ! bien, va dire à ma vieille qu'elle lui donne de bonnes paroles et qu'elle lui glisse une couple de batz dans la main. Il se calmera.

– La cousine vous a déjà tiré d'affaire bien souvent, mais, cette fois-ci, elle ne s'accommodera plus de ça. Uli s'en ira si vous ne lui promettez que pareille chose n'arrivera pas. Et vous verrez alors comment ça ira à la moisson ! tandis qu'à présent tout marche à la baguette.

– Allons donc ! s'il s'en va, c'est toi qui en pâtiras le plus. Tu ne pourras plus te balader avec lui.

– Cousin ! je ne me balade avec personne ; mais vous êtes bien le plus vilain homme qu’il soit possible de rencontrer ! Vous devez avoir été un méchant drôle, un propre à rien, pour ne vous fier à personne. Faites-en à votre tête ! Qu’à moi ne tienne ! Que m’importe Uli ! Que m’importe que votre blé reste sur vos champs !

Et Fréneli s’éclipsa. Le cousin eut beau la rappeler. Il prit sa canne, sortit à pas lents et appela sa femme. Comme elle ne répondait pas, il s’avança toujours plus près de la chambre d’Uli jusqu’à ce que sa vieille femme put lui dire qu’il devait monter, sinon que cela finirait mal.

– Vous faites pourtant du bruit pour rien ! répliqua Joggeli, je ne peux pas comprendre ce que j’irais faire là, ni pourquoi Uli boude ainsi. Ça n’en vaut pas la peine. Je n’avais pas mauvaise intention, je voulais seulement savoir à quoi j’en étais. J’en ai bien le droit et on ne me l’ôtera pas.

– Tu aurais pourtant eu bien des raisons de croire Uli, répliqua sa femme.

– Croire ! croire ! j’aime mieux être certain des choses. Quand un homme a été trompé autant de fois que moi dans sa vie, il lui est bien permis de faire attention. Vous faites toujours des cachoteries avec moi, vous tous tant que vous êtes. Il y a longtemps que c’est comme ça, et ce sera toujours ainsi jusqu’à ce que je ferme les yeux.

– C’est bien pour cela que je ne me soucie pas de rester ici, dit Uli, je vois que jamais vous n’aurez confiance en moi et je ne me soucie pas d’être quelque part où tout le monde se méfie les uns des autres.

– Oui, reprit Joggeli, tu pourras courir longtemps avant de trouver un endroit où tous se fient les uns aux autres. C’est pourquoi il ne faut pas tant faire le mauvais. Je ne veux plus t’induire en tentation, c’est convenu, mais, pour tout ça, il ne

faudrait pas t'imaginer que je n'ai pas deux bons yeux près du nez. Il faut qu'un homme ait toujours quelque chose à redouter. Le diable tourne autour de lui comme un lion rugissant, cherchant qui il pourra dévorer.

– Oui, mais cette fois-ci, c'est vous qui avez été le diable, riposta Uli, et c'est là ce qui est vilain de votre part.

– Eh ! bien, je ne le ferai plus, sois tranquille ; moi aussi je serai content de n'avoir pas à chercher un autre valet, et je crois que j'aurais de la peine à en trouver un meilleur. Au jour d'aujourd'hui, les gens ne valent plus rien. Quand même on les couvrirait d'or, on n'aurait pas ce qu'on cherche.

– Mon Dieu ! reprit sa femme, nous sommes tous de pauvres pécheurs, et toi tu n'es pas un ange non plus. Uli, tu as entendu, mon mari ne le fera plus. Descends maintenant, j'ai là du café tout prêt, tu en prendras une tasse. On est bien vite d'accord quand on mange et boit ensemble, surtout une tasse de café.

Joggeli se déclara satisfait, mais à part lui, il se disait :

– Il faut surveiller mes femmes, elles en tiennent trop pour Uli, si ça continue, on va me trahir et me vendre.

La moisson arriva avec tout son cortège de travaux. À ce moment-là, on a plusieurs ouvrages à faire à la fois. Les cerises sont mûres, il faut arracher le lin et le chanvre ; en bien des endroits, on commence aussi à labourer et à semer du colza. Il n'y a pas de travail qui, comme la moisson, demande qu'on ait l'œil à tout, qu'on profite de tous les moments, qu'on répartisse bien les ouvriers, afin que tout soit bien soigné et que rien ne se gâte. C'est à cela qu'on reconnaît les capacités d'un bon agriculteur.

Presque chaque fois, lors de la moisson, la femme de Joggeli avait eu la jaunisse. Il n'y avait personne que les moineaux pour cueillir les cerises. Le chanvre était trop mûr, ou on le laissait s'échauffer dans les tas, on oubliait d'arracher le lin ou

de l'étendre et de le retourner convenablement. On n'avait du temps pour rien. En revanche, on pouvait tourner autour de la maison des demi-journées entières en se demandant si l'on voulait se mettre à ceci ou à cela. Et pendant qu'on trouvait que le temps serait trop court pour une chose, trop long pour une autre, ce temps s'en allait et il n'en restait plus que pour manger et dormir.

Cette fois-ci, les choses marchèrent autrement. Uli avait l'œil à tout, et, par conséquent, du temps pour tout. On profitait de chaque moment, chaque ouvrier savait ce qu'il avait à faire. Si l'on n'avait pas à travailler au blé, on savait d'avance à quoi l'on devait se mettre. On ne perdait pas son temps à questionner et à délibérer. On ne se disputait pas non plus, on ne se renvoyait pas la balle ; le travail était si bien réparti que personne ne se sentait surmené. L'ouvrage sortait des mains, on ne savait comment, et la maîtresse de maison riait sans interruption, toute joyeuse, quand arrivaient les corbeilles pleines de cerises, et que devant elle s'alignaient de beaux étendages de lin et de chanvre. Mais on ne suspendait pas le lin à l'ombre avant de l'avoir égrené.

Joggeli, au contraire, trotтинait inquiet un peu partout. Il ne pensait qu'à son blé ; il avait peur qu'on ne le négligeât et ne pouvait pas comprendre comment il se faisait qu'on pût être à tout et que cependant son blé rentrât aussi, de telle sorte qu'on pût avoir la fête de la moisson le même samedi que les autres gens. D'ordinaire, on l'avait à la Glungge huit ou quinze jours plus tard et Joggeli croyait qu'on en était encore là. Il disait : « Nous n'aurons notre fête que dans huit jours, mais ce n'est pas étonnant : les cheveux courts sont plus vite brossés que les longs ! » Il était donc presque mécontent qu'on fût prêt en même temps que les autres gens. « On va croire, pensait-il, que je n'ai plus le moyen de semer autant qu'auparavant. » Mais les gens savaient bien ce qui en était.

À la Glungge, on fêtait ce jour dans les règles et l'on n'y épargnait rien. Bien des générations y avaient déjà pris part et l'on aurait fait un lac de Morat avec le beurre qu'on y avait employé depuis sa fondation, pour faire des beignets. Ce jour-là, le seul de l'année, le fils venait avec sa famille de Trevligen, où il avait une auberge, et consentait à s'asseoir à la table paternelle. Il se donnait des airs comme quelqu'un qui aimerait à être considéré : il portait son chapeau sur l'oreille, mettait les mains dans les poches de son pantalon ou croisait les bras, faisait une mine comme s'il avait voulu avaler tout crus les sept fils d'Aymon avec leur cheval et disait à tous : « Bouchour ! Bouchour ! » Sa femme était une pimbêche, semblable à une plante qui aurait crû à l'ombre. Elle savait dire : Merci ! en français. Elle avait été une fille riche et avait appris à se dandiner et à trembler quand elle devait toucher à quelque chose. Elle faisait de superbes toilettes, mais tout ce qu'elle se mettait semblait pendu autour d'un manche de fouet. Elle avait l'air très impérieux et mal élevé ; l'aile d'un poulet était le mets le plus commun qu'elle daignât toucher du bout des lèvres. Elle avait des allures très prétentieuses, mais le plus vulgaire personnage lui était bon pour se vanter de sa richesse et de son bon ton, quand il voulait bien l'écouter. Elle avait trois enfants, amalgame du père et de la mère. Ils étaient vêtus avec beaucoup de luxe, horriblement attifés, et avaient des airs parfaitement arrogants. Toutes les minutes l'un criait, et le mari de crier à son tour : « Qui est-ce qui fait beugler ces enfants ? Je veux voir si cela continuera toujours ! » Mais elle criait de son côté : « Tais-toi ! tais-toi ! tu auras une figue et des amandes ! » Quand le moutard les avait, c'était aux autres de geindre jusqu'à ce qu'ils en eussent autant. Quand la mère disait : « À présent, je n'en ai plus, » les trois ensemble se remettaient à piailler. Sur quoi le père jurait : « Pourquoi n'en as-tu pas pris assez avec toi ; tu es toujours la même ! Taisez-vous seulement ; à la première boutique, je vous en achèterai que vous en ayez assez. » Ils s'appelaient Edouarli et Rudeli et la petite fille Carolini.

Joggeli avait toujours une secrète terreur quand ils venaient ; il savait bien pourquoi : mais il leur faisait un accueil amical. La paysanne avait un amour vraiment maternel pour son fils et une tendresse encore plus grande pour ses petits-enfants.

Elle se plaignait cependant qu'ils la désorientaient et leur départ la soulageait toujours, car, dès la seconde journée, elle ne savait déjà plus que leur donner à manger à leur goût. Quant à Elisi, elle était enchantée de les voir arriver. Elle et sa belle-sœur Trinette, autrefois Trini, se montraient leurs trésors, parlaient à qui mieux mieux, en dames, de leurs maladies et étaient plus ridicules l'une que l'autre avec leurs soi-disant belles façons.

Fréneli avait rarement un mot aimable à dire tant que les visites étaient là. Celles-ci d'ailleurs ne la traitaient pas même comme une servante, mais avec un vrai mépris ; tout au plus le fils essayait-il à son endroit quelques plaisanteries plus ou moins lourdes. En outre, elle était indignée de voir comme ils cherchaient sans cesse à exploiter les vieux de toutes façons.

Trinette ne se lassait pas de raconter combien elle recevait de la maison et comment ils ne pourraient s'en tirer, si ses parents ne leur faisaient pas beaucoup de cadeaux :

– Tenez, avait-elle soin de dire, voici ce que mon père m'a donné et cela, ma mère. La dernière fois que j'ai été chez eux, mon père m'a donné six écus neufs et ma mère dix, et tous deux m'ont dit que, s'il me manquait quelque chose, je n'avais qu'à venir.

Naturellement, la bonne mère ne voulait pas être en reste ; elle donnait presque au delà de ses moyens, sans recevoir jamais un amical merci. Les enfants se fourraient partout, abîmaient tout et quand on leur refusait la moindre chose, ils répondaient par des grossièretés, ou criaient comme des veaux marins qu'on a blessés.

Le fils, lui, faisait des spéculations en grand à la Glungge. Tantôt il achetait de son père une vache, qu'il ne lui payait jamais ; ou il amenait un cheval boiteux qu'il échangeait contre le meilleur de l'écurie, en disant qu'il le renverrait et qu'il ferait reprendre l'autre, chose qu'il oubliait régulièrement. Ou bien encore il avait à payer une traite d'un marchand de vin et n'était pas en argent. Le père était obligé de lui avancer les fonds, mais il ne les revoyait jamais. Quand il était là, on pouvait être sûr qu'il saignait son père d'une façon ou d'une autre. Et, pour comble, il traitait père et mère de stupides paysans avec un souverain mépris. Chaque fois qu'il rentrait à Trevligen, il racontait comme une bonne farce comment il avait tiré une carotte à son vieux.

Cette fois-ci, il s'émerveilla de l'ordre qui régnait à la Glungge. Il eut bien vite remarqué les arbres propres et lisses, le magnifique tas de fumier, la propreté partout, malgré la presse de la moisson. Lorsqu'il conduisit son cheval à l'écurie, comme d'habitude, il fut encore plus surpris de la propreté de cette écurie, avec ses beaux chevaux bien soignés, et fut vexé de n'en avoir pas amené un boiteux ce jour-là.

Il n'eut pas moins de plaisir à visiter l'étable. La jeune vache surtout lui donnait dans l'œil, celle qu'Uli avait achetée à Berne ; elle était prête au veau maintenant et valait au moins trois louis d'or de plus qu'il y avait trois mois, tant elle avait bien repris.

– Père, dit le fils, qu'est-ce qui te prend, à ton âge ? C'est seulement maintenant que tu commences à te remuer. Tu as un superbe bétail et partout c'est rangé comme un dimanche.

– Ça te plaît, hein ? se contenta de répondre Joggeli.

Mais la mère ne put s'empêcher d'ajouter :

– C'est que nous avons un fameux maître-valet ; il soigne nos affaires comme si c'étaient les siennes et s'entend à tout comme un vieux paysan. Aussi est-ce un plaisir, à présent !

Le fils ne répondit pas grand'chose, mais il se mit à parcourir la campagne avec beaucoup plus d'attention que d'habitude et regarda charger et rentrer le dernier blé.

– Je ne comprends pas ce qu'a Jean, disait le vieux. Il court partout, fourre son nez partout. Se figure-t-il peut-être qu'il va bientôt hériter du domaine ? Ah ! mais je n'ai pas encore envie de m'en aller et on a déjà vu plus d'une fois les vieux secouer des pommes plus longtemps que les jeunes. Ce n'est pas que je le désire, mais façon de parler.

Quand vint le soir, la fête commença, mais on eut toutes les peines du monde à rassembler les gens. Fréneli, rouge comme une écrevisse pour avoir pétri et cuit toute la journée, finit par se mettre en colère :

– Ces bêtes ! disait-elle, se sont déjà léché les doigts tout le jour jusqu'aux épaules et, à présent, il n'y en a pas un qui veuille s'amener. Pas moyen de rien faire de ce train-là ni d'avoir un peu d'avance, et demain on ne pourra pas les arracher de la table !

Sur la table, dans plusieurs soupières, fumait une soupe à la viande, parfumée de safran et dans laquelle on avait coupé force tranches de pain. Puis vinrent le bœuf, le lard frais et fumé, les quartiers de pommes douces, les beignets de trois espèces, le tout empilé comme des tours ; quelques bouteilles en verre blanc, dont chacune contenait un pot de vin, s'épalaient sur la table, et il y avait si peu de place pour tout cela que ceux qui servaient étaient dans le plus grand embarras pour poser les plats. Des moineaux dans un champ de millet doivent se trouver à noce, mais ils sont bien loin de se douter de ce que c'est qu'une table de fête de moisson.

Cependant tous n'étaient pas satisfaits. Elisi et Trinette ne pouvaient se faire à ces gens et à ces mets grossiers. Dans la Stübli, on avait dressé une table à part, sur laquelle étaient du vin rouge, des poissons en sauce, des pois sucrés, du rôti de veau, des pigeons, du jambon, des gâteaux et de petits pains aux œufs, ainsi qu'une théière pour les amateurs de thé et de dessert. Les enfants allaient d'une table à l'autre, se conduisant toujours plus mal, jusqu'à ce qu'enfin, bourrés de nourriture, gorgés de boissons, on dut les mettre au lit comme de mauvais petits diables. Elisi et Trinette faisaient la moue à tout, se confiant l'effet que leur causait tel ou tel mets. En attendant, elles mangèrent de l'un et de l'autre pour en neutraliser les effets et, à leur soif, on ne s'apercevait guère qu'elles fussent malades.

Jean, le fils de Joggeli, ne resta pas longtemps à la table de famille, mais alla de bonne heure trouver les domestiques et resta avec eux jusqu'au point du jour, quand tout le monde gagnait sa couche. Il s'entretint surtout avec Uli, lui versa à boire, lui donna du tabac et amena la conversation sur toute espèce de sujets. Uli se disait que l'aubergiste de Trevligen n'était pas la moitié aussi orgueilleux qu'on voulait bien le dire. Mais ce qui le surprit surtout, c'est qu'il vînt dès le matin dans l'écurie, pendant que les autres valets dormaient encore.

– Tiens ! tu es déjà debout et seul ? demanda l'aubergiste.

– Eh ! oui ! répondit Uli ; les bêtes n'ont pas eu de fête des moissons hier et elles ont dû travailler dur ; il ne serait pas juste de leur faire attendre longtemps leur provende.

– Ce n'est pas ce que pensent tous les valets. C'est pourquoi je voulais te demander quelque chose. Sais-tu quoi ? Viens chez moi ; j'ai une place pour toi, où tu gagneras au moins dix écus de plus qu'ici et où tu auras tous les jours ton verre de vin et ton morceau de viande ?

– Mais que dirait le maître si je quittais ma place ?

– Qu'est-ce que cela te fait ? Laisse-moi soigner la chose. Tu ne resteras d'ailleurs pas longtemps ici : mon vieux est bien trop original et méfiant, il ne peut garder personne. Chez moi, c'est tout autre chose. Je suis souvent absent et ma femme n'y entend rien. C'est pourquoi je suis obligé d'avoir un valet à qui je puisse me fier pour tout. Si j'en trouve un qui me convienne, il aurait chez moi une position comme il n'y en a plus dans toute la contrée. Il sera comme un monsieur. Viens ! tu ne t'en repentiras pas ! Tiens, voilà un écu neuf d'arrhes !

– Gardez votre argent, répondit Uli. Les choses ne se font pas si précipitamment. Pour le moment, je n'ai pas à me plaindre. Il y a quatre semaines, ç'aurait été autre chose. On est bon pour moi, surtout la maîtresse, et je trouve qu'on a tort de vouloir aller plus loin quand on est bien quelque part.

L'aubergiste ne se tint pas pour battu ; il continua de presser Uli, mais, à un bruit qu'on entendit du côté de la fontaine, celui-ci répondit qu'il réfléchirait. L'aubergiste lui fit promettre qu'il donnerait sa réponse dans la quinzaine. Comme ils sortaient de l'écurie, Fréneli rentrait dans la maison, portant un seau d'eau.

À midi, on recommença à boire et à manger. Seules Elisi et Trinette firent les mijaurées, se plaignant de toutes sortes d'incommodités, tandis qu'à la dérobée elles emballaient pas mal de morceaux.

Après midi, les visites partirent. Jean glissa une belle pièce neuve de cinq batz dans la main d'Uli et lui fit des yeux un signe d'intelligence. La grand'mère suivit longtemps du regard le char à banc qui s'éloignait et dit enfin :

– J'aime beaucoup les enfants, mais ils sont quand même terribles ; il faudrait bien qu'ils prissent d'autres habitudes si je devais toujours être autour d'eux.

Une fois rentrée, elle dit à Fréneli :

– Plus cela vient, plus il fait le gros, notre Jean ! Pense donc, ce fou n’a-t-il pas donné à Uli cinq batz de pourboire !

– Il sait bien pourquoi il l’a fait, répondit Fréneli.

– Il veut faire le monsieur, reprit la vieille.

– Non, cousine, il veut quelque chose d’autre. Je n’ose presque pas vous le dire ; c’est encore un vilain tour de Jean. Cette fois-ci, il ne carotte au cousin ni un cheval, ni une vache, mais il veut lui débaucher Uli. C’est pourquoi il lui a donné ce pourboire.

– Ce que tu dis là ! quelle vilénie ! Si on ne peut pas se fier à ses propres enfants, alors il n’y a plus rien à faire dans ce monde. Jean ! Jean ! quel monstre es-tu donc ! Mais c’est sa femme qui est la cause de tout. C’est elle qui le rend comme ça ! Il n’était pas ainsi autrefois... Mais comment le sais-tu ?

– Ce matin, de bonne heure, pas une servante ne voulant se lever, je suis allée chercher de l’eau. Jean qui, sans cela, reste au lit jusqu’à dix heures, était déjà auprès d’Uli dans l’écurie. Ça m’intrigua. Pendant que mon seau se remplissait, j’ai fait attention et j’ai entendu que Jean tourmentait Uli pour qu’il entrât chez lui et voulait lui donner un écu neuf d’arrhes.

– Et l’a-t-il accepté ? demanda la mère avec anxiété.

– Non ! il s’est bravement conduit ; je n’aurais pas cru cela de Jean. Ils m’ont probablement entendue et ont brisé là ; j’ai seulement compris qu’Uli demandait quinze jours de réflexion. Mais je crois que, si le cousin l’engage à temps à rester, il n’y a pas à s’inquiéter.

– Il m’a déjà fait sauter en l’air bien des fois. Il ne veut pas questionner les domestiques ; il pense que c’est à eux de parler, mais depuis quand un brave domestique s’avise-t-il de rien demander ? Il prétend qu’ils travaillent mieux tant qu’on ne leur

dit rien. Dès qu'ils sont de nouveau engagés pour l'année et sûrs de leur service, il dit qu'ils y vont tout mollement.

– Oui ! reprit Fréneli, le cousin croit que tous les hommes sont faits de la même pâte, et comme il traite les bons comme les mauvais, il n'arrive jamais à avoir de bons domestiques.

– Il faut qu'il engage de nouveau Uli aujourd'hui même, dit la vieille.

– Oui ! mais ne me trahissez pas ; ne dites pas ce que j'ai entendu, sans quoi le cousin me prendra en grippe ; il n'a pas plus de confiance en moi qu'en la pire des drôlesses.

La vieille fermière alla trouver son seigneur et maître :

– Pense donc quel monstre est Jean ! quelle vilenie il veut nous faire ! nous débaucher Uli !

Joggeli n'eut pas l'air fort surpris ; il fit seulement la réflexion que Jean avait toujours eu, dès sa jeunesse, quelque méfait en tête, soit pour le voler, soit pour lui tirer une plume, mais lui, Joggeli, n'en pouvait rien. Là-dessus, il voulut savoir comment sa femme avait appris la chose. Naturellement, elle confessa bientôt qu'elle la tenait de Fréneli.

– Je ne saurais te dire, répondit son mari, combien cette fille m'est antipathique. Elle fourre son nez partout et c'est Fréneli par ci, Fréneli par là ! Elle court après Uli, tu peux compter. Elle nous fera encore une belle histoire ! On sait bien que la pomme ne tombe pas loin du tronc. Qu'est-ce qu'elle avait à faire à l'écurie de si bonne heure, si ce n'était pour lui courir après ? Mais, sois-en sûre, si je la pince, je la chasse.

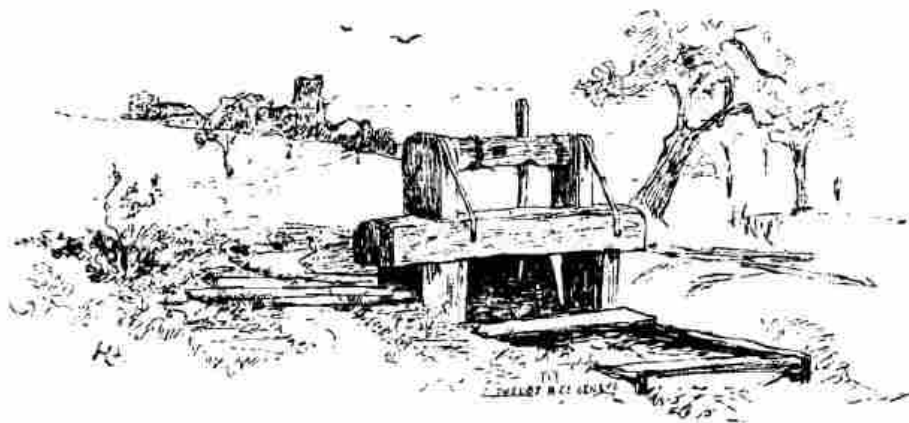
– Eh bien ! alors, tu pourras tenir le ménage toi-même, répliqua sa femme. Il n'est pas juste qu'on fasse à présent tout retomber sur Fréneli. Elle avait bonne intention quand elle a raconté ce qu'elle avait entendu et on lui en sait mauvais gré ! Si tout le monde nous trahit et nous pille, c'est ta faute. Dès que

quelqu'un nous rend un service, tu lui en veux, au lieu de le remercier ! Mais, après tout, fais ce que tu voudras, on est bien fou de se soucier de tes intérêts.

Joggeli ruminait l'affaire ; ça le travaillait dans le corps.

CHAPITRE XVIII

Comment une bonne mère remet bien des choses en place et répare bien des sottises.



Quand le soir fut là, Uli s'en alla visiter les cerisiers pour voir où il y aurait encore une cueillette à faire. Joggeli se trouva là, à l'improviste. Après qu'ils eurent discouru de choses et d'autres, Joggeli se prit à dire :

– La moisson s'est bien passée, l'ouvrage s'est bien fait ; mais il ne faut pas t'imaginer qu'on va écouter tout ce qui entre dans la cervelle des femmes. Le blé ! voilà la grosse affaire ! On n'a pas à s'inquiéter du reste pourvu que le grain aille bien. Pour te témoigner mon contentement, je veux te donner quelque chose.

Et il glissa un écu neuf dans la main d'Uli.

Celui-ci remercia, mais ne put s'empêcher de dire :

– Ce que j'en fais, ce n'est pas pour plaire aux femmes et je sais bien que le grain est la chose essentielle, mais j'estime qu'il ne faut rien mépriser et ne rien laisser perdre, quand c'est possible.

– J'aurais voulu te demander aussi, reprit Joggeli, si tu penses rester chez moi.

– Je ne sais que dire, répondit Uli. Il me répugnerait d'aller ailleurs. D'un autre côté, je ne tiens pas à rester dans un endroit où l'on n'est pas content de moi, où l'on n'a pas confiance en moi. Si je savais qu'il se passera de nouveau quelque chose du genre de ce qui est arrivé dernièrement, je m'en irais.

– Tu sais bien que je suis content, reprit Joggeli, et je veux te donner un écu neuf en sus de tes gages. Je ne le fais pas d'ordinaire quand j'engage quelqu'un à nouveau, mais finalement j'en ai aussi bien le moyen que d'autres. J'aime mieux employer mes écus comme je l'entends que de voir les autres s'en servir pour me jouer des tours.

Uli songea alors à ce qui s'était passé le matin et demanda à Joggeli qui le lui avait déjà rapporté.

– Eh ! mon Dieu ! répondit Joggeli, ceux auxquels il faut le moins se fier sont ceux qui vous lèchent le plus et qui vous courent après. C'est d'ordinaire ainsi que font les chats ; ils nous donnent des coups de griffes par derrière.

Sur quoi il s'en alla clopinant, appuyé sur son bâton, du côté d'Uflige, où, le dimanche, il buvait volontiers sa chopine.

Un dimanche, la mère alla de nouveau à l'église. Ce fut un événement dans Uflige. Que de choses nouvelles à regarder ! La chaire était repeinte à neuf, on avait mis des dossiers à quelques bancs. Il y avait là des vieux et des jeunes qu'elle ne connaissait pas. Bref, le prêche était fini avant qu'elle eût eu le temps d'y

penser. « Je n'ai de ma vie, disait-elle, entendu un sermon si court. Vraiment, il faudra que je revienne plus souvent à l'église. Le ministre prêche bien ; ça coule de source. Seulement, c'est un peu court ! » Le sermon fini, elle entra chez le mercier et y acheta toutes sortes de choses, entr'autres un mouchoir de cou en soie.

Elle s'arrêta si longtemps dans cette boutique que, lorsqu'elle rentra, tout le monde demandait après elle pour se mettre à table. C'est que chez le marchand il y avait à voir presque plus encore qu'à l'église, sans compter qu'il fallait marchander et qu'elle pouvait se renseigner sur bien des choses qu'elle avait vues dans l'église. Elle ne pouvait assez raconter combien elle avait joui ce matin-là et se promettait bien d'être désormais plus assidue au culte. Elle y irait certes tous les dimanches si le ministre ne faisait pas sonner à l'heure si exacte. L'après-midi, quand tout le monde se dispersa, elle suivit Uli, sans être remarquée, et vit qu'il montait dans sa chambre.

Un peu plus tard, elle l'y rejoignit et le trouva lisant dans sa Bible.

– Tu n'y vois pas ici, lui dit-elle. Pourquoi ne descends-tu plus dans la chambre ? Tu es si drôle depuis quelque temps ! Je ne te reconnais plus. J'étais pourtant contente de toi. Tu m'as si bien soigné mon lin et mes cerises, que je t'ai acheté une cravate en preuve de ma satisfaction ; mais, à présent, j'aimerais savoir ce que tu as. Quelqu'un t'a-t-il mis des bâtons dans les roues ou prévenu contre nous ? Enfin, qu'y a-t-il ?

– Ça n'était pas nécessaire, répondit Uli, qui considérait la cravate avec un singulier plaisir, je n'ai rien fait d'extraordinaire.

– Mais pourquoi boudes-tu ? qu'as-tu ?

– Eh bien ! je dirai tout. Je suis vexé contre Fréneli. Elle n'avait pas besoin de me trahir et de me noircir auprès du

maître quand Jean a voulu m'engager ; je n'ai rien fait et rien dit que tout le monde n'aurait pu entendre, mais je ne sais pas les mensonges qu'elle y a ajoutés.

– Qui t'a dit que Fréneli t'avait noirci ? Ça n'est pas vrai.

– Mais oui, c'est vrai ! Le maître lui-même me l'a dit, pas tout droit si on veut, mais il l'a si bien fait entendre qu'on pouvait mettre le doigt dessus.

– Dieu me pardonne ! C'est pourtant le plus vilain homme que je connaisse ! Fréneli ne m'a absolument rien dit. C'est, au contraire, Jean qu'elle a accusé auprès de moi et toi dont elle a fait l'éloge. Tu n'es pas non plus bien rusé de croire d'abord tout ce qu'on te dit. Tu sais comme il est. Tu devrais pourtant bien voir que Fréneli ne te contrecarre pas, mais qu'au contraire tu lui vas tout à fait.

– Qu'en sait-on ? Il est bien difficile de comprendre les femmes et, en même temps, triste de ne pouvoir croire son maître.

– Que veux-tu ? c'est comme ça ! Et je pense que, si on voulait bien, on s'entendrait mieux avec les femmes qu'avec les hommes. Et je voudrais savoir si c'est un homme ou une femme qui a trahi notre Seigneur ! Allons !

Surtout ne dis rien à Fréneli ; je crois qu'elle partirait ou dirait des sottises à mon vieux. C'est une bonne fille, mais il y a des choses qu'elle ne supporte pas et elle peut alors vous faire des scènes, qu'on en frissonne rien que d'y penser.

Uli promet et, tout en descendant l'escalier, la maîtresse rumina ce qu'elle dirait à Fréneli, qui voudrait savoir ce qu'elle était allée faire là-haut. Quand la paix fut rétablie et qu'il n'y eut plus trace de division, ce dont le vieux se frottait les mains, il en fut tout surpris, mais ne fit aucune question. Sa femme, de son côté, se garda bien de lui laisser deviner qu'elle avait découvert son jeu et que c'était elle qui avait tout pacifié.

Le travail reprit joyeusement, comme à la baguette. Quand on est uni et que le contentement règne, tout va la moitié plus facilement. Il en était temps, car il y avait beaucoup d'ouvrage. Mais c'est justement quand on en a par dessus la tête qu'on est en proie à une sorte d'ardeur impatiente qui s'en prend à tout l'entourage : les ouvriers s'aigrissent, se liguent par derrière, et voilà le sabot mis.

C'était une telle bénédiction sur les arbres, qu'on ne savait plus que faire des fruits ; puis la provision de fumier était grande et beaucoup de champs en avaient besoin. Il y avait donc beaucoup à récolter, à ensemençer. On défrichait des terrains vagues, ensorte qu'on avait double besogne.

Les prairies eurent aussi leur tour ; on y creusa des fossés, grands et petits ; on conduisit sur les champs le limon qu'on recueillit. Uli proposa même encore de drainer les prés humides ; on pourrait, par ce moyen, gagner quelques d'arpents de bonnes terres. Cette fois, Joggeli se regimba.

– Vous ne voulez pourtant pas tout faire à la fois, dit-il. L'année prochaine sera aussi une année. Et puis, c'est le moment de commencer à battre, sans quoi on ne sera pas prêt avant Pâques. Si on a du temps devant soi, on pourra voir au printemps. Mais retourner les champs ainsi, ça ne me va pas. Ça ne fait qu'occasionner des frais et on ne sait pas ce qui en résultera.

Les domestiques de Joggeli n'étaient pas beaucoup meilleurs que d'autres, et si l'on crie et jure après un maître quand il entreprend quelque chose d'inusité, à plus forte raison devaient-ils se fâcher contre leur compagnon de service qui voulait leur mettre sur le dos un ouvrage aussi pénible. Ils juraient non pas seulement contre ce démon du travail qu'il avait dans le corps et qui ne laissait de repos ni à lui, ni aux autres, mais encore contre son zèle et son activité qui les déroutaient et auxquels ils supposaient des mobiles égoïstes et intéressés.

– Nous savons bien, disaient-ils, ce que ce rusé a dans l'esprit, mais il n'a pas encore son ours dans le sac. Il fait le bon apôtre, il a la tête pleine de vanité et se figure qu'il va devenir paysan. Mais ça ne dépend pas seulement de cette petite poupée de fille, ni de cette mégère de femme. Il y en a encore un autre qui a son mot à dire.

À cette thèse générale, ils rattachaient une foule de faits isolés, et chacun d'eux en ajoutait un autre avec accompagnement de nouvelles railleries.

CHAPITRE XIX

La fille de la maison entreprend de former Uli.

Elisi avait un faible pour Uli et était absolument ridicule avec lui.

Cela avait déjà commencé en hiver. Quand, le dimanche après midi, Uli était seul dans la chambre, Elisi venait le trouver. Elle déballait tous ses trésors ; il devait les admirer et la conseiller, si bien qu'il lui devint désagréable de rester dans la chambre.

La bonne saison interrompit ces conférences ; alors Elisi en prit de l'ennui. Elle avait une demi-douzaine de pots à fleurs qui auraient pu rester des mois à la même place si Fréneli ne les avait portés au soleil et à la pluie. Seulement ils n'étaient jamais où Elisi les aurait voulus, et il était rare qu'Uli se levât de table sans qu'elle lui dît qu'il devrait les lui porter quelque part, que Fréneli ne s'en occupait pas. Rarement aussi Uli se débarrassait de cette corvée aussi vite qu'il l'aurait voulu. Elle l'obligeait à sentir le parfum tantôt de l'une de ces fleurs, tantôt de l'autre, et quand il voulait s'en aller, il venait à l'idée d'Elisi qu'elles seraient mieux ailleurs.

Lorsque, le soir, les valets étaient assis sur le banc devant l'écurie, Elisi venait à la fontaine avec un arrosoir et était si ma-

ladroite, répandant de l'eau dans ses souliers, qu'Uli était obligé de venir lui aider, tandis que les autres riaient de bon cœur et ne se gênaient pas pour se moquer de cette bêtise. Quand il pleuvait ou qu'elle n'avait pas ses fleurs en tête, elle *tournaillait* quand même autour du banc, prenait même parfois un tricot à la main et se promenait ainsi sous l'auvent, pour se réchauffer les pieds, disait-elle.

Un jour, pendant les regains, elle mit un petit chapeau de paille, des gants longs, garnit ses bras de deux paires de bracelets, prit son ombrelle et sortit au moment où l'on allait chercher le regain avec le char. Uli dut lui choisir un râteau et elle monta sur le char, tenant d'une main son ombrelle, de l'autre le râteau. Jusqu'à ce qu'on fût arrivé, elle se lamenta terriblement sur la dureté du siège et les cahots du char. Sur le pré, elle voulut râteler derrière celui qui tendait le foin au chargeur, mais cela n'alla pas. D'abord, son râteau était toujours enfoncé dans l'herbe, d'où elle ne parvenait pas à le dégager ; en second lieu, elle ne pouvait râteler et tenir en même temps son ombrelle, et le soleil était si chaud ! Elle prit le parti de s'installer sur le char avec son parasol ouvert.

C'était chose difficile pour le chargeur de garnir le char convenablement avec Elisi assise dessus ; celle-ci ne voulait pas remuer un membre et lorsqu'elle devait faire place, poussait des cris à épouvanter les hirondelles qui volaient autour de l'attelage. Le chargeur était obligé de la lever, elle et son ombrelle, comme un petit enfant, pour la changer de place.

Tout autour, dans le pré, les gens s'arrêtèrent quand ils virent l'ombrelle sur ce tas de foin. Ils ne savaient d'abord ce que c'était, car ils n'avaient jamais vu pareille chose ; mais quand ils reconnurent Elisi sous cet objet en soie, ils se tordirent les côtes de rire. À mesure que le foin s'entassait plus haut, elle se mettait à piailler de plus belle mais sans vouloir descendre, et quand le char s'ébranla en sautant pour rentrer à la ferme, on l'entendit crier sans interruption :

– Tenez-moi ! pour l’amour de Dieu !

Enfin, on arriva sans encombre dans la grange, mais c’est alors que la vraie détresse commença. Elisi n’osait ni se laisser glisser derrière, le long de la corde de la presse, ni descendre devant par l’échelette à laquelle celle-ci était fixée.

En entendant ses cris, son père et sa mère accoururent, et quand cette dernière aperçut sa fille avec son ombrelle, braillant sur le char :

– Bécasse de fille ! s’écria-t-elle, quelle idée te prend ! a-t-on jamais vu de sa vie une pareille folle avec un parasol sur un char de foin !

Joggeli se fâcha contre la mère : « Qu’avait-elle besoin de venir gronder après coup ? Elle aurait bien dû empêcher Elisi de faire cette bêtise. Voilà que maintenant il était tout en peine ! » Son inquiétude était grande, en effet. Uli avait dressé une échelle derrière le char et Elisi devait s’y placer pour descendre, mais elle restait debout sur le foin, son ombrelle ouverte à la main, et chaque fois qu’elle levait un pied toute tremblante :

– Seigneur ! tenez-moi ! tenez-moi ! je tombe ! criait-elle.

Enfin, Joggeli déclara que ça ne pouvait durer ainsi et ordonna à Uli d’aller chercher Elisi en ajoutant que c’était bien bête de l’avoir laissée monter et qu’il aurait dû prévoir ce qui arriverait.

Uli grimpa l’échelle et voulut tendre la main à Elisi, mais elle se mit à crier encore plus fort. Il monta alors sur le char et essaya de l’enlever dans ses bras pour la placer sur l’échelle afin qu’une fois là, elle pût descendre seule. Mais elle recommença à crier comme si on l’égorgeait. Il ne resta plus autre chose à faire à Uli que de la prendre comme un enfant et de la porter. Cette fois, Elisi se laissa faire et se cramponna au cou d’Uli en le serrant si fort qu’il en était tout blanc quand il toucha le plancher.

Aussi longtemps qu'elle vécut, cette escapade fut le grand thème aux amplifications d'Elisi. Quand on l'entendait raconter par où elle avait passé, on en avait presque les cheveux dressés sur la tête et on arrivait à la conviction que ce que le capitaine Parry et ses compagnons d'expédition au pôle nord avaient couru de dangers n'était qu'une bagatelle à côté de ce qu'Elisi avait risqué dans ce voyage du pré à la grange ! Cela ne l'empêcha pas de reprendre bien vite ses grands airs avec Uli. Elle lui répondait aussi peu qu'aux autres domestiques quand il lui disait : « Bonjour ! ou bonne nuit ! » Elle lui reprochait de sentir l'écurie, se moquait de ses grosses mains de valet, et cependant elle ne pouvait se tenir d'aller y promener les doigts effilés de ses mains blanches.

Elle se mit un jour en tête d'aller faire une visite à son frère, personne ne savait pourquoi. C'était un moment peu convenable. Le père ne voulait pas qu'elle se mît en route et cherchait à la dissuader, mais elle commença à pleurer, à sangloter à perdre haleine, jusqu'à ce qu'enfin on décida qu'Uli la conduirait le lendemain. Aussitôt Elisi revint à elle, ouvrit ses coffres et ses armoires, remplit la chambre de ses belles choses et alla consulter toute la maisonnée pour savoir avec quoi elle pourrait le plus faire bisquer Trinette.

Ce voyage ne plaisait nullement à Uli ; il ne se souciait pas d'aller chez Jean et n'aimait pas entendre ses compagnons le railler de ce qu'il allait courir le pays avec la fille du maître. En outre, Fréneli lui faisait la mine, lui répondait sèchement et jeta brusquement dans un coin ses souliers qu'il lui apportait à graisser. Cette maussaderie piquait Uli et il aurait bien voulu savoir d'où elle provenait, mais il n'eut pas occasion de le demander.

Quand, le lendemain, il se montra bien habillé, avec la cravate que la maîtresse lui avait achetée, Fréneli lui lança un regard moqueur et lui dit :

– Tu t’es furieusement bien arrangé, mais tu auras beau faire, tu n’égaleras jamais Elisi.

Effectivement, celle-ci était resplendissante, attifée autant qu’elle l’avait pu, avec deux servantes à sa suite, portant chacune un paquet de hardes, et à l’arrière-garde, sa mère chargée d’une boîte dans laquelle étaient le bonnet et les chemisettes qu’il s’agissait de ne pas écraser. Elisi pensait revenir le jour suivant, mais on ne savait pas ce qui pouvait survenir et on aime bien pouvoir changer de toilette au moins deux fois. Quand le cortège eut quitté la chambre, Fréneli s’empara du chat et le porta quelques pas à sa suite. Elle avait sur la langue de demander si Elisi ne voulait pas aussi le prendre avec elle. Cependant elle se retint, remit le chat à terre, rentra et alla appliquer tristement son visage contre la fenêtre humide de la rosée du matin.

Uli était monté sur le siège, Elisi était commodément installée sous la capote de la voiture. Dès qu’on eut dépassé la maison, elle chercha à lier conversation avec Uli, mais le jeune cheval fougueux qu’il conduisait absorbait tellement son attention, qu’il ne pouvait regarder derrière lui et qu’il répondait à bâtons rompus par dessus l’épaule. Elisi s’impatienta ; quelques gouttes de pluie lui fournirent le prétexte d’inviter Uli à venir s’asseoir à côté d’elle. Il commença par faire des façons, mais, finalement, il songea à son chapeau que la pluie pourrait gêner et accepta.

Elisi était enchantée d’avoir Uli à ses côtés et, à plusieurs reprises, elle lui dit qu’il n’avait pas besoin de se reculer ainsi dans le coin ; il y avait bien assez de place pour eux qui n’étaient pas si gros que le père et la mère.

– La mère, ajouta-t-elle, n’a pas toujours été aussi forte que maintenant. Elle m’a souvent dit que de son temps elle était encore plus mince que moi. Oh ! moi, j’irai mieux plus tard. Le docteur m’a déjà dit bien des fois que, quand je serai mariée,

j'aurai de nouveau de belles joues rouges. Mais, fi donc ! je lui arracherais bien les yeux à ce docteur !

Et, en parlant ainsi, Elisi se serrait toujours plus contre Uli.

– J'ai été, continua-t-elle, la plus belle enfant qu'on pût voir. Les gens s'arrêtaient pour me regarder, ils joignaient les mains en disant : « Oh ! la charmante enfant, nous n'avons jamais vu sa pareille ! » Je m'en souviens parfaitement. Quand je suis allée en pension dans la Suisse française, il n'y avait pas beaucoup d'aussi jolies filles dans le canton. J'avais des joues qu'on aurait dit peintes, et une peau si lisse qu'on aurait pu s'y regarder comme dans un miroir. Dans ce temps-là, quand je prenais ma guitare et que je me promenais devant la maison en jouant et en chantant, des masses de jeunes messieurs venaient m'entourer et me faire des compliments. Je n'aurais eu qu'à dire un mot et j'en aurais eu dix pour un, et des plus distingués du pays, et de si beaux, si beaux ! comme on n'en voit pas par ici. Mais, voilà ! je suis tombée malade, j'ai dû revenir à la maison et là, on a été bien méchant avec moi. J'ai dû travailler comme une fille de paysan tout ordinaire, et avaler de la nourriture comme celle des autres gens sans doute, mais comme on n'en donnerait pas à un chien dans la Suisse française. Depuis lors, je puis bien le dire, je n'ai pas eu une heure de bon. Mais il faudra que ça change !

Là dessus, Elisi raconta toute l'histoire de sa maladie et cela dura jusqu'au moment où ils aperçurent la petite ville où Elisi voulait encore faire des emplettes. Elle fit arrêter la voiture et dit à Uli qu'il ne pleuvait plus, qu'il pouvait reprendre sa place sur le siège, sans quoi les gens ne sauraient pas ce que cela signifiait, qu'elle fût assise dans une chaise avec un valet. Ils pourraient en causer, et elle ne s'en souciait pas.

Uli se sentit piqué au vif et remonta sur le siège sans mot dire.

À l'auberge, Elisi se donna de grands airs, se fit servir en dame, après avoir songé à Uli et donné ordre qu'on lui apportât une chopine de vin et quelque chose à manger. Elle-même ne toucha qu'à ce qu'il y avait de meilleur, et fit la difficile. Du bœuf, elle n'en prendrait pas. « Nous en avons tous les jours à la maison, dit-elle. Des légumes, je n'en ai pas mangé depuis ma confirmation ; cela bourre trop ; du veau, je n'en ai pas mangé non plus depuis que j'ai été dans la Suisse française, cela engraisse trop. » En revanche, elle fit honneur au poisson, aux pigeons, aux poulets, aux tartes et au-dessert, comme si elle avait battu en grange.

Ensuite elle courut les magasins pour ses emplettes, disant partout qu'elle les ferait prendre par son domestique. « Où est mon domestique ? demanda-t-elle, sitôt qu'elle fut rentrée à l'auberge. Mon domestique doit aller me chercher cela, mon domestique doit atteler. » Et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'ils eurent passé la porte.

Dès qu'Elisi put croire que personne de la petite ville ne les voyait plus, elle tira un mouchoir de poche rouge et dit à Uli :

– Je t'ai acheté quelque chose. Vois donc !

– Je n'ai besoin de rien, c'est inutile.

– Mais regarde donc !

– Je n'ai pas le temps, il faut faire attention à mon cheval.

– Il te faut arrêter la voiture et venir dedans.

– Je suis bien où je suis. Quelqu'un pourrait le voir.

– Es-tu fâché ? ne fais donc pas le méchant ! Qu'est-ce que j'en peux ? nous autres gens comme il faut, nous sommes obligés de suivre les usages, sans quoi on nous critique. Les gens ordinaires n'ont pas cet ennui, ils peuvent faire comme bon leur semble ; mais tout le monde a les yeux sur nous ; ne sois donc pas fâché, sans quoi je serai toute triste !

Et elle pria, ordonna, pleura tant, qu'Uli finit par rentrer dans la voiture, craignant qu'elle n'eût encore une crise ; mais, en approchant de Trevligen, il arrêta de lui-même la voiture et reprit sa place sans mot dire.

Lorsqu'ils arrivèrent à l'auberge que tenait Jean, le valet d'écurie vint dételer le cheval. Les enfants étaient là, devant la maison, mais ils ne bougèrent pas. Des visages disparurent de derrière les fenêtres, mais personne ne se montra. Elisi restait devant l'auberge dans sa robe de soie verte, la figure à demi-gelée, comme une feuille de chou en hiver. Uli déballait les paquets, que personne ne venait enlever. Une fois que tout fut hors de la voiture, – le cheval était depuis longtemps à l'écurie, – ils se dirigèrent vers la porte de la maison, en passant auprès des enfants, qui ouvraient niaisement de grands yeux ; ils ne saluèrent leur tante ni d'un geste ni d'un mot ; au contraire, ils lui tournèrent le dos quand elle voulut leur adresser une parole.

Enfin, au moment où ils atteignirent la porte de la maison, Jean apparut dans l'allée. Il salua gentiment sa sœur.

– Eh ! Bouchour ! Bouchour ! Quelle diable d'idée as-tu de venir nous voir ? J'aurais plutôt pensé à la mort qu'à toi ! Où veux-tu aller avec tous ces bagages ?

Il salua Uli d'un air de connaissance et lui aurait volontiers donné une poignée de main, si Uli avait eu une main libre.

Elisi répondit à son frère qu'elle avait de l'ennui, et qu'elle avait eu envie de lui faire une visite. Elle apportait les salutations du père et de la mère.

Pendant ce temps, Jean avait ouvert la porte de la salle réservée aux voyageurs de bon ton, et il y introduisit Elisi. Uli déposa ses paquets et sortit. Jean le suivit, disant qu'il allait prévenir sa femme. Le fait est qu'elle avait parfaitement vu Elisi et qu'il n'était pas besoin de la lui annoncer.

Jean accompagna à l'écurie Uli, qui voulait s'occuper de son cheval, s'entretint longtemps avec lui, lui fit voir ses chevaux et ses vaches, et, entre temps, lui reprocha de n'avoir pas voulu entrer chez lui. Ah ! quelle vie il aurait eue ! tout autre qu'à la Glungge, où l'on ne savait que grogner, et où l'on faisait toujours trop ou trop peu au gré du maître.

Pendant qu'ils causaient ainsi, Elisi, restée seule dans la salle, se mit d'abord à regarder les tableaux enfumés suspendus aux parois pour la plus grande édification de maints compères qui n'avaient jamais vu d'autres peintures que celles des poteaux indicateurs, des cadrans d'église et des bahuts de noce. Cette revue faite des tableaux et autres objets qui se trouvaient dans la salle, Elisi commença à déballer ses effets, mais Trinette ne se montrait toujours pas, et personne ne venait offrir à Elisi quelque chose, même de froid. C'est que Trinette faisait sa toilette. Elle ne voulait pas se montrer devant Elisi, qui était en robe de soie, telle qu'elle était dans cette matinée brumeuse, avec une chemisette sale, des doigts malpropres, sans aiguillettes ni agrafes à son corsage, avec des souliers éculés, une robe sans lacets, un cordon tout ordinaire dans ses cheveux et un vulgaire tablier de coton.

Pendant que Trinette s'attifait, Elisi était donc en bas à se tourmenter pour savoir ce qu'elle ferait et dirait. Au milieu de ses meilleures combinaisons, Trinette entra bruyamment en disant :

– Bonsoir, Elisi, je suis bien aise de te voir.

Elisi répondit :

– Merci, Trinette ! j'ai cru qu'on m'avait tout à fait oubliée.

Trinette s'excusa, en disant qu'elle avait encore eu à faire avec la couturière, qui lui prenait mesure pour une taille, et qu'elle croyait que son mari était là.

Tout en parlant, les deux belles-sœurs s'examinaient réciproquement de la tête aux pieds d'un œil de connaisseur, et pendant que Trinette, toute glorieuse d'être la plus belle cette fois-ci, offrait des rafraîchissements à Elisi, et donnait des ordres à la cuisinière et à la fille de chambre, Elisi demanda à passer dans la Stübli pour changer de costume. Elle avait, disait-elle, mis ses moindre habits pour le voyage et n'était pas accoutumée à être si mal vêtue. Elle voulait s'habiller comme il était d'usage. Trinette eut beau s'écrier qu'elle était aussi bien mise que si elle venait de la Suisse française, Elisi persista ; il fallut lui donner une chambre et une servante pour apporter ses effets.

En bas, on servit toutes sortes de bonnes choses ; la cuisinière dut préparer un des plats de prédilection d'Elisi, et Jean aller chercher à la cave du vin de Neuchâtel. Mais il se borna à verser du vin de Roquemaure dans une bouteille à l'étiquette de Neuchâtel, en disant à part lui : « Qu'est-ce qu'elles y connaissent ? le Roquemaure est bien assez bon pour ces deux folles. »

Enfin Elisi reparut. Cette fois, elle n'était plus en vert-pré, mais en beau bleu de ciel, avec une chemisette brodée, une grande broche à la taille, une chaîne de montre en or, au corsage des agrafes larges comme des pièces de vingt francs, et des chaînettes très longues retenues par des crochets en or. C'était un éblouissement, tout cela brillait et reluisait. Trinette en devint jaune et verte de jalousie, et fut sur le point de décommander le meilleur plat. Cependant elle se contint, s'extasia sur la belle toilette d'Elisi, mais ne put s'empêcher de dire d'un ton un peu aigre :

– Oui, c'est bien commode de faire du luxe quand on est chez père et mère ; on a ce qu'on veut. Mais quand il faut avoir le souci de tout, et qu'on a des enfants, on apprend à se restreindre, qu'on le veuille ou non. Nous n'avons encore rien hérité, mon mari et moi, et si mes parents n'étaient pas si bons pour

nous, nous ne pourrions pas tourner. Quand même on gagne énormément, il faut aussi terriblement d'argent pour le ménage.

Elisi était toute à la joie ; elle mangea et but tant que le cœur lui en dit, fit l'éloge des mets, et surtout du vin de Neuchâtel.

– Il faut que le père s'en procure aussi, dit-elle, il n'en a jamais que du si acide, comme celui qu'on emploie dans la Suisse française pour empoisonner les rats. On l'appelle du Tavel, il vient de Bienne.

Après le dîner, Elisi déballa ses emplettes, parmi lesquelles se trouvait du fin drap destiné à un mantelet pour Trinette. Mais celle-ci le reçut dédaigneusement, tout en disant pourtant :

– J'en suis très contente, il est bon chaud ; il y a longtemps que j'avais besoin de quelque chose comme ça ; l'année passée, je me suis toute gelée dans la cave en faisant la choucroute. Ce sont bien les servantes qui la font, mais on est toujours obligé d'aller de temps en temps surveiller. Les domestiques sont si mauvais aujourd'hui ; ils ne pensent qu'à eux.

Ce fut là le plus long discours de Trinette pendant toute la soirée. Peu à peu, l'ennui s'empara d'Elisi. Dans la chambre voisine éclataient des rires ; elle ne trouvait plus de quoi alimenter la conversation avec sa silencieuse belle-sœur, et se disait qu'il était pourtant dommage que personne d'autre à Trevligen ne la vît dans son costume bleu-ciel que cette maussade Trinette et cette bécasse de fille de chambre, qui ne lui avait pas encore fait le moindre compliment. Elle grillait toujours plus d'envie de se montrer. Si ceux qui étaient là, à côté, pouvaient voir comme elle était bien habillée, qui sait si parmi eux il n'y en aurait pas un qui lui plairait, et si elle ne pourrait trouver par hasard un bon parti ? Obligée de moisir à la maison, sans pouvoir jamais se montrer aux gens, pas étonnant qu'elle n'en eût pas encore rencontré un. Aussi, pour une fois qu'elle sortait dans le monde,

elle ne se souciait pas de rester à se morfondre dans une chambre de derrière, sans se montrer à personne.

Mais elle avait beau sonder le terrain auprès de Trinette, celle-ci ne bougeait pas.

– Qui peut bien être là ? demanda Elisi.

– Probablement les marchands de cochons de Enthern ou d’Escholz matt, répondit Trinette.

Mais il semblait à Elisi que ces gens-là ne devaient pas pouvoir faire de pareils rires, et finalement elle ajouta :

– Mais mon domestique doit aussi être là.

– Probablement, fit Trinette.

– Oh ! alors, reprit Elisi, il faut que j’aille lui dire quand nous repartirons demain. Je ne lui ai encore point donné d’ordres.

– Je vais le faire demander, répondit Trinette, tu peux aussi bien lui donner tes ordres ici.

Mais Elisi se leva, s’excusa, disant qu’elle ne voulait pas lui occasionner cette peine, et ouvrit la porte de communication.

Dans la salle étaient assis à deux tables, l’une près de la fenêtre, l’autre le long de la paroi, une foule d’hommes jurant, riant, fumant, buvant, jouant. Ce n’étaient, en effet, pas des marchands de cochons de Enthern, mais bien des gens de Trevligen, jeunes et vieux, occupés à leur passe-temps habituel de la soirée ; car à Trevligen, grâce à l’auberge, tous les jours étaient des dimanches, tandis qu’à l’église tous les dimanches étaient des jours ouvriers. Auprès d’eux étaient Jean et Uli, ce dernier invité par le premier à fumer et à boire.

Lentement, du fond sombre de la salle, Elisi s’avança dans son costume bleu-ciel ; elle alla à Uli, lui frappa sur l’épaule et

lui dit qu'ils partiraient le lendemain de bonne heure, qu'il eût soin par conséquent de panser son cheval à temps.

De l'autre côté de la table se trouvait un joyeux préposé de la commune, qui demanda qui était cette demoiselle si orgueilleuse, et si l'on n'oserait pas choquer son verre avec elle. Un mot en amena un autre. Elisi fut bientôt assise à une place vide, s'amusant des plaisanteries des vieux et des jeunes. Elle ne disait pas grand'chose, mais riait en pinçant les lèvres ; portait souvent à son nez, en minaudant, son beau mouchoir de poche, de façon à montrer ses bagues, et jouait avec sa chaîne d'or, au bout de laquelle on apercevait une petite montre en or aussi, d'un vieux modèle, comme on les achète bon marché chez l'horloger. Elle se trouvait, du reste, fort à son aise, et laissa s'écouler deux heures sans plus penser à sa belle-sœur. À la fin, comme personne ne lui adressait plus la parole, elle rentra dans la chambre voisine, mais Trinette n'était plus là. Il n'y avait que la sommelière qui mettait la table, et qui lui dit que Trinette était allée se coucher parce qu'elle avait mal aux dents.

– Y a-t-il peut-être quelque chose en route ? demanda Elisi.

– Je n'en sais rien, répondit la fille de chambre. Ça pourrait bien être, elle est assez bizarre pour ça.

Il n'en fallait pas davantage pour mettre Elisi en verve et elles auraient peut-être jase toute la nuit sur le compte de Trinette, si la cuisinière ne s'était tout d'un coup précipitée dans la chambre en jurant : « Est-ce que la sommelière est de nouveau ramollie, qu'elle ne vient pas chercher la soupe et laisse tout brûler ? »

Quand le souper fut servi, Jean arriva avec Uli, et ne jura pas peu en n'apercevant que deux assiettes. Il s'emporta contre sa femme de ce qu'elle était déjà dans son nid : on ne trouverait pas dans le canton une pareille fainéante. Il devait lui manquer quelque chose dans la cervelle. Il jura après la fille de chambre, cette oie imbécile, qui ne savait pas compter jusqu'à trois et qui

se figurait qu'ils mangeaient dans une auge comme des porcs. Il traita Uli en vieux camarade, et lui dit à chaque instant : « Bois donc ! mange donc ! » Avec Elisi il ne fut pas la moitié aussi amical, et lui demanda simplement : « En veux-tu ? ». Si elle disait non, il lui répondait : « Eh bien, soit. » En même temps, il la plaisantait : « Ne vas-tu pas bientôt te marier ? Ce n'est pas l'envie qui t'en manque. Mais, à ta place, j'apprendrais à cuire une soupe et à raccommoder des bas. Peut-être alors en trouverais-tu un. Si tu demandais à Uli, peut-être qu'il te prendrait. Veux-tu qu'il aille te trouver cette nuit ? » Telles étaient les épices fraternelles dont Jean assaisonnait le repas de sa sœur.

Le lendemain matin, Uli fut debout le premier ; Jean se montra presque aussi matinal, au grand effroi de ses domestiques et pour sa plus grande colère à lui. D'ordinaire chacun prenait ses aises, pensant que le maître en faisait autant ; le maître, de son côté, paraissait, persuadé que chacun de ses domestiques savait ce qu'il avait à faire. Quand pour une fois il se levait de bonne heure à l'improviste, il découvrait l'effet que produit sur les domestiques la paresse du maître. Il *sacrait* alors à cracher ses dents, mais, le lendemain, il restait de nouveau au lit jusque vers neuf heures. À quoi lui avait servi de jurer ?

Jean tempêta aussi longtemps qu'il eut sous les yeux ses domestiques, qui n'avaient pas encore rangé la salle à boire, pas trait les vaches, pas étrillé les chevaux, et, en se dirigeant vers ses champs qu'il voulait montrer à Uli, il se plaignit amèrement de tous ses gens, disant qu'ils ne valaient rien, et qu'il donnerait bien cent écus pour avoir un bon maître-valet. Il ne savait pas encore qu'un mauvais maître n'a jamais de bons domestiques, que les bons se gâtent à son service, et que ceux qui veulent continuer à valoir quelque chose sont obligés de le quitter.

Lorsqu'ils revinrent enfin de leur inspection, ils trouvèrent Elisi en grande toilette couleur soufre, c'est-à-dire en taille et en tablier de cette couleur. Elle était assise mélancoliquement dans

la chambre, à côté de la salle où l'on venait de servir le déjeuner, vers dix heures environ. Ce déjeuner se composait de pâtisseries de la veille, de beurre, de fromage, de crème, de café et de beau pain blanc. Trinette ne se montra pas. Elle n'avait, fit-elle dire, pas pu fermer l'œil de la nuit, et rattrapait un peu son sommeil.

Bien que tout fût prêt, Elisi ne donnait pas l'ordre d'atteler. Jean conduisit alors Uli dans ses caves, et Elisi alla faire un tour de promenade, dans sa toilette jaune-clair, devant la maison, sur la terrasse, dans le jardin, autour de l'auberge, ses gants à la main, avec son mouchoir de poche. Elle se promena ainsi jusqu'à ce que onze heures sonnèrent. À ce moment, elle fit signe à Uli et lui dit qu'il n'avait qu'à préparer le cheval, qu'ils allaient partir. Le temps de changer de toilette ; dès qu'elle serait prête, il attellerait.

Il se passa presque une heure avant qu'elle revînt dans son costume vert-gazon. Et qui était là ? superbe dans une robe de soie chocolat, avec chaînettes d'argent par derrière, et des ornements en or par devant ? Trinette ! oui, Trinette, qui n'avait pas voulu voir Elisi dans son costume couleur soufre, et avait attendu qu'elle fût de nouveau en vert-pie pour lui montrer qu'elle avait encore des habits, quand elle voulait se montrer, et quand même elle n'avait pas encore hérité et n'était plus chez ses parents.

En voyant cette splendeur, Elisi devint verte comme sa robe et n'ouvrit plus la bouche, ni pour dire bonjour, ni pour s'informer du mal de dents. En revanche, Trinette fit quelques minauderies, tout en étant du reste l'amabilité même, et en voulant contraindre Elisi à rester encore un jour. Comme toutes ses instances restaient sans effet, elle donna ordre à la sommelière de bien vite mettre la table et de servir, malgré les protestations d'Elisi qui disait qu'ils venaient de déjeuner.

La table était splendidement servie de tout ce que la maison renfermait de meilleur, mais tout cela n'était plus la moitié autant du goût de l'Elisi en vert, que ce l'était la veille de l'Elisi

en bleu ciel. Trinette n'avait qu'à la regarder pour que les morceaux lui restassent au cou. Le vin de Neuchâtel n'avait plus le même goût. Elisi n'eut aucun repos que la voiture ne fût attelée.

Cela fait, et tous les paquets emballés et Elisi installée, Uli voulut se mettre devant sur le siège, mais Jean n'entendait pas de cette oreille, quelle bêtise ! Ils n'allaient pas se mordre, ni se pincer les deux dans la voiture, tandis que dehors il pleuvait. Ils n'avaient qu'à se bien serrer l'un contre l'autre pour ne pas avoir froid ; n'était-on pas dans ce monde pour s'entr'aider !

Bon gré, mal gré, Uli dut monter dans la voiture. Elisi se recula, se blottit dans le coin, et n'en bougea pas jusqu'à ce qu'ils furent hors de Trevligen. Enfin, elle leva la tête et dit qu'elle était bien contente de rentrer. Son frère et sa sœur étaient de vilaines gens, lui un malotru, un salaud ; Trinette une méchante femme, une demi-folle. En voilà qui dissipaient leur fortune ! Ils s'entendaient tous les deux à dépenser, mais non à rien gagner ; ils s'accordaient tout, à bouche que veux-tu, et achetaient tout ce qui leur donnait dans l'œil.

Rester fille pour ces gens qui ne cherchaient qu'à s'amuser d'elle, ah ! non ! pas si bête ! Quand elle devrait ramasser quelqu'un dans la rue, elle le prendrait, plutôt que de leur laisser le moindre kreutzer ! Si son père et sa mère mouraient sans qu'elle eût encore un mari, elle savait bien ce qui lui arriverait.

Ils la tiendraient sous les verrous, jusqu'à ce qu'elle fût assez moisie pour leur laisser son héritage. « Mais, ajouta-t-elle, je suis encore trop rusée pour eux, et je saurai bien faire rentrer à Trini son corsage soie chocolat. Une fille qui peut hériter cinquante mille florins ne se laisse pas jouer de cette façon. Je n'ai pas besoin de regarder à la richesse, j'ai de quoi entretenir un homme, et que nous soyons à l'aise tous les deux, mais il faudrait qu'il fût beau et gentil, parce que je veux avoir du plaisir avec lui. Les vieux, je n'en ai pas peur ; quand je fais la méchante avec eux, j'en obtiens tout ce que je veux. Si quelqu'un me voulait aujourd'hui, je mettrais de suite la chose en règle,

sans me soucier d'eux. J'aurais pu avoir des partis, et beaucoup, mais je les ai tous évincés, parce qu'ils ne me plaisaient pas. À présent, les prétendants se figurent que je n'en veux aucun, et personne n'ose plus s'adresser à moi. Ah ! si je pouvais recommencer, je ferais tout autrement : je prendrais le premier venu. » Ainsi jasait Elisi, vidant son cœur plein de rancune ; en même temps, elle sortait toujours plus de son coin.

– Uli ! disait-elle, ne sois pas si timide !

Bref, par pure rage, elle devint très agaçante sous la chancelière. Arrivés près de la petite ville, elle fit prendre un chemin de côté et arrêter dans un endroit sans apparence, pour donner à manger aux chevaux. Tout cela rendait Uli *tout chose* : cependant, il n'oublia pas un instant que c'était la fille de son maître qui était assise à côté de lui ; il ne s'appliqua pas à lui-même son bavardage et ne s'autorisa pas de ses avances pour se rapprocher d'elle.

Cette fois-ci, Elisi n'envoya pas Uli prendre sa chopine à part dans la chambre à côté ; au contraire, elle fit apporter une bouteille pour les deux, puis quelque chose à manger sur une assiette. Comme le vin ne lui paraissait pas assez bon, elle en demanda du meilleur, fit donner au cheval encore un picotin, se mit tout à fait à son aise et eut soin que Uli et son cheval fussent aussi bien traités qu'elle. Elle força Uli à manger du jambon, tant qu'à la fin il se demanda s'il n'allait pas passer lui-même à l'état de jambon.

Lorsqu'ils remontèrent en voiture, le soleil et la chaleur ne les gênaient plus, et Elisi, toujours plus tendre, se pencha vers Uli et lui gazouilla toutes sortes de choses, jusqu'à ce qu'enfin elle lui dit qu'elle avait envie de lui donner un baiser. Aurait-il quelque objection ? Depuis qu'elle était revenue de la Suisse française, elle n'en avait plus donné et elle voudrait voir si elle savait encore. Là-bas, quand on condamnait ses gages au jeu, on avait toujours dit que personne ne savait si bien embrasser qu'elle. Qu'est-ce qu'Uli pourrait bien avoir là contre ?

Là-dessus, Elisi se mit à l'embrasser de tout son cœur. Uli lui rendit bien quelques-uns de ses baisers, mais assez froidement. Elisi les trouva, en effet, un peu froids et fit remarquer qu'il en donnait à Fréneli de plus brûlants et sans qu'on les lui demandât.

Uli répondit qu'il n'avait rien à faire avec Fréneli, qu'il ne l'avait jamais embrassée et qu'il ne saurait pas comment y arriver. Elisi repartit :

– C'est drôle, tout de même ! Ce ne sont que des baisers, et ça fait tant de bien ! On ne le croirait jamais si on n'y avait passé. Eh bien ! moi, une fille riche, il y a tant d'années que je n'en ai pas reçu, que j'ai presque tout à fait oublié comme cela fait plaisir ; mais, à l'avenir, il n'en sera plus ainsi, n'est-ce pas ?

Uli allait répondre, quand le cheval fit un tel saut de côté, qu'ils furent tous deux violemment secoués et qu'Uli dut se cramponner des deux mains aux rênes pour empêcher l'animal de se jeter dans un champ. Ramené sur la route, il était encore si emporté qu'Uli avait besoin de toutes ses forces pour le retenir. C'en était fait des embrassades et Elisi était trop heureuse de rentrer au logis avec tous ses membres intacts.

CHAPITRE XX

Uli se met à réfléchir et devient fort en calcul.



Telle fut l'issue heureuse et innocente de cette campagne. Mais tout ne s'arrêta pas là. Peu à peu, l'idée monta à la tête d'Uli qu'il pourrait aisément trouver une femme riche et être heureux avec elle. Car, si absurde que cela soit, ces deux mots : riche et heureux sont synonymes dans le langage ordinaire. On entend si souvent dire : « En voilà un qui peut rire ; il a eu de la chance en se mariant, il a épousé plus de dix mille florins ! Il est vrai que sa femme est une bécasse et qu'il a bien à souffrir avec elle, mais qu'est-ce que cela fait, pourvu qu'on ait l'argent ? C'est là l'essentiel ! »

Uli n'était pas exempt de ce préjugé si répandu. Il voulait devenir riche pour être un homme. Quand il songeait aux aveux

d'Elisi, bien qu'ils fussent relégués dans les brouillards, il lui paraissait toujours plus probable qu'elle l'accepterait s'il la demandait dans les formes. Son frère l'avait accueilli si amicalement, il lui avait témoigné tant de confiance, qu'il ne ferait probablement pas opposition. S'il fallait un mari à sa sœur, il aimerait encore mieux celui-là qu'un autre. Quant aux parents, pensait-il, ils commenceraient par n'être pas d'accord, ils se fâcheraient, mais une fois qu'Elisi leur aurait arraché leur consentement, il n'avait pas souci de se faire aimer d'eux. La pensée d'être un jour paysan à la Glungge et de pouvoir y diriger tout à sa fantaisie le remplissait d'un indicible contentement. En vingt ans, calculait-il souvent, il arriverait aisément à doubler sa fortune ; il montrerait à toute la contrée ce que c'est qu'un vrai paysan.

Uli ruminait tout cela dans sa tête, mais il n'est rien de si caché qu'on ne finisse par le découvrir. Le voyage en commun avait amené une certaine intimité entre Elisi et Uli. Ils se parlaient sur un autre ton et Elisi le regardait d'un certain air d'intelligence. Uli cherchait, il est vrai, à éluder son regard, surtout quand ils se trouvaient dans le voisinage de Fréneli. Car, si chaque jour la fortune d'Elisi le tentait davantage, chaque jour aussi Fréneli lui paraissait plus jolie, plus engageante. Ce qui vaudrait le mieux, se disait-il souvent, ce serait que Fréneli restât avec eux pour diriger le ménage.

Plus que jamais Elisi courait après Uli, et, si elle se trouvait seule un instant avec lui le dimanche après midi dans la chambre, elle n'avait point de repos qu'il ne l'embrassât. Elle aurait donné sa vie pour faire de nouveau une escapade avec lui, mais elle ne savait pas où, et aux foires père et mère l'accompagnaient.

Or, les autres domestiques avaient des yeux, et avant qu'Uli y eût pensé, ils avaient remarqué le manège d'Elisi et pris occasion de railler Uli. Ils attribuaient toujours plus son activité à son dessein de devenir le gendre de la maison. Ils s'étaient bien

aperçus du changement survenu depuis le voyage. Ils inventaient toutes sortes de fables sur les incidents de ce voyage, lançaient à Uli des allusions en pleine figure et le calomniaient par derrière. Mais la jeune fille était toujours plus éprise ; elle avait toujours quelque chose à faire autour d'Uli, lui faisait des cadeaux plus qu'il n'en voulait accepter. Bref, elle se conduisait si follement avec lui qu'enfin les parents trouvèrent la chose singulière. Joggeli grogna : on pouvait voir maintenant les desseins cachés d'Uli, mais il saurait bien déjouer ses projets. Il n'en fit rien cependant ; au fond, il n'aurait pas été fâché pour son fils qui le dupait si souvent, qu'Elisi eût fait une bêtise et eût été obligée de se marier.

La mère prit la chose plus à cœur et fit des représentations à Elisi. Elle ne devait pas faire de pareilles folies avec Uli, et songer à ce que les gens diraient et aux cancans auxquels elle s'exposait.

– Vraiment, lui dit-elle, ça ne convient pas pour une fille riche de traiter un valet comme un amoureux. Ce n'est pas que j'aie rien contre Uli, mais, après tout, ce n'est qu'un valet, et tu ne peux pas vouloir d'un valet.

Là dessus Elisi fondit en larmes :

– On a toujours à redire à ce que je fais, toujours à me quereller. Tantôt on me reproche d'être trop orgueilleuse, tantôt de ne pas savoir me tenir. Si je dis un mot d'amitié à un valet, on fait un tapage comme si j'étais déjà compromise. Pour l'amour de Dieu ! on ne m'accorde aucun plaisir, on est toujours après moi. Ah ! je serais contente si je pouvais bientôt mourir !

Elle pleurait toujours plus fort jusqu'à en perdre haleine ; la mère dut en toute hâte délayer son corset et crut réellement qu'elle allait mourir. Alors elle cessa ses représentations, car elle ne voulait pas causer la mort de sa fille.

De temps à autre, la mère confiait son embarras à Fréneli :

– Je ne sais que faire. Si je me fâche, Elisi est capable de faire une sottise. Si je laisse aller les choses et qu’il se passe, en effet, quelque scandale, on jettera toute la faute sur moi, on demandera pourquoi je n’ai pas agi à temps. Enfin, je ne sais quel parti prendre.

Mais la vieille ne pouvait pas tirer grande consolation de Fréneli, qui faisait comme si cela ne la regardait pas. Elisi ne pouvait se tenir de raconter à Fréneli comme Uli était beau et gentil, et qu’elle ne voudrait pas jurer qu’elle ne l’épouserait pas un jour. Et si ses gens la mettaient en colère et ne voulaient pas faire ce qu’elle désirait, on verrait bien ce qu’elle ferait ; elle ne réfléchirait pas longtemps et n’aurait pas besoin de dire un mot. Uli irait faire publier les bans.

Si Fréneli ne répondait que peu de chose à ce langage, Elisi l’accusait d’être jalouse. Si elle lui représentait qu’elle ne devait pas se moquer ainsi d’Uli, puisqu’au fond elle n’en voulait pas, ou qu’elle ne devait pas faire ce chagrin à ses parents, Elisi lui reprochait d’en vouloir, elle, à Uli et de ne chercher à la détourner de lui que pour se mettre à sa place ; mais une fille sans le sou, Uli n’en voudrait pas, il avait trop de bon sens pour cela. Elle ne devait pas se figurer qu’elle trouverait si vite un mari ; le moindre valet réfléchirait à deux fois avant de prendre une si pauvre fille, et encore une fille naturelle, la plus grande honte qui existe.

Ce qui embarrassait le plus Fréneli, c’était sa propre attitude vis-à-vis d’Uli. Plus l’argent d’Elisi trotte dans la tête de celui-ci, plus il se sentait attiré vers Fréneli ; il ne pouvait supporter qu’elle lui répondît sèchement ou qu’elle eût l’air fâchée contre lui, et cherchait par tous les moyens à l’amadouer, à gagner ses bonnes grâces. Souvent, il fuyait Elisi que d’ailleurs il ne cherchait jamais ; il ne fuyait jamais Fréneli, mais cherchait au contraire à se trouver avec elle, tandis qu’elle l’évitait, pendant qu’Elisi lui courait après.

Fréneli se promettait d'être sèche et froide avec Uli, mais, malgré toutes ses résolutions, elle ne pouvait autrement qu'être aimable avec ce gentil garçon. Il lui arrivait même parfois de s'oublier en sa compagnie, et de babiller et rire quelques minutes avec lui. Si par hasard Elisi s'en apercevait, cela amenait de terribles scènes. D'abord elle reprochait à Fréneli les plus vilaines choses, jusqu'à ce qu'elle ne pût presque plus parler et que le souffle lui manquât. Parfois elle s'élançait contre elle et aurait voulu la battre, si la force ne lui avait fait défaut. Alors elle s'en prenait à Uli, auquel elle répétait cent fois pour une qu'il n'était qu'un misérable valet. – Sur quoi, elle commençait à gémir sur une pareille fausseté, elle voulait mourir sur-le-champ, se pendre, se faire sauter la cervelle ! Souvent aussi elle se réconciliait au milieu de ses lamentations et faisait promettre à Uli qu'il ne courrait pas après d'autres filles, qu'il n'adresserait plus un mot aimable à cette affreuse Fréneli, qui voulait l'attirer, le séduire. D'autres fois, son mécontentement durait longtemps et elle boudait. Uli alors était obligé de s'avouer qu'une fille si jalouse, qui lui reprochait si souvent de n'être qu'un valet, et qui pouvait hurler et boudier ainsi, ne serait jamais la plus aimable des femmes, qu'il ne ferait pas bon vivre avec elle, et qu'il vaudrait mieux pour lui renoncer à toute cette affaire.

Cependant les langues allaient leur train à la ronde, et l'on disait beaucoup plus qu'il n'y avait en réalité. Deux partis s'étaient formés : l'un se réjouissait du dépit des parents, l'autre souhaitait ce riche parti à Uli. Plus la chose traînait en longueur, et elle dura plus d'une année, plus le résultat gagnait en probabilités, plus les domestiques acceptaient l'autorité d'Uli pour se faire bien venir du futur gendre, en sorte que le domaine prospérait toujours mieux et qu'Uli devenait de jour en jour plus indispensable.

Joggeli lui-même, qui voyait son sac d'écus se gonfler, et qui savait bien compter ce que lui valaient de plus vingt chars de foin et mille gerbes de blé, dissimulait son mécontentement, fermait les yeux et se consolait en se disant qu'il se servirait

d'Uli aussi longtemps que possible ; quand une fois la chose deviendrait sérieuse, on pourrait toujours voir encore. Un jour que le fils, qui avait eu vent de l'affaire, était arrivé furieux, demandant qu'on renvoyât Uli, Joggeli ne voulut pas en entendre parler.

– Tant que je vivrai, c'est moi qui commanderai ici. Ce qui se passe ici ne te regarde pas. Si nous voulons donner Elisi à Uli, ça ne te regarde pas non plus. Il ne faut pas te figurer que tu seras seul pour tout hériter. En attendant, ce qui nous reste et que tu ne nous as pas soutiré est à nous. Plus tu feras le mauvais, plus vite nous marierons Elisi. Il n'est pas dit que ce soit avec Uli, il y en a d'autres. Nous savons bien comment tu tiens à nous. Si tu avais l'argent, tu ne demanderais plus après père et mère, ni après Elisi ; nous pourrions tous nous remarier encore, fût-ce avec des Bohémiens, des chaudronniers ou des Pandours, sans que tu t'en soucies.

Joggeli débitait cela à son fils entre deux quintes de toux qui angoissaient sa femme.

– Ne te tourmente pas, dit-elle à Jean. Cela n'arrivera pas. Je suis encore là, moi aussi. Elisi ne pourra pas faire tout ce qu'elle voudrait, et Uli est un brave garçon.

Jean voulut avoir un entretien avec Uli, mais ne put le trouver. Il était sorti, lui dit-on, pour voir une vache.

Trinette, cette fois-ci encore bien plus belle dans sa toilette jaune-clair qu'Elisi lors de sa visite, tournait autour de sa belle-sœur avec un air de mépris, le nez plissé, et lui dit à la fin :

– Fi donc ! peut-on être aussi commune ! Se compromettre avec un valet ! toi ! J'en ai des nausées, rien que d'y panser. C'est une honte pour toute la famille ! Si mes parents avaient su que la sœur de mon mari épouserait un valet, il aurait reçu une belle corbeille ! Il ne leur plaisait déjà pas tant que ça ! Ai-je été assez simple pour le prendre ! Je m'en suis déjà assez souvent

repentie ! On ne peut plus te compter comme de la famille. Tu n'as qu'à voir où tu descendras, car tu ne peux pas rester ici, entends-tu ? Fi donc ! Se compromettre avec un valet ! J'ai horreur de toi ; je ne puis plus te regarder ! N'as-tu pas honte au plus profond de ton âme ? Ne sens-tu pas que tu devrais rentrer sous terre ! »

Mais Elisi n'avait pas honte du tout. Elle riposta à Trinette en lui en disant encore bien plus :

– Une fille a le droit de se commettre avec qui elle veut et d'épouser soit un valet, soit un monsieur, à son choix. Devant Dieu tous les hommes sont égaux. Mais, si j'étais une femme, moi, j'aurais honte d'aller, tantôt avec le valet d'écurie, tantôt avec le boucher, tantôt avec le garçon de ferme, tantôt avec le palefrenier, et finalement encore avec tous les marchands de cochons, et d'avoir des enfants dont pas un n'a un nez comme l'autre et qui se ressemblent autant qu'un Argovien et un Welsche.

Si Fréneli et la mère n'avaient pas été là, les deux belles-sœurs se seraient arrachées réciproquement leurs toilettes de soie vert-pré et jaune-paille. Quand la mère voulut venir au secours de Trinette et la calmer, Elisi s'emporta tellement qu'il fallut la mettre au lit.

Jean et sa femme ne restèrent pas longtemps à la Glungge. Sur la route, ils entrèrent dans plus d'une auberge, et là, ayant perdu toute retenue, ils racontèrent à leurs bons amis, collègues et compères, toute l'histoire, qui naturellement passa à l'état de certitude. Le frère et sa femme l'avaient dit ; ils devaient bien en savoir quelque chose.

Peu de temps après, Uli eut à conduire un cheval à la foire, mais il s'aperçut bientôt qu'il ne pourrait pas le vendre aussi cher qu'il voulait. Comme il faisait mauvais temps, il le retira du marché et le mit à l'écurie dans une auberge.

Au moment où il entra dans la salle à boire et tournait un angle, il se heurta contre son ancien maître. Uli lui tendit la main avec une joie non déguisée et lui dit combien il était heureux de le rencontrer et de passer un moment avec lui. Le maître fut assez raide et causa de beaucoup de choses. Cependant il finit par donner rendez-vous à Uli dans un endroit où ils pourraient boire tranquillement une bouteille. Là, après s'être installés dans un coin reculé, ils entamèrent les préliminaires. Jean demanda s'il y avait eu beaucoup de foin, Uli répondit affirmativement et s'informa si le blé était aussi versé chez eux ; le leur s'était couché au premier vent.

– Tu marches bien ! continue le maître après quelques instants de conversation. D'après ce que j'ai entendu, tu seras bientôt paysan à la Glungge.

– Et qui dit cela ? demanda Uli.

– Eh ! les gens disent qu'on en parle au long et au large, et on donne cela pour une vérité certaine.

– Les gens en savent toujours plus long que ceux que cela concerne.

– Mais il y a bien quelque chose de vrai dans l'affaire, hein ?...

– Voilà ! je ne veux pas dire que cela ne pourrait pas donner quelque chose. Mais il y a encore bien de la marge. On n'en a pas encore parlé et cela peut tourner d'un côté et de l'autre.

– Hé ! il me semble qu'on en a assez parlé.

– Comment donc ?

– Eh bien ! la fille doit se trouver dans de certaines circonstances...

– Quel infâme mensonge ! J'aurais eu honte d'attraper une femme riche par un pareil tour de coquin.

– Ah ! alors, c'est autre chose que ce que j'avais entendu. J'ai cru que tu voulais me prendre pour plaider ta cause. Ça m'aurait été désagréable, je l'avoue. C'est pourquoi j'aurais mieux aimé ne pas te rencontrer. Je suis bien aise que ce ne soit pas ce que je croyais. J'en aurais tout de même eu des éclaboussures sur le dos. En tout cas, j'aurais été vexé que tu eusses fait comme d'autres garçons de campagne ; mais enfin, il y a pourtant quelque chose ?

– Eh ! bien, oui, je ne nie pas que je crois que la fille me voudrait, et on pourrait y arriver, si nous étions bien décidés. J'ai réfléchi que pour un pauvre garçon comme moi ce serait une grande chance ; je ne pourrais jamais faire mieux.

– Ça doit être cette fille pâle, à travers laquelle la lune pourrait luire, et qui est obligée de rentrer dans la chambre dès que le vent souffle, parce qu'il pourrait l'emporter.

– C'est vrai, elle n'est pas précisément belle, elle est maigre, elle a une mauvaise santé ; mais le docteur dit que cela ira mieux quand elle sera mariée. Et elle aura cinquante mille florins !

– Se traîne-t-elle toujours autour de la maison ou du poêle ? ou met-elle les mains à quelque ouvrage ? S'occupe-t-elle du ménage ?

– Elle est, il est vrai, d'une santé délicate, mais elle peut changer ; il y en a bien d'autres qui étaient maigres étant jeunes, et qui sont devenues fortes avec l'âge. Et puis, au fond, elle n'est pas méchante, surtout quand elle est contente. Quand elle est en colère, il est vrai qu'elle ne sait pas ce qu'elle dit. Elle me reproche de n'être qu'un valet et d'aimer d'autres filles, mais quand elle est de nouveau contente, elle peut être très amusante, et c'est le meilleur cœur du monde. Elle m'a déjà acheté un tas de choses et m'en aurait encore bien plus donné si je n'avais pas toujours refusé.

– Fais comme tu voudras ; mais, je te le dis encore une fois, penses-y bien. Il est rare que cela réussisse quand on réunit des choses qui ne vont pas ensemble, mais il est encore plus rare que cela tourne bien quand un valet épouse la fille de la maison. J’ai de l’amitié pour toi ; à un autre je n’en aurais pas tant dit. À présent, il s’agit de rentrer, viens un jour nous voir, quand tu n’auras rien à faire ; nous reprendrons ce chapitre, si ce n’est pas trop tard.

Uli regarda, mécontent, son ancien maître s’éloigner :

– Je n’aurais jamais cru, se disait-il, qu’il ne me souhaiterait pas ma chance. Mais ils sont tous les mêmes, ces tonnerres de paysans ! Ils ne peuvent pas souffrir qu’un valet devienne propriétaire d’un domaine. Jean est encore un des meilleurs, mais il ne peut pas admettre que son ancien valet soit plus riche que lui et attrape un plus beau domaine que le sien. Qu’est-ce que ça peut lui faire qu’Elisi soit belle ou laide ? Il n’a pas regardé rien qu’à la beauté quand il a pris sa femme.

CHAPITRE XXI

Comment une cure de bains vient à la traverse des projets.

Uli prenait ces belles résolutions derrière une chopine, mais lorsqu'il entra au logis sur son cheval brun, il avait la tête pleine du domaine ; serait-ce sa part d'héritage ou Jean quitterait-il son auberge pour venir s'y établir. À cette dernière alternative, il n'y croyait guère. Jean et Trinette lui paraissaient trop accoutumés au bruit du monde pour se plaire de la solitude de la Glungge. S'il avait le domaine pour sa part, il ne redevrait sûrement pas beaucoup là-dessus. Jean avait déjà reçu bien des mille francs, et, pour autant qu'il pouvait s'en rendre compte, Joggeli avait de l'argent prêté pour plus de quatre mille florins.

Il se mit alors à calculer ce qu'il pouvait tirer du domaine. Il supputa les frais de maison, puis le rendement des champs, des bois et de l'étable, fit la part des mauvaises années, calcula tout au plus bas, et arriva à se convaincre que, s'il n'avait ni intérêts à payer, ni d'autres charges, il pourrait facilement mettre de côté chaque année près de quatre mille livres. Si Dieu lui laissait seulement vingt-cinq années de vie, il aurait en intérêts accumulés autant que la valeur du domaine.

Que quelqu'un vienne alors lui mettre sous le nez qu'il avait épousé une femme riche et que le bien venait d'elle ! Il lui ré-

pondrait : « Ce n'est pas malin d'hériter beaucoup d'argent, mais ce qui est malin, c'est de gagner cinquante mille florins ; Elisi aurait pu épouser un richard, mais au bout de vingt-cinq ans, ni lui, ni l'autre n'auraient rien eu à se mettre sous la dent, à plus forte raison, n'auraient-ils pas doublé leur héritage. »

Toutes ces perspectives firent paraître le chemin si court à Uli, que le brun hennissait devant l'écurie avant qu'il se fût aperçu qu'il était arrivé. Elisi l'eût bientôt rejoint, curieuse de savoir ce qu'il lui avait acheté.

Uli étala devant elle des figues, des amandes et des châtaignes ; mais, en même temps, il profita de l'occasion pour lui dire qu'il voudrait savoir à quoi il en était avec elle : ça ne pouvait durer plus longtemps ainsi, il était la risée de tout le monde ; ou bien ils se marieraient, ou bien il partirait.

Elisi répondit que c'était à elle à fixer le moment du mariage. Si on la contrariait, ce serait dès le dimanche suivant, et si son frère venait encore une fois lui faire la moindre observation, elle irait sur le champ trouver le ministre, et lui demanderait de publier les bans immédiatement. Mais pour le moment elle n'avait pas le temps d'y songer. La mère lui avait promis de lui faire faire une cure de huit à quinze jours au Gurnigel et elle devait avoir la couturière, le tailleur, le cordonnier. Elle avait à penser à tant de choses, qu'elle en perdait la tête ; elle était obligée d'aller ici, d'aller là, pour faire des emplettes. Où trouverait-elle le temps de s'occuper de la noce ?

Quand le séjour au Gurnigel serait passé, elle verrait ce que la tête lui chanterait. Il lui faudrait deux nouvelles toilettes, et elle serait bien surprise si la sorcière de Trevligen ne venait pas fourrer son nez par là. Uli pouvait dire ce qu'il voulait ; pour elle, elle mangeait des figues et pensait au Gurnigel.

Enfin les deux femmes partirent et on put respirer en paix à la Glungge.

Uli pouvait causer avec Fréneli sans être obligé de regarder tout autour de lui si Elisi ne l'épiait pas de derrière un arbre. Et quoique Fréneli fût passablement revêche avec lui, elle ne le fuyait cependant pas et ne brisait plus si brusquement avec lui.

Quand Uli et elle étaient à leur affaire, lui dehors, elle dans l'intérieur de la maison, sans être dérangés et contrecarrés, s'entendant pour que tout s'engrenât dans leurs travaux, tout marchait comme sur des roulettes. Joggeli disait en grommelant qu'il n'y comprenait rien, que la tête lui en tournait.

– Je me réjouis, disait-il, que ma vieille revienne, qu'elle voie comme tout ça marche ; on dirait de la sorcellerie. On n'a jamais le temps de se demander ce qu'on veut faire et comment on veut le faire. C'est absolument comme si on descendait une montagne au galop, sans sabot, ou comme si deux personnes dansaient à la nouvelle mode. On dirait qu'elles ont des ailes et qu'elles s'en vont au diable !

Pendant ce temps, sa vieille était au Gurnigel, où Elisi se plaisait fort, bien que ses pieds fissent mine de geler par cet été si froid, grâce aux bas et aux souliers trop légers dont elle s'était munie. Le voyage avait été pénible. À Berne, elle avait mis son costume bleu-ciel ; à Riggisberg il lui vint à l'idée qu'elle devrait plutôt s'habiller en noir, cette couleur étant beaucoup plus comme il faut : ne voyait-on pas souvent les dames du grand monde en toilettes de soie noire ? Mais le cocher refusait de déballer les effets, et jurait après elle de la façon la plus lamentable : aucune personne raisonnable ne s'était encore avisée de lui faire décharger des malles à Riggisberg, et il avait cependant conduit déjà des gens autrement huppés. Bref, il n'en fit rien, et Elisi pleurnicha jusqu'au bas de la montée, où la voiture s'arrêta, et où les voyageurs furent invités à descendre pour faire à pied la partie la plus raide du chemin.

Elisi s'y refusa et chercha à mettre sa mère en révolte comme elle, disant qu'elles avaient payé pour aller en voiture et non pas à pied, et que lui, le cocher, n'était qu'un grossier lour-

daud de la ville, qui pourrait bien les conduire jusqu'au haut. Mais la mère était une paysanne trop raisonnable pour se laisser faire la loi par Elisi.

– Je n'ai jamais de ma vie, lui dit-elle, fait en char une montée pareille, et les chevaux n'en peuvent mais, si le cocher est un grossier manant.

Elle descendit de voiture tout en glissant un pourboire dans la main du cocher, pour qu'il laissât sa fille dans la voiture, sous prétexte qu'elle avait mal au cœur. Quant à elle, elle se mit en route suant, soufflant et s'arrêtant souvent pour pousser un profond soupir.

Les hôtes du Gurnigel s'amusèrent beaucoup en voyant apparaître Elisi dans son costume bleu-ciel. Les dames se mirent à rire sournoisement et purent à peine se tenir d'éclater jusqu'à ce que les voyageuses fussent entrées. Mais elles durent se contenir un bon moment, car le déballage dura longtemps. Des messieurs qui se promenaient par là ne se gênèrent pas pour rire, et quelques-uns d'entre eux s'approchèrent de très près, s'appuyant des deux mains sur leurs cannes, en tordant leurs moustaches d'un air vainqueur, lançant de temps en temps des œillades assassines et entremêlant d'éclats de rire moqueurs leurs remarques en allemand, en français et en hollandais.

Elisi fit sensation au Gurnigel et se crut au septième ciel. Deux choses seulement la chiffonnaient : elle ne pouvait souffrir de manger, à la table bourgeoise. Si seulement il y avait eu là une couturière, elle se serait fait faire sur le champ une toilette de ville, aurait laissé là sa mère et serait montée à la table des Messieurs, où l'on n'admettait pas le costume du pays. Elisi disait souvent à sa mère qu'elle n'avait point d'appétit au milieu de ces gens grossiers, où il n'y avait personne pour servir, où personne n'avait des égards pour elle, où chacun ne pensait qu'à soi. En outre, elle se plaignait beaucoup qu'on dût se lever de si grand matin pour aller boire l'eau. Les premiers jours, mademoiselle resta au lit. Mais quand les messieurs lui demandèrent

pourquoi elle ne venait pas et lui racontèrent comme c'était charmant d'aller le matin au Schwarzbrünneli, elle ne voulut pas manquer l'occasion et s'efforça de se lever. Mais ce ne fut pas sans peine et la mère dut suer souvent plus même que le jour où elle gravissait la montagne, jusqu'à ce qu'Elisi fût hors du lit, eût fait toilette et quittât la chambre.

Toute la gent masculine s'occupait plus ou moins d'Elisi, dont on avait fait connaissance à la danse, dès le premier jour ; danser était, du reste, ce qu'Elisi savait probablement mieux le faire. On tournait volontiers avec elle et l'on s'en amusait. Au début, les messieurs s'imaginèrent qu'elle était sans doute une de ces toquées sentimentales qui se nourrissent de romans. Ils lui parlèrent de ses lectures, lui demandèrent si elle connaissait Kotzebue, Kramer, La Fontaine, La Motte-Fouqué et d'autres, la *Pastétique* d'Eberhard, les *Soupirs de l'amour* de Stapfer. Mais ils s'aperçurent bien vite qu'ils faisaient fausse route. Elisi n'avait rien lu de toute l'année et depuis qu'elle avait lâché à l'école le catéchisme et dans la Suisse française la grammaire, elle n'avait peut-être jamais ouvert un livre, à peine l'almanach. Il était même peu probable qu'elle pût lire une ligne sans faute. Elle ne s'occupait que de sa toilette, de sa personne, de sa bouche et de son mariage. Elle n'entendait donc rien à la conversation de gens cultivés et ne se donnait pas même l'air de connaître un seul des personnages qu'on lui nommait ; de cette maladie-là elle n'était nullement infectée.

Mais les choses prirent une autre tournure lorsqu'on apprit que la demoiselle jaune-paille était l'héritière présomptive d'au moins 50,000 florins. On la considéra d'un tout autre œil, avec une sorte de respect. Cinquante mille florins, parbleu ! ce n'est pas une bagatelle ! Quand ces messieurs se trouvaient entre eux, c'était l'unique objet de leurs entretiens, et chaque soir, on avait une autre anecdote sur le compte d'Elisi. Elle avait raconté à l'un combien elle avait de chemisettes et de jupons ; un autre savait d'où elle faisait venir son eau de senteur ; un troisième exhibait une histoire de maladie ; un quatrième avait découvert

qu'Elisi ne savait pas quel pays elle habitait. Mais quand ces mêmes messieurs se trouvaient seuls, chacun pour soi, plus d'un songeait aux 50,000 florins, puis allait se regarder à la glace, tordait sa moustache, se lançait à lui-même des regards vainqueurs et se disait qu'il était encore joli garçon, mais qu'il serait temps de se décider. Sur quoi, il dressait son plan de campagne pour la conquête des 50,000 florins. Ici, au Gurnigel, il y avait trop de monde, il ne pouvait pas se découvrir ; plus tard, il verrait la chose de plus près. En attendant, il se ferait la partie belle, et chercherait à nouer l'affaire.

Pendant que tous ces beaux messieurs élaboraient tranquillement leurs plans, cherchaient, chacun de son côté, à s'ouvrir sûrement un chemin dans la place pour l'investir et ne mettaient pas en doute que les choses n'allassent toutes seules, il s'en trouva un qui imagina de s'y prendre différemment.

C'était un marchand de cotonnades, et un des tout gros. Il ne portait pas la moustache, mais il était couvert d'or ; ses breloques sonnaient comme des grelots de cheval ; il dansait comme un possédé et jacassait comme une pie. Il savait bavarder avec la mère et la fille de ce qui leur plaisait. À la mère il parlait de toutes espèces d'étoffes de coton et de fil, lui expliquant ce qui était bon ou mauvais. Elle en restait bouche bée.

– Si on avait toujours là quelqu'un comme ça, quand on veut acheter quelque chose, c'est ça qui serait commode ! disait-elle.

Puis il parlait, comme en passant, de ses affaires, racontait quel grand magasin il avait, pour combien de mille francs il avait fait d'achats à telle place et à telle autre. La bonne mère en était fascinée.

– À moins qu'il ne soit terriblement riche, disait-elle, ou qu'il n'ait une chance de pendu, je ne sais pas où il prend l'argent pour acheter autant. Nous sommes riches aussi, mais

nous ne ramasserions pas si vite autant d'écus et nous aurions honte d'emprunter, quand même on nous prêterait volontiers.

Puis il causait avec Elisi de la Suisse française. Il connaissait, par le menu, tous les endroits où elle avait été ; il lui parlait de ses connaissances, comme s'il venait de les quitter le jour même, si bien qu'Elisi ne pouvait assez s'étonner de ne l'avoir jamais rencontré. C'était bien auprès du marchand de cotonnades qu'elle se sentait le plus à l'aise ; il possédait toute sa confiance ; cependant les moustaches lui plaisaient presque davantage. De si beaux messieurs, elle n'en avait jamais vu de sa vie.

Le marchand de toile n'était pas bête ; il remarquait tout cela, et il savait fort bien que, quand il vous tombe une bonne aubaine devant les pieds, il ne s'agit pas de réfléchir des semaines avant de savoir si on veut en profiter ou non. Dès que le temps se remit au beau, il invita la mère à une partie de plaisir à Blumenstein. Elisi fut de suite d'accord. La mère fit des façons. Elle irait volontiers une fois à Blumenstein, mais cela occasionnait une grande dépense.

– Ne vous en inquiétez pas ! répondit le galant. C'est une bagatelle ! Il ne vaut pas la peine d'en parler !

– Mais si ! mais si ! Vous pouvez dire ce que vous voudrez. Je veux bien aller en voiture avec vous, reprit la mère, mais je tiens à payer ma part. Quand j'étais jeune fille, bien des gens m'ont invitée, je l'avoue, mais, à présent, je suis trop vieille, je n'accepte plus.

Le marchand de toile ne s'embarrassa pas de si peu. Il se mit à rire :

– Venez seulement ! on s'arrangera. Je m'occuperai de trouver une voiture. Faites seulement ensorte que vous soyez prêtes à partir à sept heures. Pourvu que nous arrivions pour dîner ! Il n'y faut pas manquer. Là on sait ce que dîner veut dire.

C'était un splendide dimanche, là-haut dans la montagne. Le paysage, naturellement un peu sombre, était égayé par le soleil, et l'uniformité de la route était rompue par les nombreuses voitures et les nombreux piétons qui montaient au Gurnigel ou ailleurs. Tout resplendissants de leurs plus beaux atours, les voyageurs descendaient vers la vallée avec la rapidité du vent dans une élégante et légère calèche attelée d'un cheval fringant.

Monsieur, sur le devant de la voiture, rayonnait de plaisir, pimpant dans ses habits neufs, en gants jaunes, en bottes vernies et pantalon de Casimir, avec un foulard dans sa poche, et conduisant comme quelqu'un qui n'a jamais eu à manier un cheval à soi.

La mère avait toujours la main à la portière comme pour s'y cramponner, et chaque fois qu'on croisait une voiture, elle tremblait d'effroi.

– Ah ! mon Dieu ! disait-elle, je ne suis jamais allée en voiture comme ça, et pourtant nous avons de bons chevaux à l'écurie, mais je ne voudrais pas en malmenier un de cette façon. Et si une roue manquait, nous tomberions Dieu sait où ! Vous galopez à la descente que ça n'a pas de bon sens. Sans doute, un cheval n'est pas un homme, mais justement parce qu'il n'a pas de raison, les hommes devraient en avoir pour lui et ne pas exiger de lui plus qu'il ne peut.

En un clin-d'œil ils furent à Blumenstein, où une nombreuse société réunie sous les ombrages les regardait arriver et se préparait à leur faire le meilleur accueil.

Tout se passe magnifiquement. Le marchand de toile joue supérieurement au monsieur ; il commande, il fait l'important, la mère en est tout ahurie.

– On voit bien, dit-elle, qu'il n'est pas le premier venu, il s'entend à commander comme un général. Je n'oserais jamais faire comme lui.

Il fait cheminer les sommeliers à la baguette. À table on se traite princièrement. Il n'y a pas de vin assez bon pour monsieur ; ils sont tous détestables, le Neuchâtel même n'est pas ce qu'il devrait être, bien qu'Elisi trouve qu'il vaut mieux que celui de son frère à Trevligen, qui pourtant était déjà bon. Il s'entend fort bien à faire boire ses compagnes, et, sans s'en apercevoir, elles prennent un verre de plus qu'elles n'en ont l'habitude.

Après le dîner, la danse. Elisi y court comme au Paradis. Le marchand de toile entend être de la partie. Il commence à faire le joli cœur ; il presse les mains d'Elisi, qui y répond. Il lui fait les yeux doux, ceux d'Elisi deviennent tendres. Il serre Elisi contre lui, elle se laisse faire.

– Oh ! si seulement je pouvais passer ma vie auprès de vous, lui dit-il.

Elisi le regarde, attendant ce qui va suivre.

– Je voudrais ne vous avoir jamais connue, continue-t-il.

– Vous êtes un vilain, répond Elisi, en lui donnant un coup de coude.

– Ah ! Dieu ! que ferai-je s'il faut me séparer de vous ? Je me brûlerai la cervelle.

– Seigneur ! ne faites pas cela ! c'est trop bête !

– Eh bien ! ma parole d'honneur ! je le ferai.

– Alors ! laissez-moi, je ne veux pas en être témoin et qu'on dise encore que j'en suis la cause.

– Ah ! si j'osais espérer ! soupire le marchand de toile, et il serre Elisi plus étroitement.

– Ce sont des paroles en l'air ! je n'y comprends rien ! dit-elle sans répondre à son étreinte.

– Ah ! si votre cœur parlait, vous me comprendriez !

– De ma vie, je n’ai entendu pareilles bêtises ! on parle avec la bouche et pas avec le cœur ? Si les cœurs se mettaient à parler qui donc serait là pour les écouter !

– Elisi ! vous me déchirez cruellement le cœur !

– Quelle bêtise ! je ne l’ai pas touché, je n’aurais pas su comment m’y prendre.

– Eh bien ! s’écrie le marchand de toile, d’un ton si pathétique que tous les danseurs fixent les yeux sur lui, arrive que pourra, et dussé-je en mourir, il faut que je vous le dise et que vous le compreniez : Elisi, je vous aime ! Sans vous je suis perdu ! Voulez-vous être à moi et faire mon bonheur en m’accordant votre main ?

– M’épouser ? répond Elisi, en tournant de nouveau vers lui un regard de tendresse. Ah ! laissez-moi ! Vous vous moquez de moi !

– Non ! non ! c’est sérieux, sur ma vie ! Sans vous je ne vivrai plus jusqu’à la foire de Zurzach.

– Mais vous êtes un monstre ! répond Elisi, toujours tendre ; arriver ainsi comme une bombe et vous faire une pareille peur ! Ne pouvez-vous y mettre plus de formes et qu’on vous comprenne ?

C’est bien ce que fit le marchand de toile, et Elisi finit par dire oui, non sans quelque hésitation intérieure, en pensant à ces messieurs à moustaches.

C’était au tour du marchand de toile d’être aux anges. Il dansait comme s’il eût voulu sauter plus haut que le Stockhorn. Il fit venir du Champagne et tous deux s’en donnèrent tant que la mère, qui s’était rapprochée, commença à prendre de l’inquiétude. Elle voulait partir et demandait tantôt à celui-ci, tantôt à celui-là, ce qu’on devait, tout en calculant si elle aurait assez d’argent sur elle. Cela ferait un compte dont elle n’oserait

pas parler à Joggeli. Mais la bonne femme eut beau réclamer la note, une heure durant. On lui répondait toujours : C'est bon ! c'est bon ! et personne ne l'écoutait. Les gouttes de sueur commencèrent à perler à son front, tant elle était inquiète.

Enfin, après une heure d'angoisse, on annonça que la voiture était attelée, que tout était réglé et qu'ils pouvaient partir. – Et maintenant, pensait-elle, dès que je serai dans la voiture, je les chapitrerai d'importance. – Mais à peine eut-elle remercié le sommelier qui fermait la portière, qu'on partit au triple galop et toujours plus fort. Elle avait beau crier qu'on allât plus doucement. Enfin, en colère, elle déclara que c'était un train infernal et que plus jamais de la vie elle n'irait en voiture avec le marchand.

En un clin-d'œil ils furent à Riggisberg ; on s'y arrêta malgré les protestations de la mère qui assurait qu'elle n'avait besoin de rien, qu'elle ne souhaitait qu'une chose : être à la maison. À la demande du monsieur, on les conduisit dans une chambre à part, malgré les objections de la mère qui, disait-elle, eût préféré rester dans la salle commune, et cela aussi peu de temps que possible. Le marchand de toile fit apporter du meilleur vin, quand même la mère gémissait :

– Ah ! mon Dieu ! encore des frais ! Et puis qui boira ce vin ? Je ne puis plus y toucher, et il me semble que vous autres en avez assez.

Le marchand de toile commença alors par dire à la mère, fort posément, qu'il la priait d'excuser sa conduite. La joie l'avait mis hors de lui.

– Je suis riche, continua-t-il ; j'ai un bon commerce. Il ne m'a manqué qu'une femme pour être heureux ! Je n'ai pas regardé à l'argent, ni à la beauté. J'en ai cherché une selon mon cœur, avec laquelle je puisse être heureux. Eh bien ! ce n'est qu'en mademoiselle Elisi que j'ai trouvé ce que mon cœur demandait. Dès que je l'ai vue, j'ai été comme rivé à elle. J'ai senti

de plus en plus que je ne pouvais vivre sans elle. Enfin, j'ai eu l'audace de l'inviter à cette promenade, et ce n'est qu'après le dîner, en dansant, que j'ai osé demander à mademoiselle Elisi si elle ne me mépriserait pas, et si je devrais être heureux ou malheureux pour l'éternité. Et ma chère, ma bien-aimée Elisi a consenti à faire mon bonheur ; elle n'a repoussé ni ma main, ni mon cœur ! Mais je ne pouvais être tranquille, j'étais tourmenté jusqu'à ce que j'eusse pu faire part de mes intentions à la mère de ma chère Elisi et apprendre de sa bouche qu'elle m'accepte pour fils et qu'en m'accordant la possession de son incomparable fille, elle veut déjà sur cette terre faire mon bonheur.

Pendant tout ce beau discours les larmes coulaient sur les joues de la bonne mère. Elle se disait, à part elle, que l'on n'avait jamais rencontré parmi les hommes un cœur aussi bon.

Quand le marchand eut enfin terminé tout en lui serrant les deux mains, – il n'osait pas s'agenouiller de peur de salir son pantalon de Casimir, – la brave femme se trouva dans le plus grand embarras. Que lui répondre ?

– Eh ! oui ! finit-elle par dire. Tout cela est bien beau ! Mais il faut le consentement du père. C'est lui qui a à commander, et je ne sais pas ce qu'il dira. Il est parfois bien à sa façon.

– Oh ! répondit le marchand, de cela je n'ai pas souci, si vous consentez seulement à dire un mot en ma faveur. Dites oui, cela me suffira. Mais Elisi, venez et aidez-moi à supplier votre bonne mère, ajouta-t-il en se tournant vers sa fiancée qui, pendant ce temps, avait assidûment mangé des amandes et cassé des noisettes.

L'excellente mère n'était nullement impitoyable. Elle songeait à Uli, et se disait que, de cette façon, elle s'épargnerait les cancanes qu'on ne manquerait pas de faire si elle donnait sa fille à un valet. Ce riche gendre avec sa blague lui plaisait fort. Elle se borna à dire :

– Mon Dieu ! je ne veux rien empêcher, si Elisi n'a pas d'objections et si elle n'a personne d'autre en tête. Mais je ne puis rien promettre. C'est mon mari qui décidera. Et puis, il faut aussi savoir exactement qui vous êtes et quels moyens d'existence vous avez. Je ne doute pas que tout ne soit comme vous le dites. Mais il faut bien faire attention à qui on donne sa confiance. Je pense toujours au proverbe : Il y a des masses de fruits, mais tous ne sont pas des cerises.

Le marchand de toile se montra enchanté de ce raisonnement.

– Je ne demande pas mieux. J'en suis tout heureux, et mademoiselle Elisi est à moi. Je vous ferai voir qui je suis, et de quelle manière encore ! N'ayez pas de souci ; je suis à la tête d'une maison comme il n'y en a pas beaucoup. J'aurais pu choisir parmi les plus riches filles de fabricants d'Argovie et même de St-Gall. On m'a souvent dit qu'on voudrait bien faire une affaire de ce genre avec moi, mais je n'ai rien voulu entendre. Toutes ces filles n'étaient à mes yeux que du coton. J'en vends du coton, mais quant aux filles, je les aime mieux en soie.

La vieille femme rit de tout son cœur à cette plaisanterie, but un coup, et oublia presque qu'elle était pressée de rentrer.

Quand on arriva au Gurnigel, Elisi recommanda qu'on ne dît rien aux baigneurs de ce qui s'était passé ; si ces messieurs le savaient, ils ne manqueraient pas de la tourmenter. Elle réfléchissait d'ailleurs que si l'un ou l'autre avait aussi l'idée de faire une partie à Blumenstein, elle était encore bien libre de faire ce qu'elle voudrait.

Il ne restait plus que quelques jours à passer au Gurnigel. Le marchand de toile rayonnait comme un vainqueur ; dans le cœur de la mère les soucis alternaient avec les joies. Quant à Elisi, elle ne cessait de se demander avec anxiété si elle n'aurait pas mieux fait de s'arrêter à telle ou telle moustache et d'attendre pour dire oui que le moment du départ fût là, sans que per-

sonne d'autre se fût avancé. En attendant, elle se consolait en pensant qu'il n'y avait rien d'écrit et qu'elle pourrait toujours faire ce qu'elle voudrait. Toutes ces réflexions l'empêchaient bien un peu de jouir de son bonheur.

La veille de leur départ, Elisi ne cessa de raconter à tout le monde qu'elles partiraient de bonne heure, à dix heures ; puis elle alla se promener dans tous les coins écartés. Aussitôt, le marchand de toile accourut comme un taon après un cheval, et entreprit de faire le tendre en cachette. Mais Elisi prétexta que le vent était froid et se dirigea vers l'hôtel. À peine arrivée là, elle sortit par une autre porte pour reprendre sa promenade.

Mais le marchand de toile, soupirant et soufflant comme une mouche affamée autour d'une assiette de soupe, fut bientôt à ses trousses. Elle se plaignit alors d'un courant d'air qui lui allait dans tous les membres, et navigua de nouveau vers l'hôtel. Enfin, vers le soir, comme personne ne lui proposait une promenade et comme on n'avait l'air de regretter son départ que par des phrases banales qu'elle comprenait à peine, elle se dit : Mieux vaut celui-là que rien ! et l'on finit par de tendres adieux et une conversation intime dans sa chambre.

Enfin, elles tournèrent le dos au Gurnigel, et la mère se dit qu'elle voudrait bien que son cœur fût aussi léger que sa bourse. Joggeli lui arracherait les yeux, quand il verrait que cette bourse a eu le décroît à ce point. Elisi, de son côté, s'inquiétait fort peu des angoisses de sa mère ; elle ne songeait qu'à une chose : elle aurait donné tout l'argent qu'elle avait pour être de nouveau au Gurnigel. Elle finit même par pleurer en déclarant qu'elle ne pouvait supporter d'être si longtemps loin de son fiancé. Elle se lamenta ainsi, jusqu'à ce qu'elles arrivèrent à Berne, à l'hôtel de l'Ours, où l'hôtesse compatissante lui administra des gouttes anodines en lui adressant force questions. Tout cela ne fit aucun bien à Elisi. Enfin, la mère lui proposa de faire un tour dans la ville.

– J’ai été longtemps loin, disait-elle ; si je ne rapporte pas quelques cadeaux ça ira mal. Seulement, je suis tout épouvantée de la dépense que j’ai faite. C’est une honte ! Je n’aurais jamais cru que ça irait si loin !

– Si vous avez besoin d’argent, s’empressa de déclarer l’hôtesse, dites seulement, j’en ai à votre service autant que vous en voudrez ; je sais bien comment ça va.

– Ah ! non ! répondit la paysanne, nous n’en sommes pas là. Seulement, j’avais pensé que je n’entamerais pas toute ma réserve.

Elisi se décida à l’accompagner ; elle savait bien pourquoi. La mère ne voulait d’abord acheter des cadeaux que pour les principales personnes de la maison. Mais, une fois qu’elle avait fait une emplette pour l’une, elle se faisait scrupule de ne rien donner à une autre, et quand elle avait acheté quelque chose pour celle-ci, une troisième lui venait à l’esprit. Quand elle eut ainsi passé en revue plus de la moitié de la maisonnée, il lui sembla qu’il serait vilain de sa part de n’avoir pas quelque présent pour tout le monde.

Elle tira de sa poche sa bourse de réserve et y puisa largement, car Elisi voulut finalement avoir sa part aussi. Elle ne pouvait voir quelqu’un faire des emplettes, sans que la plus grosse fût pour elle.

Plus la mère puisait de sa bourse, plus Elisi était contente. « Un peu plus ou un peu moins, qu’importe ? disait-elle, personne ne sait quand nous sortirons de nouveau de la maison. »

Elles n’avaient presque plus de place dans leur voiture quand elles reprirent le chemin de la Glungge ; elles étaient si mal assises, qu’Elisi, à plusieurs reprises, gronda sa mère d’avoir acheté tant de choses.

Enfin, elles sont entrées dans le domaine. La mère se tient cramponnée à la traverse du tablier de cuir et laisse échapper

une quantité de remarques sur chaque arbre, sur chaque plantation. Des moineaux dans ses pois l'occupent tellement qu'elle ne s'aperçoit presque pas que la voiture arrive devant la maison.

Fréneli sort en courant de la cuisine, Uli de la grange et Joggeli est là avec son bâton, sous l'auvent. Il est content de voir la mère revenir, quand même il ne le dit pas.

La paysanne avait depuis longtemps la main à la chancelière pour l'enlever, mais, comme celle-ci ne se dégageait pas, Uli dut venir à son aide.

– Bien ! lui dit-elle, mais n'oublie pas de mettre demain un épouvantail dans les pois, les moineaux y font des ravages affreux.

Une fois descendue de voiture, elle tendit la main à Fréneli et lui dit amicalement :

– Tout est-il bien allé ? As-tu eu soin de tout ?

Puis après avoir bien secoué son tablier, elle s'approcha en hâte de Joggeli, lui tendit la main de tout loin et lui dit :

– Dieu te garde ! Comment t'es-tu porté ? Je suis contente de me retrouver à la maison ; on ne m'en fera plus sortir de si tôt.

Uli avait aidé Elisi à sortir de la voiture, elle lui avait souhaité le bonsoir, en lui recommandant de faire doucement en déchargeant, et de porter les effets dans la maison, où elle voulait les déballer pour qu'ils ne prissent pas de mauvais plis.

Dans la chambre, le café était déjà tout prêt, et la mère ne put répéter assez combien il était bon.

– On a beau croire qu'on a la meilleure qualité de café, il y manque la crème, et c'est pourtant la chose la plus essentielle. J'ai souvent pensé que je donnerais les plus fins plats pour une

goutte de bon café. Verse-m'en encore une tasse, Fréneli ; il me semble que je ne puis pas m'en rassasier.

Puis elle s'extasia sur le pain, le fromage, et déclara que rien ne valait le chez-soi.

– C'est pourtant là qu'on est le mieux, quand même on a souvent quelque chose à redire.

CHAPITRE XXII

Guerres intestines que des fiançailles doivent apaiser.



Lorsqu'Elisi rentra, Uli eut une sensation pareille à celle qu'on éprouve quand un nuage passe devant le soleil, ou qu'au beau milieu d'une conversation intime entre dans la chambre une personne de laquelle il faut se mettre en garde. Et pourtant avec Elisi, c'était son bonheur qui lui revenait, il se réjouissait de la retrouver et se demandait avec surprise combien de temps encore il devrait attendre. Il lui sembla bien singulier que ce soir-là Elisi ne sortît point de la maison, ne vînt point le chercher, ni à la fontaine, ni à l'écurie, ni dans le couloir qui conduisait à la porcherie. Il ne s'en alarmait pas, du reste, mais se disait que sans doute quelque fantaisie lui avait passé par la tête,

et qu'elle ne tarderait pas à être de nouveau contente. Sur quoi, il s'endormit consolé.

Mais dans l'intérieur du logis il n'en allait pas de même. La mère avait dû, toute la soirée, raconter et donner à Joggeli des détails sur tout, car il avait été, lui aussi, autrefois au Gurnigel ; mais il y avait un point qu'elle n'avait pas touché, et tout en énumérant les personnes qu'elle avait rencontrées là-haut, jamais le nom du marchand de toile n'était venu sur ses lèvres. Il y avait longtemps que Joggeli n'avait été aussi aimable, longtemps qu'il n'avait écouté de si longs récits sans grommeler : aussi semblait-il à sa femme qu'elle ne pouvait rien lui cacher et qu'elle lui devait une confession entière.

Lorsqu'elle se sentit bien à l'aise sous son duvet, qu'elle se fût étendue bien commodément, qu'elle savoura le charme de son lit chaud, bien connu, elle se dit que ce serait un vrai péché que de ne pas tout lui avouer.

– Écoute ! il faut que je te dise encore quelque chose, sans quoi je ne pourrais pas dormir tranquille. Ça me reviendrait pendant la nuit.

– Qu'est-ce que cela peut bien être ? As-tu dépensé tout l'argent !

– Oui ! presque, mais si ce n'était que cela, ça ne ferait rien. C'est quelque chose d'autre ; je n'ose presque pas le dire.

Enfin, elle prit courage et continua :

– C'est comme ça ! Elisi a un prétendant, il viendra au premier jour te la demander et s'expliquer avec toi. Tout est déjà arrangé entre eux.

– Ça serait bien le diable ! s'écria Joggeli. J'ai mon mot à dire ; il n'en sera rien ! Quel vacarme ferait Jean ? il leur romprait les os à tous deux. Et que dirait Uli ? Il partirait du coup, et comment me faudrait-il cultiver le domaine ? un valet comme

Uli, je n'en retrouverais pas ! C'est à cause d'Elisi qu'il reste. Il ne marchande pas ses gages, il y a longtemps que je l'ai remarqué.

– Veux-tu donc un valet pour gendre ?

– Allons donc, ce n'est pas pour ça que j'ai envie de le garder, mais tant qu'il a l'œil sur Elisi, il reste ; pendant ce temps nous sommes tranquilles, et peut-être que je mourrai en attendant. Et quand je ne serai plus là, peu m'importe comment les choses iront. Je ne crois pas qu'Elisi prenne Uli, si personne ne la contrarie. Elle est bien trop orgueilleuse. Pourquoi d'ailleurs une pareille niaise voudrait-elle se marier ?

– C'est pourtant comme ça ! Ce sont justement celles-là qui y tiennent le plus, et finalement on ne sait pas quelle bêtise il en pourrait résulter. Elle a maintenant un homme riche sous la main ; elle ne trouvera jamais mieux de sa vie ; tu ne voudras pourtant pas empêcher son bonheur.

– Eh ! quoi ! encore un monsieur ? Ça doit être un fameux coquin et un meurt-de-faim ! Un vrai monsieur ne s'attaquerait pas à une pareille sotte. Il n'y a pour elle que ceux qu'on a mis à la porte de partout et qui n'ont plus rien à se mettre sous la dent.

– Parbleu, non ! riposta la mère, et elle se mit à énumérer les preuves de la richesse de ce futur gendre, l'argent qu'il avait, les affaires qu'il faisait.

– On a vite débité des mensonges, reprit Joggeli. S'il est aussi riche que ça, il est bien fou de vouloir une pareille sotte, qui n'a pas la tête à sa place. Sans quoi il en chercherait une plus jolie et en qui il y ait plus de ressources que chez notre Elisi, qui ne sait pas seulement donner à manger à un chat et encore moins lui cuire son manger.

– Tu es toujours le même insupportable ! Je ne puis rien à tout cela. Ils ont trafiqué entre eux avant de me rien dire. Si tu n'es pas content, explique-toi avec Elisi, tu verras à quoi ça sert.

– Ah ! oui, c'est commode de commencer les choses et ensuite de ne plus vouloir s'en mêler. Je n'en veux rien. À toi de voir comment tu feras pour te dédire.

– Je t'ai déjà dit que je n'en suis pas la cause. Tu es le père : si tu n'en veux pas, tu n'as qu'à faire cesser tout ce commerce. Pas besoin de faire toujours le poing dans ta poche sans le sortir. Bonne nuit ! Dors bien !

Mais, ni la paysanne, ni Joggeli ne s'endormirent sans peine et ne dormirent bien.

Non loin de là avait lieu une autre conversation. Le plus souvent Elisi et Fréneli dormaient dans la même chambre, quand il ne prenait pas fantaisie à Elisi de faire la dame, et d'aller dans le pignon, où elle avait, il faut le dire, une chambre fort bien arrangée. Cette fois-ci, à peine étaient-elles dans leur dortoir qu'Elisi commença :

– Ah ! ah ! si tu savais ! mais je ne te le dirai pas. Tu n'as pas besoin de le savoir.

Fréneli pensa qu'il s'agissait d'un nouveau corsage ou d'un nouveau mantelet, et ne se donna pas grand'peine pour deviner. Mais Elisi essaya par tous les moyens de l'y amener, jusqu'à ce qu'enfin Fréneli lui dit :

– Assez de bavardage, tais-toi ou dis-moi ce que tu as.

– Que dirais-tu si quelqu'un venait dans une belle voiture me demander en mariage ?

– Que voudrais-tu que je dise ? demande à Uli ce qu'il en penserait.

– Je n’ai rien à lui demander et il n’a rien à me commander. Tu n’as qu’à le prendre pour toi, qu’à moi ne tienne ! Dieu sait si vous vous êtes becquetés pendant que j’ai été loin ! mais ça m’est bien égal maintenant. Pourquoi m’inquiéterais-je d’un valet, quand même il serait encore une fois plus beau ? Tâche seulement de l’avoir, tu as déjà assez fait ton possible ; moi j’en ai un autre à présent.

– Tu devrais avoir honte de dire une chose pareille. Quand est-ce que j’ai couru après les hommes, valets ou autres ? Dis-le, si tu peux. Quand même je ne suis pas une fille riche, j’en aurais eu honte ! Je n’ai jamais cherché à attirer personne, et je ne me laisserai pas faire de pareils reproches par personne, surtout pas par toi. Garde pour toi ce que tu as ! Je ne m’en soucie pas, ni de ton Uli, ni de rien d’autre.

– Mon Uli ? Je n’ai point d’Uli. Que me fait un valet ? as-tu compris ? J’en ai un autre et je me suis promise avec lui. Et un beau, un riche comme tu n’en as jamais vu ! Il vient ces premiers jours. Tu en ouvriras des yeux !

– Ne dis-donc pas de telles bêtises ! Crois-tu que tu puisses te moquer de moi ! Crois-tu que je ne sache pas que tu es promise avec Uli ?

– Laisse-moi la paix avec ce diable d’Uli ! N’as-tu pas entendu que je ne veux pas de lui ? Ça n’a jamais été sérieux de ma part. Ah ! mais non. Un si brave et si riche, tu n’en as jamais vu, bien sûr ! J’irai avec lui à la ville, je me ferai habiller autrement. Tu useras tout ce qui ne pourra pas me servir de mes habits de paysanne.

– Tais-toi donc avec ton babil ! Je te vois venir. Je n’aurais qu’à te raconter quelque chose d’Uli, et croire à ce que tu me blagues de l’autre pour que demain tu le répètes à Uli et que tu fasses tout un potin. Je te connais.

– Tu vas me fâcher, si tu crois que ce n'est pas vrai. Nous interrogerons la mère, elle te dira si c'est vrai ou non.

– Mais, et Uli ?

– Qu'est-ce qu'Uli me regarde ? Je te l'ai déjà dit. Ce serait fort, tout de même, s'il fallait épouser tout de suite quelqu'un, parce qu'on l'a regardé.

– Mais tu ne l'as pas seulement regardé. Tu lui as promis de l'épouser.

– Pourquoi a-t-il été assez sot pour le croire ? Qu'est-ce que j'en peux ? Il y a assez de garçons qui embêtent les filles ! Quand même il y aurait par ci par là une fille qui se moque d'un garçon !

– Tu es une vilaine !

Et là dessus Fréneli tira la couverture sur ses oreilles, et laissa Elisi bavarder sans lui répondre.

Le lendemain fut jour de trêve. Aucune des parties belligérantes ne se mesura avec l'autre. La mère fit sa tournée, remettant en secret à chacun des gens de la maison son cadeau, en lui défendant de le montrer aux autres, de peur qu'ils ne fussent jaloux. Une heure plus tard, chacun savait ce que les autres avaient reçu ; il y eut bien des longues mines, bien des mots piquants échangés. Avec la meilleure volonté du monde on ne peut pas contenter chacun.

Elisi déballait et avait beaucoup à faire avec les servantes, qui devaient à chaque instant lui aider. Après leur avoir montré

tout ce qu'elle avait rapporté, elle reprit son vocabulaire le plus fleuri pour leur annoncer qu'elles verraient bientôt quelque chose d'infiniment plus précieux et plus beau, dont elle avait fait l'acquisition au Gurnigel. Elle leur parla un langage figuré si transparent qu'elles purent y voir clair les yeux fermés, et qu'au bout de quelques heures toute la maisonnée sut qu'Elisi avait trouvé un prétendu riche et distingué et ne voulait plus entendre parler d'Uli.

Ce dernier avait fait son ouvrage sans le moindre soupçon, et avait passé l'après-midi à la forge pour faire ferrer les chevaux. En rentrant le soir, il s'aperçut qu'on lui faisait de drôles de mines ; on chuchotait ici, on chuchotait là, et quand il s'approchait on se taisait et chacun tirait de son côté. Il rencontrait partout des regards de raillerie et de pitié. Il lui semblait que la mère et Fréneli n'avaient jamais été aussi amicales avec lui, tandis qu'Elisi avait l'air de ne pas le voir et l'évitait à dessein. Il ne savait pas ce que cela signifiait.

Ce ne fut que lorsqu'il alla au lit, qu'il demanda au garçon de ferme qui couchait dans sa chambre et qui lui était tout dévoué parce qu'il le traitait avec humanité, ce qui s'était passé, que tout le monde avait l'air si drôle.

– Je n'ose presque pas le dire, répondit le garçon. Je ne sais d'ailleurs pas si c'est vrai.

– Mais quoi ? Je veux le savoir.

– On dit qu'Elisi a un fiancé, qui viendra un de ces jours, un qui est terriblement riche et beau, et qu'elle ne veut plus entendre parler de vous.

– D'où le sait-on ?

– Je ne sais pas au juste, mais on dit qu'Elisi s'en est vantée aux servantes, et celles-ci l'ont rapporté. Il faut bien qu'il y ait quelque chose de vrai : le maître fait une mine horriblement fâ-

chée, il n'a pas adressé de toute la journée un mot à la maîtresse, et hier, dans leur lit, ils ont beaucoup parlé et bien fort.

Ce fut un rude coup pour Uli, il ne pouvait presque pas y croire. Elisi ne pouvait être si mauvaise. Ne lui avait-elle pas dit ceci et cela ? N'était-ce pas elle qui l'avait cherché, qui l'avait voulu ? Mais, d'un autre côté, il avait été frappé de ses hésitations, de sa contrainte, de son air indifférent. Cependant se moquer de lui de cette façon serait de la méchanceté, et sans être précisément bonne, Elisi n'était pas méchante. Serait-ce la récompense de sa droiture, de son travail ? Il avait gagné à son maître plusieurs milliers de florins, et en guise de remerciements, il n'aurait, en fin de compte, que raillerie et mépris !

– Ah ! c'est ainsi, se disait-il, on peut se jouer de moi parce que je ne suis qu'un valet, toujours un valet, éternellement un valet ! On dirait qu'il y a une malédiction sur ce mot. Oui, mon maître pouvait bien me faire un beau sermon ; ce n'était qu'un prêché pour amener l'eau à son moulin. Il voulait un bon valet. Qu'en ai-je de plus pour l'être devenu ? La raillerie et le mépris. J'en suis pour mes frais, avec un long nez de plus.

L'instant d'après, il lui semblait impossible que cela fût vrai. Toute l'histoire n'était sans doute qu'un bavardage, un conte à dormir debout, comme en font les servantes. Cependant il résolut de savoir le lendemain à quoi s'en tenir. S'il ne pouvait approcher d'Elisi, il irait tout droit trouver la maîtresse et l'interrogerait. Il ne voulait pas rester en suspens plus longtemps, et si les choses étaient comme les gens le disaient, il ferait ses paquets et ne resterait pas une heure de plus.

Le matin, il ne put mettre la main sur Elisi, bien qu'il fût resté à la maison soi-disant pour arroser du gazon, pendant que les autres étaient tous aux champs. Enfin, il l'aperçut au jardin en grande toilette, se faisant un superbe bouquet. Il n'hésita pas et se trouva devant elle avant qu'elle l'eût aperçu.

– Pourquoi me fuis-tu toujours ? demanda-t-il. Qu'est-ce que cela signifie ?

– Oh ! rien, répondit Elisi.

– Mais pourquoi me boudes-tu et ne me dis-tu pas un mot aimable ?

– N'ai-je pas le droit d'être comme je veux ? Et s'il me plaît d'être ainsi, cela ne te regarde pas !

– Ah ! c'est ainsi, alors c'est donc vrai que tu en as un autre ?

– Et quand j'en aurais un, est-ce que cela te regarderait ? Je ne m'inquiète pas non plus, moi, de ce que tu as fait avec Fréneli.

– Ça, tout le monde peut le savoir, mais ce que je veux savoir, moi, c'est si tu es assez méchante créature que d'en prendre un autre quand tu m'as promis de m'épouser.

– Eh ! Seigneur Dieu ! ne voilà-t-il pas ce misérable qui m'appelle une *créature* ! Voyons, valet que tu es, veux-tu me laisser tranquille, ou j'appelle père et mère.

– Appelle qui tu voudras, mais tu es bien la plus méchante personne que la terre porte, indigne que le soleil l'éclaire, si ce que disent les gens est vrai.

– Et pourquoi cela ne serait-il pas vrai ? Si je puis en avoir un plus riche et plus distingué, pourquoi ne le prendrais-je pas ? Ce serait trop bête. Mais ne fais pas ainsi le mauvais ; je dirai un mot pour toi, mon mari te prendra dans son commerce et tu deviendras riche sans travailler.

Au moment où Elisi achevait ces mots, une belle voiture s'arrêtait devant la maison. Un monsieur fort bien mis y était assis.

À peine Elisi l'eut-elle aperçu qu'elle s'écria : « Le voilà ! le voilà ! » et courut au devant de lui. La mère se trouvait sur le seuil de la porte, essuyant avec embarras ses mains à son tablier. Joggeli était invisible et Uli restait cloué au sol dans le jardin, comme la femme de Loth pétrifiée devant Sodome.

Il se passa longtemps avant qu'il sût ce qu'il faisait et ferait. Il avait vu presque sans s'en rendre compte, Elisi recevoir le personnage et le conduire dans la petite maison des maîtres, où était la plus belle chambre. Alors, serrant les poings, il s'écria : « Je le dirai à ce tonnerre d'homme, il faut qu'il sache quelle femme il a, après quoi, je pars ! Je ne reste pas ici une heure de plus ! »

Au moment où il allait s'élancer d'un bond du jardin sur la terrasse, il se sentit saisi par sa manche de chemise d'une main si forte qu'elle en fut presque partagée en deux. Furieux, il allait flanquer un atout à celui qui l'arrêtait si inopinément, quand il aperçut à côté de lui Fréneli, le retenant encore sans la moindre peur. Il ne frappa pas, mais dit d'un air irrité : « Laisse-moi ! »

– Non, je ne te laisserai pas, Uli, dit Fréneli. Fais-moi des yeux aussi terribles que tu voudras, tu ne m'échapperas pas. Tu me fais de la peine, Uli ; Elisi se conduit mal avec toi, raison de plus pour que tu sois le plus sage. Reste là, et fais l'indifférent, comme si cela ne te regardait pas. C'est ce qui la fera le plus enrager. Si tu te fâches elle te rira au nez, et, à ta place, je ne lui ferais pas ce plaisir.

Pendant longtemps, Uli ne voulut pas comprendre et se répandit en plaintes amères sur la conduite d'Elisi.

– Tout doux, reprit Fréneli, je ne devrais rien dire, mais remercie Dieu à genoux que cela soit arrivé. Si tu connaissais Elisi comme moi, tu ne la prendrais pas, quand même elle posséderait le monde entier.

– Arrive que pourra, répondit Uli, je m'en vais sur-le-champ. Qu'à moi ne tienne ! leur gendre dirigera le domaine.

– Ce serait encore plus bête ! C'est alors que les gens riaient et en dégoiseraient sur ton compte. Les uns diraient qu'on te chasse, les autres qu'on s'est moqué de toi, que tu t'étais figuré que tu étais déjà le paysan de la Glungge, et ils s'en feraient des gorges chaudes. Si tu fais comme si cela ne te regardait pas, si même tu affectes d'en rire, les gens ne sauront plus que penser. Non seulement ils te laisseront en repos, mais ils diront : Uli n'est pas si bête qu'on l'avait cru, c'est lui qui s'est moqué d'elle et non pas elle de lui.

– Tu es une sorcière ! mais que le diable m'emporte si je reste plus longtemps valet !

– Oui, plus longtemps que ton engagement. Tu t'en iras à Noël, si tu veux. Je m'en irai peut-être aussi, mais pas pour le moment. Ne fais pas ce chagrin à moi et à la mère. Qu'est-ce que ça fait à Elisi que tu t'en ailles ? Au contraire, c'est ce qu'elle voudrait. Tout le fardeau retombera sur la cousine et sur moi. Le cousin ne s'inquiète de l'affaire que pour disputer. Qu'en pouvons-nous les deux si les choses sont allées ainsi ? Mais, sois-en sûr, tu aurais été malheureux, et ce monsieur le sera, tu peux y compter. Va maintenant à l'écurie, donne l'avoine à cette Rossinante comme si tu étais tout content, et compte sur moi, tu verras que tout ira pour le mieux. Le meilleur moyen de réussir dans ce monde, c'est de ne pas laisser voir aux gens ce qu'on a sur le cœur.

– Tu as peut-être raison, répondit Uli, qui avait repris son sang-froid, mais si on ne pouvait pas tempêter de temps en temps, on finirait par en sauter. Il faudrait pourtant dire une fois son affaire à cette drôlesse.

Pendant qu'ils s'entretenaient ainsi et qu'Uli obéissait, quoique à contrecœur, une autre négociation avait lieu dans la petite maison. La mère, après avoir inutilement appelé Fréneli,

avait apporté du fromage, du vin et du pain blanc. Puis elle était revenue, en toute hâte, trouver Joggeli, lui dire qui était là, et qu'il devait endosser son habit du dimanche, mettre une cravate, et venir la rejoindre. Joggeli ne voulait pas.

– Je ne cours pas après ce drôle, je ne me soucie pas de le voir. Je ne veux pas entendre parler de lui, je n'ai rien à faire avec lui. Qu'on me laisse tranquille. Qu'il s'en retourne d'où il vient.

– Tu ne peux pas agir ainsi, reprit la mère, comme si tu étais à moitié fou. Il faut causer avec lui, et prendre garde à ce qu'on fait. Je n'ai rien voulu dire, je ne me suis mêlée de rien, mais je ne veux pas non plus être cause de rien, si notre fille en perd la tête. Je sais bien ce qu'il en est, et si elle fait un malheur, nous nous le reprocherons dans le temps et dans l'éternité. Et cela je ne le veux pas, je désire mourir en paix.

Là-dessus, elle sortit en tirant violemment la porte sur ses talons. Joggeli grommela presque une heure entière tout seul, jurant après ces femmes qui ne veulent jamais être la cause de rien, et qui prétendent tout régenter.

Pendant ce temps, Elisi versait à boire au marchand de toile, et lui répétait tant qu'elle pouvait : « Mais prenez donc ! buvez donc ! »

Enfin Joggeli se décida à prendre sa cravate, l'attacha à son cou, mais dit : « Non, je ne change pas d'habit. Celui-ci est bien bon pour ce freluquet. » Sur quoi, il prit sa canne, et s'en alla en clopinant, examinant quelques arbustes entre les deux maisons.

Le marchand de toile l'aperçut de l'intérieur et demanda si c'était là le père. Sur la réponse affirmative d'Elisi, il annonça qu'il voulait aller le saluer. Joggeli chercha à faire un demi-tour à gauche, mais ne put lui échapper.

– Permettez, dit le marchand, je suis venu voir comment madame votre épouse et mademoiselle votre fille se sont trou-

vées de leur cure au Gurnigel. J'ai eu l'honneur de faire leur connaissance, et ces jours ont été les plus heureux de ma vie.

– Eh bien ! eh bien ! répondit Joggeli, alors vous étiez donc malade qu'il vous a fallu aller aux bains ?

– Non pas précisément, mais j'avais besoin de repos.

Puis le marchand raconta de ses grands voyages, et comment il avait dû revenir en extra-poste de St-Pétersbourg, en galopant jour et nuit. Joggeli en avait la berlue, et prenait du respect pour son hôte. « Il parle comme un livre, se disait-il ; s'il y a seulement la moitié de vrai, c'est un fameux luron. »

Le marchand, voyant du chanvre étendu, en prit occasion de demander à Joggeli s'il recevait directement sa graine de chanvre.

Sur la réponse négative du paysan il s'étendit longuement sur les localités d'où on tirait le meilleur chanvre ; il parla de Bâle, de Fribourg en Brisgau, des plantations de toute espèce qu'on voyait là-bas, des semis qu'on s'y procurait, de ce que cela rapportait au pays, et de ce qu'on pourrait faire ici, si l'on comprenait son affaire et si l'on voulait sortir de la vieille routine. Il garantissait que sur un grand domaine on pouvait facilement réaliser un bénéfice de 1000 à 2000 florins, avec toutes sortes de semis, si l'on voulait.

– Diable ! se disait Joggeli, quand ça ne serait vrai qu'à moitié, ça vaudrait la peine. Et son respect pour le hâbleur allait croissant.

La mère, en passant, put lui glisser un mot.

– Eh bien ! comment te plaît-il ?

– Eh ! pour un monsieur, ce n'est pas le plus nigaud de tous, il sait au moins que les vaches ont des cornes et pas les chevaux.

Le marchand de toiles savait ce dont il devait faire l'éloge. Le beau linge de table lui fournit matière à mainte phrase louangeuse, puis il en vint à la viande salée de Hambourg à propos du jambon, aux jambons de Westphalie à propos du rôti, aux veaux du couvent de St-Urbain et à la viande de veau que mangent les tisseurs de rubans à Bâle. Finalement, le bon vin qu'on lui versa d'un carafon l'amena à parler du vin en général. Sur ce thème il déploya de telles connaissances, énuméra tant d'espèces de vins, en indiquant à quoi on les reconnaissait, que Joggeli pensa : « Jean n'est qu'un imbécile à côté de lui. Il ne connaît, lui, que le Neuchâtel et les vins de la Suisse française. J'ai pourtant assisté à bien des baptêmes, mais jamais je n'ai trouvé quelqu'un d'aussi intéressant, le temps passe avec lui on ne sait comment, sans qu'il soit nécessaire de beaucoup parler. »

En écoutant tous ces beaux discours, la mère oubliait presque l'essentiel, mais Elisi, qui ne comprenait pas ce que le monsieur voulait, était absolument vexée qu'il causât toujours avec le père et ne s'occupât pas d'elle. Elle en pleurait presque et, suivant sa mère hors de la chambre, elle lui dit qu'elle ne voulait plus de cet homme, qu'il était aussi impoli et mal élevé que le plus grossier valet ; il ne lui avait pas adressé la parole pendant tout le dîner.

– Eh ! que tu es bête ! répondit la mère. Tu es toujours la même sotte fille ! Ne comprends-tu pas qu'il faut qu'il se fasse bien venir du père, pour l'amener à dire oui. Tu sais bien quelle scène il a faite.

– Qu'est-ce que cela regarde le père ? reprit Elisi. Il veut m'épouser, il n'a qu'à me laisser arranger la chose. Le père, je lui ferais bien voir, s'il voulait me contrarier !

– Tais-toi donc, dit la mère, la première venue aurait plus d'escient que toi. Et pourtant on a dépensé terriblement d'argent pour toi, même qu'on t'a envoyée dans la Suisse française. Mais que veut-on ? Quand on est mal douée !

– Et puis, continua Elisi, il a toujours regardé Fréneli quand elle apportait des plats. C'est un vilain, je l'ai bien vu. Il ne faut pas que Fréneli revienne. Tu apporteras, toi, ce qu'il y aura encore à servir.

– Ah ! bien, tu en verras encore de belles, reprit la mère. Tu ne peux empêcher personne de regarder les autres. Tu peux t'estimer heureuse si ça en reste là.

– Nous verrons bien, dit Elisi.

Pendant ce colloque, d'importantes négociations avaient été entamées dans l'intérieur de la maison. Le marchand de toiles avait profité du premier moment où il s'était trouvé seul avec Joggeli pour lui exposer sa demande, et d'une façon encore plus belle et plus adroite qu'il ne l'avait fait auprès de la mère. Il ne parla ni du trousseau, ni de la dot. En revanche, il tira de sa poche un portefeuille bourré de papiers et dit à Joggeli qu'il pouvait d'après cela se faire une idée de ses affaires et de sa fortune. Ce portefeuille contenait une quantité de lettres de change, auxquelles Joggeli ne comprit guère que les sommes inscrites, et qu'il prit pour de l'argent comptant, si bien que, comme la mère, il ne s'expliqua pas comment un homme si terriblement habile, si terriblement riche et si terriblement beau pouvait vouloir d'Elisi. Enfin, voilà pensait-il, chacun son goût. Les uns aiment les femmes pâles, d'autres les rouges, d'autres les grasses, d'autres les maigres. Les uns les veulent orgueilleuses, les autres bonnes ménagères ; les uns les préfèrent sottes, d'autres spirituelles. Si celui-là en veut une justement comme Elisi, si c'est son goût, on n'a pas à s'en étonner.

Toutefois sa méfiance naturelle était loin d'être calmée. Il s'informa d'une foule de choses, fit beaucoup d'objections, voulut savoir qui son hôte connaissait, quelle était sa parenté, afin de pouvoir au besoin prendre des informations, et finalement parla lui-même le premier... de la dot.

– Je vous prie, dit le monsieur, qu’il n’en soit pas question pour le moment ! Je ne pense pas du tout comme les autres sur ce sujet, et, au fond, je n’en ai pas besoin. Je ne veux pas dire que je ne fasse pas cas de l’argent, mais le mari est là pour entretenir sa femme. Si, plus tard, il est de votre bonne volonté de me donner quelque chose, je l’accepterai avec reconnaissance Mademoiselle Elisi est tout pour moi. Nous aurons plus tard bien des occasions de nous entr’aider, si j’ai le bonheur d’entrer dans votre famille.

Cela ne déplaisait point à Joggeli. « C’est encore là un rude compère, pensait-il, on pourrait faire des affaires avec lui, mieux qu’avec un paysan. » Cependant il ne voulut pas encore donner son consentement, et se réserva quinze jours de réflexion.

– Il faut causer avec le fils, dit-il, et s’informer çà et là ; quand même j’ai confiance en vous, c’est comme ça l’usage ; d’ailleurs je ne sais pas si Elisi ne ferait pas mieux de rester fille : elle est souvent malade et ne pourrait pas supporter beaucoup.

– Qu’en sais-tu ? répliqua Elisi. Tu crois savoir ce que je puis supporter ou non, mais quand tout retombe toujours sur la même personne, il n’est pas étonnant qu’on lui trouve des défauts.

Le monsieur fut aussitôt d’accord, et protesta que mademoiselle Elisi était justement ce qu’il lui fallait ; il serra les mains à Joggeli et l’assura que ce temps de réflexion lui allait tout à fait. Ils pouvaient prendre des informations sur lui où ils voudraient, ils n’entendraient dire que du bien, à moins que les gens ne le calomniassent, ce qui arrive souvent, surtout quand on a beaucoup d’envieux. En attendant il demandait qu’on lui permît de donner, de temps à autre, un souvenir à mademoiselle Elisi. En même temps, il tira d’un écrin une superbe montre et une chaîne qu’il lui mit au cou avec des gestes de ten-

dresse, en réclamant humblement la faveur de joindre à la montre un baiser.

Cette fois Elisi fut contente de lui. Elle courut dans la maison pour faire voir la montre à Fréneli et aux servantes ; puis revint auprès de son chéri lui demander comment on l'ouvrait, la remontait, et lui dire quels yeux la femme de son frère ouvrirait en la voyant. Elle voulait d'abord s'élever contre le temps de réflexion demandé et convenu, mais son bien-aimé insista pour qu'elle cédât à ses parents. Pendant ce temps, il mettrait ses papiers en ordre, en sorte qu'on pût aussitôt après publier les bans. Il fallait encore profiter de la belle saison, pour faire un beau voyage de noces.

Ainsi se passa cette journée. L'heureux prétendant se prépara à prendre congé, et voulut partir en grande pompe. Il essaya de glisser un franc dans la main de Fréneli, mais elle se détourna brusquement, en disant qu'elle n'acceptait point d'argent. Devant la maison, il rencontra ceux qui attelaient et auxquels Uli devait aider, parce que le cheval portait la tête très haute. Il glissa également un franc dans la main d'Uli. Quand ce dernier vit ce qu'il tenait, et qui le donnait, il laissa le franc tomber à terre sans dire un mot, comme s'il lui avait brûlé les doigts, mit la gourmette du cheval en ordre, et fit comme si le monsieur et son argent n'étaient pas là.

Le marchand ramassa son franc, en se disant : « Voilà des gens fiers et grossiers ! mais je le leur revaudrai ! »

CHAPITRE XXXIII

Nouveaux embarras résultant des fiançailles.

Lorsque le marchand fut enfin parti et que les vieux époux se mirent à réfléchir sérieusement, ils se sentirent le cœur lourd.

Que fera Uli ? Que dira Jean ? Comment tout cela ira-t-il ? Toutes ces questions secouaient violemment ces braves gens, les tirant de la tranquillité habituelle de leur vie. À leur grande surprise, Uli ne dit rien et resta de sang-froid comme si cela ne le concernait pas, et quand les autres domestiques voulurent le railler, il répondit par un sourire qui les dérouta.

Jean et sa femme ne prirent pas la chose aussi calmement. Elisi voulait aller les trouver, pour leur annoncer ses fiançailles et leur faire voir sa montre. Mais le père et la mère refusèrent de l'accompagner, et Elisi n'osa se risquer seule. On écrivit. Là-dessus le couple arriva comme un boulet de canon, tempêtant et vociférant. On pleura et on jura plus à la Glungge en un seul jour, qu'on ne l'avait jamais fait depuis un siècle. Il n'y eut pas d'épithète injurieuse dont Jean ne flétrit le fiancé, pas un vice qu'il ne lui attribuât, pas une malédiction dont il ne l'accablât, et Trinette, au milieu de ses sanglots et de ses gémissements, y ajoutait encore ce qu'il pouvait oublier. Elisi ne se faisait pas

faute non plus de crier, et Jean l'aurait battue, si la mère ne l'en eût empêché.

Jean déclara un nombre incalculable de fois qu'il irait au diable plutôt que de jamais remettre les pieds à la Glungge, s'ils donnaient leur fille à ce fainéant, à ce gueux. Il alla trouver Uli et se dégonfla devant lui. Il jura cent mille fois que, s'il fallait absolument un homme à cet emplâtre de fille, il aurait cent mille fois mieux aimé Uli pour beau-frère que cette canaille, moitié gueux, moitié monsieur.

– Naturellement, ajoutait-il, j'aurais mieux aimé qu'elle restât fille. Il lui en faudra de l'argent pour se marier ! Et comme les gredins ont agi avec toi ! N'est-ce-pas ? tu serais venu chez moi ? mais tu y viendras encore. Tu ne resteras pas dans ce maudit trou !

Uli répondit évasivement et fut content lorsque Jean s'éloigna, tempêtant et jurant. Le pauvre diable n'eut d'autre résultat de cette journée que d'être tourmenté par sa femme, jusqu'à ce qu'il lui eût donné une montre et une chaîne comme celles qu'Elisi avait reçues en cadeau de noce.

Joggeli avait pris des renseignements sur le marchand de toile. Ils étaient défavorables, évasifs, bons à la surface seulement. Les uns disaient : « C'est un panier percé, auquel il ne faut pas se fier ; il étale beaucoup d'argent et n'en a point quand on lui en réclame. » D'autres : « On ne sait rien de précis sur son compte ; il a l'air de faire des affaires, mais nous ne sommes pas en relations directes. Des troisièmes : « C'est un gentil garçon, habile, qui fera son chemin, et qui, semble-t-il, a de la fortune. »

Le délai écoulé, par un jour de pluie et de vent où l'on n'aurait pas chassé un chien dehors, le marchand de toile revint en voiture. La réception fut aussi pitoyable que son voyage : pas un valet pour dételer son cheval ! Elisi, de peur du vent, se tenait à dix pas collée à la porte ! pas une servante pour lui apporter un

parapluie ! Les vieux, invisibles ! Ce fut encore pis que lorsque Uli arrivait à la Glungge comme nouveau maître-valet.

Il se passa du temps jusqu'à ce qu'il fût à l'abri, mouillé, grelottant, et qu'il eût pu composer son visage pour se donner un air aimable ; plus de temps encore, jusqu'à ce qu'arrivassent les vieux, grelottants aussi. Elisi exceptée, ils ressemblaient tous à des gens qui doivent chercher à s'amuser réciproquement, par vingt degrés de froid, dans une chambre pas chauffée ! Après de longs pourparlers, le marchand de toile demanda enfin s'il pouvait passer au doigt de mademoiselle Elisi l'anneau qu'il avait apporté à sa chère fiancée.

Les vieux firent de longues mines ; enfin Joggeli dit qu'il ne savait trop qu'en penser, qu'ils avaient appris toutes sortes de choses et que le fils n'était pas content du tout.

– Ah ! ceci est bien compréhensible, répondit le marchand ; mais si j'avais l'honneur de connaître personnellement monsieur votre fils, je vous garantis qu'il n'aurait rien contre moi, si ce n'est que je vais épouser mademoiselle sa sœur, et qu'ainsi j'ai l'air de lui faire du tort pour son héritage futur. Le reste se comprend également. Il y a longtemps que j'ai beaucoup d'envieux ; j'en ai encore beaucoup plus maintenant qui jaloussent mon bonheur et voudraient me séparer de mademoiselle Elisi.

Là-dessus, il raconta des histoires sur ce qu'on lui avait dit d'eux, et comment on avait cherché à le détourner de ce mariage, en lui représentant qu'il serait trompé et malheureux.

– Mais, ajouta-t-il, je connais trop les gens. Ce n'est pas pour rien que j'ai fait le chemin de Moscou à Lisbonne, tant de fois que je le retrouverais les yeux fermés. Je sais ce que valent les gens et de quoi ils sont capables. Pensez donc ! si on peut raconter de pareilles choses sur vous, des gens si honorables, qui menez une vie si réglée dans votre domaine, que n'inventera-t-on pas sur le compte d'un jeune homme vif comme moi ! Jamais

on n'a vu deux personnes se marier sans que les gens y mettent leur langue et cherchent à les brouiller.

– Je ne sais pas, reprit Joggeli, mais il me semble qu'on ferait mieux de ne pas se presser et d'attendre encore une année. Pendant ce temps nous apprendrions à nous connaître mieux ; vous êtes encore jeunes tous les deux, vous ne serez pas vieux dans un an. Vous pouvez tout aussi bien vous marier dans deux ou trois ans que maintenant, et vous n'en serez tous deux que plus raisonnables.

À ces mots, Elisi commença à pleurnicher et à crier, et lorsqu'on finit par comprendre ce qu'elle disait, on sut que c'étaient des protestations effroyables contre ce retard.

– Ils veulent m'égorger, criait-elle, pour que ce drôle de Trevligen ait tant plus ! Mais, aussi vrai qu'il y a un Dieu dans le ciel, ils s'en repentiront ; je sais bien ce que je ferai.

Une fois que le marchand de toile eut laissé cette explosion faire son effet, il apaisa Elisi par de douces paroles, et, se tournant vers les parents avec une expression pathétique :

– Auriez-vous le cœur de rendre votre enfant malheureuse, et moi avec elle ? Vous pouvez voir combien nous tenons l'un à l'autre. Encore une fois, au nom de son salut et du vôtre, je vous supplie de m'accorder la main de votre chère demoiselle Elisi, afin que nous puissions marcher ensemble dans les sentiers de la vertu et de l'honnêteté, jusqu'à ce que Dieu nous reçoive un jour dans son ciel où nous nous retrouverons tous et où nous pourrions tous ensemble être heureux pour l'éternité.

Les larmes coulèrent de nouveau sur les joues rouges de la bonne mère, et Joggeli s'écria :

– Pour l'amour de Dieu ! si vous voulez forcer les choses, forcez-les ! mais je n'y suis pour rien... Ça ira comme ça voudra.

– À la garde de Dieu ! ajouta la mère. Il devait en être ainsi, et quand une chose doit arriver, on a beau s'en défendre. Mais à présent faites en sorte que vous soyez heureux. Si vous ne l'êtes pas, nous n'y pouvons rien.

– Oh ! pour ce qui est du bonheur, reprit le marchand de toile, n'ayez crainte ! Qui ne serait heureux avec cette chère Elisi ? Je vous garantis que nous ne nous plaindrons jamais. Je savais bien que votre bon cœur ne voudrait pas faire deux malheureux. Venez, Elisi, remercions vos chers parents.

Il prit Elisi par la main, l'attira près de ses parents, puis se jeta au cou de la mère et l'embrassa. « Jamais de sa vie, disait-elle plus tard, personne ne m'a si terriblement embrassée. » Il se jeta ensuite au cou de Joggeli, si fort que la toux étouffa presque le bonhomme.

Il aurait dû aussi se jeter au cou d'Elisi, mais elle tenait justement à la main un morceau de galette qu'il aurait mis en miettes. Elle trouva plus raisonnable de rester tranquille et de manger sa galette. Mais quand le marchand de toile en eut fini avec les parents, il saisit Elisi dans ses bras avec une impétuosité toute virile, et la serra sur sa poitrine, sans faire assez attention à la galette qu'il mit en morceaux.

– Ma galette ! ma galette ! criait Elisi ; attendez donc, attendez que je l'aie mise en sûreté !

Le marchand de toile ne pouvait assez témoigner son bonheur ; il allait de l'un à l'autre, leur pressant les mains, en répétant qu'il ne pouvait trop remercier Dieu, que c'était le plus beau jour de sa vie, et qu'il fallait le célébrer dignement. Sur quoi, il courut à sa voiture.

– Ça ira comme ça voudra, disait la mère avec un soupir, mais en tout cas il a bon cœur et de la religion, c'est l'essentiel. Que voudrait-on de plus ?

Le marchand revint avec des bouteilles :

– Nous avons parlé de vins dernièrement, dit-il. J'ai pensé à vous en apporter quelques échantillons, pour que vous voyiez ce qui s'appelle du vin. Puisque j'ai eu le bonheur d'obtenir ma chère Elisi, il ne convient pas qu'en un jour pareil on boive du vin ordinaire. Du vin comme celui-ci, on n'en déguste pas tous les jours, mais je pourrais vous en livrer à un prix dérisoire, bien que je ne sois pas marchand de vin. Vous savez, quand on court le monde et qu'on a les yeux au milieu du visage, on sait bientôt où l'on peut acheter les choses à meilleur marché. C'est justement comme ça que j'ai fait les plus belles affaires... Ah ! tenez, j'ai aussi apporté une superbe pièce de soie gris cendré, comme Elisi et Trinette n'en ont encore point vu. Vous cherchiez inutilement sa pareille à Zurich et à Berne. C'est un de mes bons amis qui l'a rapportée directement de Lyon et qui me l'a cédée par complaisance.

Et les voilà tous heureux, le bon vin et la belle soie aidant, si bien que la mère pensa que c'eût pourtant été un malheur que de refuser Elisi à un pareil gendre.

– Mais quelles drôles de gens avez-vous dans la maison ? demanda le fiancé devenu plus intime. La dernière fois, quand je suis parti, je suis allé à la cuisine et j'ai voulu donner un pourboire à la jolie fille qui nous avait servis, comme c'est l'usage ; elle m'a tourné le dos et m'a répondu qu'elle n'avait pas besoin d'argent.

– C'était Fréneli, répondit la mère. Ce n'est proprement pas une servante ; nous l'avons prise chez nous pour l'amour de Dieu. Elle est notre parente éloignée et n'avait personne qui s'intéressât à elle.

– Ah ! ah ! dit le marchand de toile ; alors je suis fâché, si je l'ai offensée ; il faudra que je raccommode ça.

– Ce n'est pas nécessaire, interrompit Elisi ; ce que vous avez de mieux à faire c'est de ne pas tant la regarder, sans quoi je saurai ce que cela veut dire. C'est du reste une fille à ça.

– Ah ! c'est ce qu'on ne peut pas dire, observa la mère.

– Et qui est ce grand beau garçon ? reprit adroitement le monsieur, voulant donner un autre tour à la conversation qui manquait de devenir désagréable. – Ce garçon qui attelait mon cheval ? Non seulement il ne m'a pas répondu, mais il m'a jeté devant les pieds ma pièce d'un franc, d'un air si insolent, que j'étais sur le point de lui donner un soufflet, si je n'avais craint de salir ma main en touchant un valet.

– Tant mieux que vous ne l'ayez pas fait, répondit Joggeli. C'était sans doute le maître valet, un bon domestique, mais qui a souvent la tête près du bonnet, et il ne faut pas s'y frotter.

– Je ne voudrais pas d'un individu pareil, dit le marchand.

– Il n'est pas si méchant que ça, reprit la mère, et il est excellent pour la campagne et pour le bétail. Nous n'en avons jamais eu un pareil.

– Dommage ! dit le fiancé. Si vous vouliez m'en charger, je vous en procurerais un à bon compte et vous verriez quel valet vous auriez !

Cette fois-ci, la mère coupa court à ce sujet et en entama un autre. Le fiancé parla enfin d'aller, le jour même, à Uflige pour la publication des bans. La mère leva les mains au ciel à la vue d'une telle hâte et Joggeli, secouant la tête, déclara qu'il ne lui plaisait pas qu'on fût si pressé. Elisi ajouta que le temps était affreux, qu'elle voulait attendre au lendemain. Ce dernier avis l'emporta, et le monsieur resta pour passer la nuit. Pendant la soirée, il chercha à raccommoder sa soi-disant bévue avec Fréneli.

Il courait après elle et voulait faire avec elle le gentil à sa manière, mais Elisi s'en aperçut et, de toute la soirée, il eut grand'peine à obtenir d'elle une bonne parole.

Elisi fit une scène épouvantable à Fréneli ; elle lui reprocha sa coquetterie, l'accusa de vouloir séduire son fiancé ; elle avait vu comme ils se lançaient des coups-d'œil d'intelligence, et, quand elle serait mariée, elle ne remettrait pas les pieds dans la maison, tant qu'il y aurait là une aussi vilaine drôlesse. Un joli remerciement pour une fille que l'on gardait depuis si longtemps pour l'amour de Dieu !

Fréneli n'était pas de celles qui se laissent intimider par des personnes telles qu'Elisi :

– Drôlesse ? répondit-elle, garde ce mot pour toi et pour ton gredin, dont je ne voudrais pas, quand même je serais encore la moitié plus pauvre ! mais je ne serai plus longtemps à ton chemin ; j'ai été suffisamment ici à servir pour l'amour de Dieu. Ce qu'on a fait pour moi, je crois l'avoir plus que payé et je ne me soucie pas que, par-dessus le marché, on vienne encore me reprocher tous les jours ce qui est passé depuis longtemps ; laisse-moi la paix. Ta caricature de marchand de toile t'attend sans doute.

Elisi aurait sauté au visage de Fréneli, si elle n'avait su qu'elle ne se laissait pas toucher. Fréneli l'avait plus d'une fois, dans des occasions pareilles, tenue de façon à lui en laisser des marques pour plusieurs jours.

Un jour qu'Uli fauchait de l'herbe, Joggeli alla le trouver en clopinant, et lui dit :

– Je pense que nous en restons à ce qui est. Pour moi, je n'ai pas d'autre idée que de te voir rester ici.

– Non ! maître ! répondit Uli, je veux m'en aller. Il vous faudra chercher quelqu'un d'autre.

– Hein ? qu'est-ce qui te prend ? N'es-tu déjà plus content de ton gage, ou est-ce Jean qui veut te débaucher ?

– Ni l'un, ni l'autre.

– Mais alors, pourquoi veux-tu t'en aller ?

– Eh ! mon Dieu ! on ne peut pas toujours rester à la même place.

– Et si je te donne encore quatre écus de plus ?

– Pour cent je ne resterais pas ; on m'a malmené, et quand on a mal agi avec moi, il n'y a pas d'argent qui me retienne.

Joggeli s'en retourna mécontent, en tapotant de sa canne, et, entrant à la Stübli, dit à sa femme :

– Tu vois maintenant : Uli ne veut pas rester. Va en chercher un autre, je ne m'en mêle pas.

– Pourquoi ? qu'a-t-il dit ? demanda-t-elle.

– Va le questionner toi-même.

– Mais alors qu'allons-nous faire ?

– C'est ton affaire. Je l'ai dit dès le commencement que cela irait ainsi.

Sa femme n'en put rien tirer de plus. Alors elle alla à la cuisine où régnait Fréneli, sa confidente dans toutes les circonstances domestiques un peu graves :

– Pense donc ! Uli veut s'en aller ! sais-tu pourquoi ?

– Pas précisément ! Mais Elisi s'est mal conduite avec lui. Il pense, sans doute, qu'il ne veut pas servir de plastron aux gens, et, par dessus le marché, travailler toute sa vie pour les autres, pour qu'en fin de compte on le traite ainsi.

– Oui ! mais qu'allons-nous faire ? nous n'en retrouverons jamais un pareil. Il est bien élevé, honnête, travailleur, il est en bons termes avec tous les autres, on n'entend jamais de dispute. S'il s'en va, tout sera changé. Je n'ose pas y penser !

– Ça m'est égal. Du train dont vont les choses, je ne veux plus m'en mêler. Cela me fait de la peine, cousine ; mais, à cette occasion, je dois vous dire, que, moi non plus, je ne veux pas rester et que je m'en irai aussi.

– Comment ? toi ? quel mal t'ai-je fait ? Uli et toi vous avez comploté de vous en aller ?

– Non cousine, Uli et moi n'avons rien comploté, nous n'avons rien à faire ensemble. Je reconnais, cousine, que vous ne m'avez point fait de mal ; vous avez, au contraire, toujours été envers moi comme ma mère. Quand tout le monde était contre moi, vous avez toujours pris mon parti. Je ne l'oublierai jamais, tant que je vivrai, et dans toutes mes prières, je penserai à vous, je demanderai à Dieu qu'il vous récompense pour tout ce que vous avez fait pour moi.

Et Fréneli tendit en pleurant la main à sa cousine, sur les joues de laquelle coulaient de grosses larmes.

– Mais, pourquoi, méchante fille, veux-tu t'en aller, si tu m'aimes et si je ne t'ai point fait de mal ? Je suis accoutumée à toi, et maintenant que, tous les jours, je deviens plus caduque, que bientôt je ne serai plus rien, comment veux-tu que je dirige ce gros train de maison ?

– Cousine, cela me fait de la peine, mais il faut que je m'en aille. Je me suis juré que je ne me laisserais pas toujours insulter par Elisi, quand elle vient avec son mari. Je lui ai dit que je la débarrasserais de moi, et que je ne me laisserais pas malmené ainsi. Je ne veux plus travailler ici pour l'amour de Dieu.

– Eh ! ne fais donc pas attention à Elisi ; tu la connais. Elle a toujours été méchante, et ce qu'elle dit ne signifie rien. Pourquoi veux-tu que je supporte les conséquences de ses propos ?

– Je n'en peux rien, Dieu le sait. Pourquoi personne ne sait-il mettre Elisi à l'ordre ? Et puis, il y a encore autre chose, mais je ne veux le dire qu'à vous. Son mari est bien plus après

moi qu'il n'est nécessaire, ce vilain merle ! mais qu'il fasse attention ! s'il s'approche de trop près, je lui en flanque une à lui faire voir les étoiles. Ah ! cousine ! en tout cas, cela ne va plus ici ; je n'y pourrais plus rester. Votre gendre fait déjà comme s'il n'avait qu'à commander, comme si tout lui appartenait !

Il y avait du vrai dans ce qu'elle disait. Le marchand de toile avait vu de travers l'abondance qui régnait dans la maison, à côté de l'économie habituelle ; on n'y regardait pas à une mesure de lait, à une livre de beurre, à un pain de plus ou de moins, on y nourrissait les pauvres sans compter. Il en prit ombrage. Au bout de peu de temps, il avait fait à Joggeli le compte de ce qu'il devait pouvoir vendre et lui avait démontré que le domaine ne lui rapportait pas même deux pour cent. S'il avait l'argent qui reposait sur le domaine, dans son commerce, il en tirerait, disait-il, au moins huit pour cent. Là-dessus, Joggeli avait chaque fois pris la mouche, disputé sa femme pour tout ce qu'elle dépensait mal à propos et déclaré qu'il fallait y apporter des réformes.

Lorsqu'on avait conduit le marchand de toile au grenier, dans les chambres de réserve, qu'on l'avait laissé jeter un coup d'œil dans les armoires, dans les bahuts, il avait été émerveillé de la richesse des provisions.

– Ça ne rapporte rien, disait-il, on ne fait qu'y perdre ! Il repose là-dessus un capital important, qui non seulement ne produit aucun intérêt, mais qui se détériore à la fin. Si vous vouliez seulement vendre le superflu, je garantis de vous en tirer au moins 1000 florins. Mais je ne le vendrais pas aux revendeurs d'ici, qui prennent d'ordinaire cinquante pour cent, je le revendrais directement aux acheteurs de première main.

Il avait ainsi soutiré à ses beaux parents du lin, du chanvre, des draps, des fruits, du blé, de l'eau de cerises. Le cœur de la bonne mère en saignait. Elle ne pouvait s'empêcher de pleurer.

– Se voir ainsi dépouiller de ses provisions, oh ! non, gémissait-elle ; jamais je n’ai passé par là, depuis que je tiens ménage.

Le marchand avait soi-disant vendu dans d’excellentes conditions, mais il n’avait point apporté d’argent. Il avait, disait-il en passant, délivré sa marchandise, comme c’est l’usage dans le commerce, à six mois de terme. Mais cela ne faisait pas l’affaire de Joggeli.

CHAPITRE XXIV

***Encore un voyage qui ne vient à la
traverse d'aucun projet, mais qui aide
à en réaliser un d'une façon
inattendue.***

La bonne mère s'efforça, de son côté, pendant bien des jours, de surmonter son chagrin. On la voyait errer silencieuse, comme si elle roulait dans sa tête quelque grave résolution ; de temps en temps, quand elle se croyait seule, elle s'asseyait, les mains croisées sur sa poitrine, puis prenait le coin de son tablier et s'essuyait les yeux. Enfin, il sembla que ce poids s'allégeait, l'incertitude se dissipait, elle disait elle-même qu'elle se sentait mieux. Seulement, elle pensait qu'elle devrait aller quelque part, elle ne retrouvait pas sa sérénité, et si elle pouvait sortir pour un jour ou deux, cela lui ferait du bien. Cette fois Joggeli n'eut rien à objecter, sa *vieille* lui faisait de la peine à lui aussi.

– Tu peux aller où tu voudras, chez le fils ou la fille. Uli te conduira. Il a bien le temps.

– Non, dit-elle, pas là ! on ne fait que s'y disputer, et quand même je remplirais ma sacoche d'écus neufs, je n'en aurais pas assez pour eux. Je voudrais aller une fois chez le cousin Jean ; on le lui a toujours promis, on n'a pas tenu parole et je n'ai encore jamais été là. Je verrai une autre route, d'autres endroits, et

c'est peut-être ainsi que j'oublierai le mieux ce qui me pèse. Je prendrai Fréneli avec moi. Il y a longtemps d'ailleurs, qu'elle n'est sortie. On ne l'a pas invitée à la noce d'Elisi, et il n'est que juste qu'elle ait aussi un plaisir.

Joggeli avait bien des objections à faire à ce dernier projet. Cependant, par amour pour sa vieille, il céda et lui accorda deux jours.

Uli fut tout joyeux lorsqu'il apprit où il devait conduire sa maîtresse. Fréneli, au contraire, regimba longtemps ; elle avait cent raisons à opposer, et ne céda que lorsque la cousine lui dit : « Tu es une drôle de créature ! bref, je l'ordonne, tu viendras. »

C'était un des premiers jours de novembre, un samedi matin. Le char à bancs attendait devant la maison ; on fit sortir le cheval de l'écurie, on lui fit une toilette soignée ; enfin un des valets le mit à la voiture pendant qu'Uli endossait sa jaquette des dimanches, et, le fouet à la main, s'installait majestueusement sur le siège.

Un moment après, arriva Fréneli, belle et pimpante comme un matin radieux, un petit bouquet à son corsage, et un paquet à la main. Puis vint la mère conduite par Joggeli, à qui elle avait encore maintes recommandations à faire.

– Les gens vont croire à une noce, dit Joggeli ; aller vous balader ainsi dans la contrée un samedi ! Fréneli a absolument l'air d'une épousée.

– Uli n'aurait qu'à avoir aussi un bouquet pour que tout le monde le croie, cria une servante espiègle, qui, en même temps enleva à Uli son chapeau et s'élança dans la maison.

– Veux-tu rendre ce chapeau oui ou non, cria Fréneli du haut de la voiture. Qu'est-ce qu'Uli a besoin d'un bouquet ? ne t'avise pas de toucher à une fleur. Mais la servante ne voulait rien entendre. Fréneli fit mine de sauter de la voiture, mais la mère, se secouant de rire, la retint par son mantelet :

– Laisse donc faire ! C'est amusant ; c'est peut-être moi qu'on prendra pour l'épousée, qui sait ?

Toute la maisonnée s'égayait de cette farce et de la colère de Fréneli qui ne se calmait pas, tandis qu'Uli enfonçait crânement son chapeau sur sa tête, malgré les efforts que faisait Fréneli pour en arracher le bouquet. Elle y serait parvenue, si la mère ne lui avait dit de ne pas faire la sotte.

– Et quand même on vous prendrait pour *une paire* ? il n'y aurait pas grand mal !

– Ah ! mais non, riposta Fréneli en faisant mine d'arracher le bouquet de son corsage.

La mère l'arrêta :

– Pas de bêtises ! Ce sont celles qui font le plus de manières qui finissent par se marier le plus volontiers quand le moment est venu.

Et la voiture emporta la boudeuse sous le gai soleil du matin.

Ils n'avaient pas encore trotté deux heures que la mère parla de faire donner quelque chose au cheval :

– Il n'est pas accoutumé à une si longue traite et j'aime mieux le ramener en bon état à la maison. – Arrête-toi, Uli, à la prochaine auberge et vois s'il ne mangerait pas un quart d'avoine. Je ne serais pas fâchée non plus de prendre quelque chose ; je commence vraiment à avoir froid.

Quand on fut arrivé à l'auberge, l'hôtesse, après avoir essuyé les bancs avec son tablier, demanda ce qu'on pouvait leur servir.

– Une bonne bouteille de vin et du thé, dit la mère.

Puis les deux femmes s'assirent, promenant leurs regards autour de la chambre, faisant à demi-voix leurs remarques, et s'étonnant qu'il ne fût pas plus tard. Uli avait joliment fait cheminer le cheval, on voyait qu'il était pressé d'arriver.

Enfin on apporta ce qu'elles avaient commandé. L'hôtesse s'excusa d'y avoir mis tant de temps, mais l'eau n'était pas chaude et le bois ne s'allumait pas.

– Va donc chercher Uli, dit la mère à Fréneli, je ne sais pas pourquoi il ne vient pas, je le lui ai pourtant dit deux fois.

Une fois qu'il fut là et qu'il eut fait honneur à la bouteille de vin, l'hôtesse se mit en devoir d'engager la conversation.

– Il a déjà passé une noce aujourd'hui.

La mère riait de bon cœur ; Uli riait aussi. Fréneli, toute rouge de colère, répondit :

– Il n'y a pas rien que des noces aujourd'hui sur les routes. Je pense que d'autres gens ont bien aussi le droit de se promener le samedi. Les routes ne sont pas seulement pour les gens qui se marient.

– Mon Dieu ! reprit l'hôtesse, ne vous fâchez pas ! Je ne vous connais pas, mais il m'a paru que vous iriez bien ensemble. Je n'ai pas souvent vu une si belle paire.

– Pas besoin d'excuses, dit la mère pour consoler l'hôtesse. Nous avons déjà bien ri à la maison et pensé que ça ne manquerait pas d'arriver. Et déjà alors elle s'est mise en colère.

– Voyons, cousine, ce n'est pas bien de leur aider à me tourmenter, reprit Fréneli. Si j'avais su, je ne serais pas venue avec vous.

– Mais personne ne te tourmente, c'est toi qui fais la sotte. Bien des filles seraient enchantées si on les prenait pour des épouses.

– Pas moi, déjà ! Et si on ne me laisse pas tranquille, je me sauve à la maison.

Fréneli aurait continué longtemps encore sur ce ton, si on n'avait pas attelé pour repartir.

Ils allaient grand train. La maîtresse disait souvent :

– Pas si fort, Uli ! Cela pourrait faire du mal à cette bête.

Lorsqu'elle entendit qu'ils n'étaient plus qu'à une heure de distance du but, elle ordonna d'arrêter à la prochaine auberge.

– Nous voulons demander ici quelque chose à dîner. J'ai faim et je ne voudrais pas arriver chez le cousin Jean à l'heure du dîner. Ça occasionne trop d'embarras. L'après-midi, c'est plus convenable et plus commode. On a vite fait une tasse de café, et cela suffit.

Uli obéit et arrêta la voiture. Ils furent poliment reçus par une sommelière qui les conduisit dans une chambre, en disant :

– Entrez seulement, il y a déjà deux paires de nouveaux mariés.

De l'intérieur de la chambre on leur cria : Ça va bien ! voici encore une noce !

La cousine se tordait de rire.

– Quelle bêtise ! répondit Fréneli, qui rougit jusque derrière les oreilles.

– Tu vois bien, dit-elle, il faut que ça arrive. Tu as beau t'en défendre, tu passeras pour une mariée.

– Personne ne m'y contraindra, répliqua Fréneli, prise d'une nouvelle colère. Si cela va comme ça toute la journée, je m'en retournerai à pied à la maison. Pour toi, Uli, ce n'est pas bien de ta part, je te croyais plus d'esprit, sans quoi tu ôterais ce bouquet de ton chapeau.

– Je ne veux pas te contrarier, répondit Uli. Je ne l’ai fait que par plaisanterie ; mais, si tu le prends comme ça, je veux bien te donner mon bouquet ou rentrer à la maison. Vous pourriez continuer seules, le cheval est sûr.

Fréneli prit le bouquet et lui dit : merci ! mais la cousine ajouta :

– Je ne le lui aurais pas donné, vous n’avez pas à avoir honte l’un de l’autre.

– Enfin, bref, cousine ! quoi qu’il en soit, je n’en veux pas. Je ne me soucie pas d’aller avec les gens de cette noce, et si vous ne voulez pas entrer avec moi dans la salle commune, je m’en retourne sur le champ à la maison.

– Quelle fille ! Si j’étais à ta place, Uli, je me fâcherais de l’entendre parler ainsi.

– Cousine, je ne voudrais pas vous fâcher, ni Uli non plus, mais laissez-moi tranquille. Je ne suis qu’une pauvre fille, et il faut bien que je me défende, quand on veut me rabaisser encore.

– Eh ! ma fille ! cela ne vient à l’esprit de personne. Bien des filles riches seraient heureuses si elles étaient comme toi. Je voudrais avoir moins, même beaucoup moins, et qu’Elisi fût comme toi. Tu rendras un homme heureux, qu’il soit riche ou pauvre. On peut te mettre à ce que l’on veut, et Elisi, Dieu me pardonne, n’est rien et ne sera jamais rien. Comment cela se fait, je n’en sais rien. Je vous ai élevées les deux de la même façon. Il paraît qu’il n’est pas donné à l’une comme à l’autre.

Là-dessus elle s’essuya les yeux. Fréneli avait repris sa bonne humeur, les éloges de la mère lui avaient fait du bien, sans qu’elle sût au juste pourquoi. Elle babilla, vanta, critiqua le dîner, versa à boire et plaisanta Uli dont le verre était toujours vide.

La paysanne oublia ses inquiétudes maternelles, et l'on se remit gaïement en route pour gagner la maison du cousin. Uli avait assez à faire de raconter à qui appartenait telle maison, tel champ. Dès qu'il aperçut le premier champ du cousin Jean, son cœur bondit. Tout ce qu'il y avait travaillé lui revint à l'esprit ; il le montra de tout loin, en vantant ses qualités, puis ce fut le tour d'un autre, et encore d'un autre ; ils arrivèrent ainsi devant la maison plus vite qu'ils ne pensaient. On était justement occupé à faire la choucroute ; toute la maisonnée était rassemblée sous l'auvent.

Toutes les têtes se levèrent à l'arrivée du char-à-bancs. D'abord, on ne reconnut pas les arrivants, puis ce fut une exclamation générale : « C'est Uli ! c'est Uli ! » et les enfants s'élancèrent au devant de lui.

– Mais, dit Jean, c'est la cousine de la Glungge qui vient avec lui. Sapristi ! qu'est-ce qu'elle vient faire ici ? Sur quoi, lui et sa femme s'avancèrent, tendirent la main aux voyageurs et Elisi, la femme de Jean, dit :

– Eh ! bonjour Uli, nous amènes-tu ta femme ?

– Vous entendez, dit la cousine à Fréneli et à Uli, que vous le vouliez ou non, il faudra que cela soit, tous les gens le disent.

– Partout on nous prend pour une noce, expliqua Uli, parce que nous voyageons un samedi, le jour où il y a tant de mariés par les routes.

– Ce n'est pas seulement ça, ajouta Jean, il me semble que vous n'allez pas mal ensemble.

– Tu entends, Fréneli, reprit la cousine, le cousin le pense aussi ; il n'y a plus moyen de t'en défendre.

Fréneli ne savait si elle devait rire ou pleurer, se fâcher ou prendre la chose en plaisanterie ; enfin elle fit effort sur elle-

même à cause des gens, se décida pour ce dernier parti, et répondit :

– J’ai toujours entendu dire que pour se marier il faut être deux ; mais ni l’un ni l’autre de nous n’en veut, en sorte que je ne vois pas trop ce qui en pourrait résulter.

– Ce qui n’est pas peut être une fois, répliqua la femme de Jean. Ces choses-là arrivent souvent sans qu’on y pense.

– Je n’en vois encore rien, répondit Fréneli. Mais brisons là.

Elle tendit la main encore une fois et s’excusa d’être venue, elle aussi. Mais la cousine l’avait voulu, c’était à elle qu’il fallait s’en prendre.

– Eh ! c’est nous qui sommes contents que vous soyez venue une fois, reprit la cousine, en les pressant d’entrer. Les autres membres de la famille se joignirent à elle, mais les voyageurs répliquèrent qu’ils ne voulaient pas les déranger, mais plutôt rester devant la maison et leur aider ; il faisait si beau là dehors !

Bien qu’ils protestassent qu’ils n’avaient besoin de rien, qu’ils venaient de dîner, on s’obstina à faire du feu et ce ne fut qu’à grand’peine qu’ils empêchèrent qu’on leur offrît un repas dans les formes.

Fréneli eut bientôt lié connaissance avec l’aînée des filles qui, de turbulente enfant qu’elle était jadis, était devenue une belle jeune fille et fut heureuse de montrer ses trésors à sa nouvelle amie. Par discrétion, Uli ne resta pas longtemps avec la société, les vieilles gens demeurèrent seuls.

Alors la cousine, après un profond soupir, commença à expliquer le but de sa visite.

– Je n’aurais su, dit-elle, où aller demander aide et conseil ailleurs. Jean nous a déjà si souvent rendu service que j’ai pensé

que, cette fois encore, il ne me laisserait pas dans l'embarras. Tout allait si bien chez nous, c'était un vrai plaisir ! Uli s'était bien pendant un moment mis Elisi en tête, mais c'était sa faute à elle. Là-dessus, j'ai eu le malheur d'aller au Gurnigel ; Elisi y a péché un mari, et, depuis lors, tout va de travers, mon fils se conduit mal, mon gendre n'est pas ce qu'il devrait. Elisi est continuellement en dispute avec Fréneli, qui veut s'en aller. Uli veut quitter aussi, tout va retomber sur moi, et, ma foi ! je ne sais quel parti prendre. Pendant bien des nuits, je n'ai pas fermé l'œil, et ce que j'ai pleuré, en pensant à ce qui m'arrivait dans mes vieux jours ! Alors il m'est venu une idée : aucune personne raisonnable ne pourrait trouver mauvais que nous affirmions notre bien. Cela me déchargerait de tout ce fardeau. Je me suis dit alors que nous ne pourrions trouver un meilleur fermier qu'Uli. Il a l'œil à tout, il est honnête et brave, et cela pourrait, en même temps, faire son bonheur.

Je n'ai encore parlé de tout cela à personne ; j'ai voulu d'abord demander à Jean ce qu'il en pense, et, s'il est de cet avis, je le prie d'en dire un mot à Uli et de s'occuper de la chose pour la tirer au clair. Ah ! si cela pouvait réussir, je ne désirerais plus rien dans ce monde, bien que tout n'y soit pas comme il faudrait.

– Tout cela est bel et bon, répondit Jean, et cela me ferait plaisir pour Uli. Mais il y a deux choses qui m'embarrassent. C'est une grosse entreprise, et Uli n'a pas assez d'argent. Il a beaucoup gagné, c'est vrai, mais pas assez pour se procurer tout ce qui serait nécessaire. Il a à peine de quoi faire un peu de commerce, afin de n'être pas obligé de vendre au mauvais moment, comme la plupart des fermiers, qui d'ordinaire se tirent en bas comme ça. Et puis, Uli ne peut pas tenir ménage seulement avec des domestiques. Il lui faut une femme. Où en trouvera-t-il une qui s'entende à diriger ? Car ce serait un gros train de maison.

– Oh ! j'en connaîtrais bien une, dit la cousine ; c'est justement la jeune fille qui est venue avec moi. Il n'y en a pas de meilleure. Uli et elle sont accoutumés l'un à l'autre ; elle est en bonne santé, robuste, et pour une jeune fille elle a de bonnes idées ; elle en a même plus que bien des vieilles gens. Elle n'a pas de fortune, c'est vrai, mais elle a de jolies économies ; elle est bien nippée et nous ne la laisserions pas non plus tout à fait les mains vides. Ils pourraient ainsi se mettre en train presque comme s'ils étaient les enfants de la maison.

– Tout cela est bel et bon, recommença Jean ; mais, cousine, ne prenez pas en mauvaise part, si je vous demande ceci : Croyez-vous que tous y donneront leur consentement ? Il y a bien des gens qui ont leur mot à dire dans cette affaire. Et Joggeli est parfois si singulier.

– Ça, répondit la cousine, ce n'est pas ce qui m'inquiète le plus. Joggeli sera à la fin bien content d'abdiquer, et comme fermier Uli lui irait parfaitement. Il est singulier, c'est vrai, mais il n'est pas si mauvais et il comprendra qu'un bon fermier vaut mieux que de mauvais valets. Mon fils, lui, sera d'accord. Il a déjà assez juré contre son beau-frère, en disant qu'il emportait tout et qu'il fallait affermer le domaine. Du reste, il fait grand cas d'Uli, qu'il a déjà voulu engager. Quant à notre gendre, nous n'y ferons pas beaucoup attention. Il se mêle trop de nos affaires et nous serions bien contents de n'avoir pas à nous mêler des siennes. Fréneli ne regimberait pas trop, je crois, et elle n'a, que je sache, personne d'autre en tête. Je crois même qu'elle ne voit pas Uli de mauvais œil. C'est justement pourquoi elle s'est tellement fâchée aujourd'hui quand on les a pris pour des fiancés.

– Cousine ! reprit Jean, ne m'en veuillez pas, mais quand on veut faire quelque chose comme il faut, il est nécessaire de parler de tout. La chose me ferait plaisir pour vous et pour Uli, pour moi aussi ; car j'ai un faible pour Uli. Vrai ! je l'aime presque autant que s'il était mon fils, et si je peux faire quelque chose pour lui, je ne y m'épargnerai pas. Il m'avait parlé d'Elisi ;

je la lui avais déconseillée. Mon conseil ne lui a pas plu alors, je l'ai bien vu. Je suis curieux de savoir s'il m'en reparlera maintenant. Faut-il le sonder, tâcher de savoir ce qu'il pense, ou tout de suite enfoncer la porte ? ou bien voulez-vous d'abord causer avec le cousin Joggeli ?

– J'aimerais mieux être d'abord au clair sur le compte d'Uli et de Fréneli. C'est pourquoi je suis venue avec eux. Si je commence par Joggeli, j'aurai pour toute ma vie à m'entendre reprocher la bêtise que j'ai faite. Car, vous savez, il est bien drôle et il n'oublie rien ; à part cela, il n'est pas si mauvais. C'est pourquoi, si tu le veux bien, cousin, parles-en à Uli. J'aimerais beaucoup savoir à quoi j'en suis avec lui. Il me semble que je serais en paradis si la chose s'arrangeait. Et la jeune fille, ne vous plait-elle pas ?

Jean et sa femme ne tarirent pas en éloges sur sa beauté et son air avenant, et le premier promit de faire ce qu'il pourrait.

Ce même soir, Jean n'eut pas de chance, il ne se trouvait jamais seul avec Uli. Mais le lendemain matin, dès qu'ils eurent déjeuné, il lui demanda s'il ne voudrait pas faire un tour dans la campagne avec lui ; il lui montrerait ce qu'il avait ensemencé et le consulterait sur ceci ou celà. La cousine leur recommanda de ne pas rester trop longtemps, parce qu'ils devraient repartir assez tôt pour ne pas arriver trop tard à la maison. Pendant que la femme de Jean insistait pour qu'ils restassent encore la journée entière, les deux hommes se mirent en route.

C'était de nouveau une belle matinée. Tous les clochers annonçaient le jour du Seigneur ; tous invitaient les cœurs à s'ouvrir à lui, pour fêter le sabbat avec lui, pour recevoir sa paix et s'abreuver de son amour. Le cœur des deux promeneurs était rempli d'une émotion solennelle ; ils avaient déjà traversé bien des champs sans échanger un mot. Arrivés à la lisière d'un bois, d'où l'on apercevait la vallée noyée dans une merveilleuse brume d'automne, Jean prit la parole.

– Tu ne restes donc pas à la Glungge ?

– Non, répondit Uli. Ce n'est pas que je sois en colère à cause d'Elisi, je suis content que cela ait tourné ainsi. C'est seulement après coup que je vois que je n'aurais pas eu une heure de bonheur avec elle, et qu'avec une pareille nonchalante il n'y a pas d'argent qui puisse vous rendre heureux. Je ne comprends pas ce que j'avais dans l'esprit ; mais, quand même, je ne veux pas rester. Le gendre est toujours là, il commence à régenter ; il pille les vieux tant qu'il peut, si bien que je ne peux plus le supporter, et je ne veux pas me laisser commander par lui.

– Mais alors que veux-tu faire ?

– C'est justement de quoi je voulais vous parler. Des places, j'en trouverais assez ; je pourrais même entrer chez le fils, qui offre de me payer ce que je voudrais, mais je n'y tiens pas. Non pas qu'il me répugne d'être toujours valet, mais il me semble qu'il serait temps d'entreprendre quelque chose pour moi. Je suis dans les trente. Je compte déjà parmi les vieux.

– Ah ! ah ! as-tu l'idée de te marier ?

– Non ! pas précisément. Mais si je veux le faire une fois, il ne faudrait pas trop renvoyer, et pour commencer quelque chose j'ai trop peu. Qu'est-ce que quelques milliers de florins pour entreprendre quelque chose de convenable ? Je pense toujours à ce que vous m'avez dit : Un petit domaine ne rapporte pas son intérêt, et un fermier qui n'a pas de l'argent en mains ne peut pas se charger d'un gros train.

– Hé ! hé ! mille florins, c'est déjà bien quelque chose, et l'on rencontre çà et là des domaines où l'on peut avoir de suite le bétail et tout l'entrain moyennant une évaluation lors de l'entrée en location ; tu garderais ainsi tes mille florins pour ton commerce, et s'il en fallait davantage, tu trouverais bien des gens disposés à te prêter.

– Oui ! mais ils ne le feraient pas. Quand on veut avoir de l'argent, il faut de bonnes garanties ou des cautions. Où les prendrais-je ?

– Mais, Uli, c'est justement ce que je t'ai dit aussi dans le temps : une bonne réputation est une garantie suffisante. Il y a quinze ans, je ne t'aurais pas prêté quinze batz. Maintenant, si tu as besoin d'un ou de deux milliers de florins sur simple reconnaissance, tu peux les avoir, ou si tu veux ma garantie, tu peux l'avoir aussi. Pourquoi est-on dans ce monde, si ce n'est pour s'entr'aider ?

– Merci ; c'est bon à savoir, et si je connaissais quelque chose, j'en profiterais de suite.

– Et moi, je ne le ferais pas. Je commencerais par chercher une femme, et je n'entreprendrais quelque chose que quand j'en aurais une. On a déjà vu bien des gens se ruiner parce que la femme n'était pas propre aux affaires de son mari, ou parce qu'elle ne voulait pas s'y mettre. Pour bien diriger une maison, il faut l'accord des volontés. Si un jour tu as une femme, et que vous choisissiez ensemble un bien à acheter ou à affermer qui vous convienne à tous les deux, c'est déjà un grand point de gagné. As-tu déjà quelqu'un de ce genre sous la main ou en vue ?

– Non ! j'en connaîtrais bien une, mais elle ne me prendrait pas.

– Pourquoi pas ? Est-ce de nouveau une riche fille de paysan ?

– Non ! c'est la jeune fille avec laquelle la mère est venue. Elle n'a pas de fortune, mais celui qui l'aura aura de la chance. J'ai souvent pensé depuis qu'avec elle, quand même elle n'a pas un batz, on s'en tirerait mieux qu'avec la riche Elisi. Tout lui réussit, il n'y a rien qu'elle ne comprenne. Je crois qu'elle ne sent jamais la fatigue : le matin, la première, la dernière le soir, et jamais oisive. On n'attend jamais pour les repas ; elle ne

manque jamais de surveiller les servantes, elle n'est jamais revêche, ni de mauvaise humeur. Elle est économe en tout et cependant singulièrement bonne pour les pauvres, et, quand quelqu'un est malade, elle le comble de soins. Il n'y en a point comme elle bien loin à la ronde.

– Mais pourquoi ne l'obtiendrais-tu pas ? Est-ce qu'elle ne t'aime pas ?

– Non pas ! elle est bonne pour moi. Si elle peut me faire plaisir, jamais elle ne dit non ; quand elle voit que j'aimerais qu'une chose fût faite, elle m'aide tant qu'elle peut. Mais elle est joliment fière ; elle ne peut pas oublier qu'elle est d'une bonne famille. Si on a le malheur de s'approcher de trop près, elle vous fait une mine comme si elle voulait vous avaler, et je ne conseillerais à personne d'essayer avec elle une plaisanterie un peu grossière, comme on se le permet en bien des endroits. Plus d'un en a déjà attrapé un soufflet bien appliqué.

– Mais cela ne veut pas dire qu'elle ne te prendrait pas. Si elle ne se laisse pas dire et faire par chacun ce qui ne lui plaît pas, je ne saurais lui en vouloir. À ta place je la demanderais.

Là-dessus, Jean fit remarquer qu'il était temps de rentrer avant qu'on sortît de l'église, parce qu'il n'aimait pas se trouver parmi les gens qui reviennent de l'église. Uli le suivit sans dire grand'chose, mais ce qu'il disait avait toujours trait à Fréneli. Il recommanda à Jean de ne raconter à personne ce qu'il venait de lui confier, sur quoi Jean lui répondit :

– Eh ! nigaud ! à qui en parlerais-je ?

Dès qu'Uli et son ancien maître entrèrent, la cousine dit au premier :

– Va donc dans la chambre où nous avons couché, voir ce que fait Fréneli. Il faut qu'elle emballe nos effets, nous allons partir.

Uli trouva la jeune fille devant une table, où elle pliait un tablier de la cousine. Tout doucement il se glissa derrière elle, lui passa très gentiment le bras autour de la taille en lui disant :

– La cousine est pressée.

Fréneli se retourna brusquement et regarda Uli, sans mot dire, comme étonnée de cette familiarité.

– Es-tu toujours fâchée contre moi ? demanda Uli.

– Je ne l’ai jamais été, répondit-elle.

– Alors, donne-moi un bec ! Tu ne m’en as jamais donné.

Au même moment, Fréneli se dégagea si vivement qu’Uli recula au milieu de la chambre, et pourtant il lui sembla avoir reçu un bec ; il crut même sentir à une place déterminée la trace des lèvres de Fréneli. Mais elle se mit à lui représenter gentiment qu’il était trop vieux pour de pareilles niaiseries, et que sans doute la cousine ne l’avait pas envoyé pour perdre son temps à des folies de ce genre. Que dirait Stini, son ex-bonne amie, si elle venait à le surprendre ? Quant à elle-même, elle ne se souciait pas de recevoir une danse comme Ursi.

Elle riait si fort en parlant ainsi qu’Uli en fut tout décontenancé et se hâta de gagner la porte.

Le retour eut lieu plus tard qu’on ne pensait. Au moment où l’on voulait atteler, il fallut encore se mettre à table pour faire honneur à un repas où la femme de Jean déploya tous ses talents culinaires. Bien que la cousine s’écriât constamment : « Seigneur Dieu ! Comment manger tout cela ? » on ne cessait de la presser, et on ne la laissa tranquille que lorsqu’elle déclara positivement qu’elle ne pouvait plus rien avaler et qu’une bouchée de plus la ferait sauter.

Pendant qu’Uli attelait, elle glissa des pièces neuves dans les mains des enfants du cousin, malgré leurs protestations et celles de leurs parents, et finit par prendre sa place dans la voi-

ture où elle continua ses discours, faisant part à Fréneli de toutes ses remarques, et Dieu sait s'il y en avait ! car bien des choses qu'elle avait vues lui faisaient dire :

– Ah ! si j'étais encore jeune et si je pouvais mieux travailler, il faudrait que cela fût ainsi chez moi.

Uli ne se mêlait point à leur conversation, tout occupé qu'il était de son cheval, qu'il faisait cheminer rondement. Finalement la paysanne lui dit :

– Uli, qu'as-tu donc ? Ne va pas si fort avec le cheval ! Il n'est pas accoutumé à galoper ainsi.

Uli s'excusa et elle lui donna l'ordre d'arrêter un peu au-delà de la moitié du chemin, non à cause du cheval, mais pour elle-même. Le jambon et les pâtisseries ainsi mélangés lui donnaient toujours la soif. Fréneli fut du même avis ; elle était aussi altérée que la cousine et espérait bien pouvoir entrer cette fois dans une auberge sans qu'on les prit pour une noce.

– On nous prendrait plutôt pour un enterrement, ajouta-t-elle, à voir la mine d'Uli.

– Je n'ai pas de raisons pour en faire une autre, riposta Uli, surtout pas de ton côté. Si je ris le samedi, cela ne te va pas ; si je ne ris pas le dimanche, cela ne te va pas davantage. Il est mal aisé de tomber juste.

– Tu as la tête bien près du bonnet, Uli ! Je ne savais pas qu'on n'osait plus te parler.

– Allons ! querellez-vous, interrompit la cousine, cela me plaît. Quand on s'aime, on se dispute. Vous faites absolument comme deux mariés le lendemain de leurs noces.

– Et c'est justement pourquoi je ne veux pas me marier, reprit Fréneli. Tant que je suis fille, je fais la mine qui me plaît, cela me regarde.

– Et moi, je fais mes mines pour moi aussi, dit Uli. Tu n’as pas besoin de regarder si elles te plaisent ou non. Aie seulement un peu de patience. Je ne t’ennuierai plus longtemps.

– Allons ! allons ! dit la cousine. N’allez pas vous fâcher pour finir et rentrer en colère à la maison. Il ne faut pas prendre une plaisanterie au sérieux, sans quoi on ne s’en tirerait pas dans ce monde. Et si on veut ainsi prendre feu pour des riens, il vaut, ma foi ! mieux ne pas se marier. Moi aussi, quand j’étais fille, je faisais la fière et je ne me laissais rien dire. Mais si j’avais voulu continuer comme cela avec Joggeli, il y a longtemps que lui ou moi nous serions dans la tombe. J’ai bien vu qu’il fallait que l’un des deux cédât et c’est ainsi que mon tour est venu. Je ne veux pas dire que Joggeli n’ait pas cédé aussi un peu ; il s’est amélioré à bien des égards. Je ne crois pas qu’il y ait deux associés dans ce monde qui ne doivent s’amender plus ou moins, s’ils veulent rester heureux.

– C’est bien pourquoi il vaut mieux ne pas se marier, reprit Fréneli ; on n’a qu’à rester comme on est, et personne ne vous fait des mines à propos de rien.

– Eh ! mais, Fréneli, ne songes-tu pas à Dieu, qui veut que nous nous changions et nous améliorions tous les jours ? T’est-il si peu de chose que tu ne veuilles pas pour l’amour de lui faire un autre visage que celui qui te plaît ?

– Mais, cousine ! qu’est-ce que vous me voulez donc ! nous parlons d’un mari et vous venez avec le bon Dieu ! Ça ne se ressemble pas ! Je ne comprends pas comment on peut avoir l’idée du bon Dieu quand on parle d’un mari. Quand il est question d’hommes, qu’on pense au diable, à la bonne heure ! C’était un homme aussi, et c’est lui qui a séduit la femme ; s’il n’avait pas été là, nous serions encore heureuses. Je n’ai pas encore entendu parler d’une diablesse ; ce qui prouve que le diable n’a pas rencontré son pareil parmi les femmes, mais seulement chez les hommes. Quant à ceux-ci, ils sont légion, comme dit l’Écriture.

– Prends seulement garde de pécher. Tu ne sais pas ce qui t'est réservé ! Je crois bien que tu ne parles pas selon ton cœur, mais comme toutes les filles, tant qu'elles n'ont pas d'amoureux, ou qu'elles n'ont pas celui qui leur plairait.

Au moment où Fréneli allait répondre, Uli, qui avait constamment tourné le dos aux femmes et avait fait comme s'il n'entendait rien, arrêta son cheval devant l'auberge en question.

L'hôtesse les introduisit dans une chambre particulière, comme la cousine l'avait demandé. Après avoir encore recommandé à Uli de venir bientôt les rejoindre, la paysanne fit monter du vin et quelque chose à manger.

– C'est singulier, disait-elle, comme on prend de l'appétit en voiture !

Tout était servi, mais Uli n'était pas là. On lui dépêcha l'hôtesse, qui vint raconter qu'elle avait fait la commission, mais il ne venait toujours pas ; alors la cousine dit :

– Va donc, Fréneli, et recommande-lui de venir de suite.

Fréneli fit observer qu'on ne pouvait pas le forcer ; s'il avait faim ou soif il saurait bien venir.

– Si tu ne veux pas aller, répondit la cousine, il faudra, en fin de compte, que j'y aille moi-même.

Fréneli s'exécuta à contre-cœur et ramena avec des paroles mordantes ce boudeur d'Uli, qui regardait jouer aux quilles et qui d'abord ne voulait pas venir.

– Mon Dieu ! lui avait-elle dit, qu'à moi ne tienne ! reste où tu es, mais la cousine exige que tu viennes. Je ne me soucie pas de courir après toi une fois de plus.

Il arriva enfin, mais ne répondit guère aux reproches de la cousine, qui fut vexée d'être obligée de lui faire ainsi violence. Elle lui versa largement à boire, le força à manger et se mit à ba-

varder à tort et à travers sur tout ce qui lui avait plu chez le cousin Jean.

– Je sais maintenant où tu as fait ton apprentissage, mais tu dois aussi avoir été singulièrement gentil avec eux, car j’ai vu comme les enfants tiennent à toi, et les parents aussi ; ils te considèrent presque comme leur fils. Si tu nous quittes, c’est sans doute chez eux que tu retourneras ?

– Non, dit Uli.

– Il n’est pas dans l’usage de questionner, mais veux-tu me dire où tu iras ?

– Je n’en sais rien encore ; je ne suis pas pressé de prendre une place, bien qu’on m’en ait offert plusieurs.

– Eh bien alors ! reste chez nous ! C’est ce qui vaut le mieux pour toi et pour nous. Nous sommes maintenant accoutumés les uns aux autres.

– Ne le prenez pas en mauvaise part, mais je n’ai pas envie de rester valet.

– Et as-tu quelque chose en vue ?

– Non !

– Si tu ne veux plus être valet, que dirais-tu si nous te donnions notre bien à ferme ?

Ce fut un coup pour Uli. Il laissa tomber sa fourchette qui tenait un morceau de rôti de mouton, resta bouche bée, et, tournant vers la cousine des yeux aussi ronds que des roues de charrue, la regarda fixement, comme si elle tombait de la lune. Fréneli, qui était près de la fenêtre, se retourna vivement et écouta, les yeux pleins de malice, ce qui allait se passer.

– Eh oui ! regarde-moi seulement, reprit la cousine. C'est sérieux ce que je te demande là. Si tu ne veux pas rester comme valet, resterais-tu comme fermier ?

– Madame ! dit enfin Uli ! comment pourrais-je être votre fermier ? Ce n'est pas en mon pouvoir ; il faudrait avoir plus d'argent que je n'en ai. Vous voulez seulement me conter une blague.

– Non, Uli ! je parle sérieusement. Tu dis que tu ne peux pas, cela ne signifie rien. On peut s'arranger de façon qu'il ne t'en coûte rien pour commencer. Tout l'entrain est là, bétail, harnais, outils et le reste.

– Mais à quoi pensez-vous, madame ? Quand cela serait, qui voudrait être caution pour moi ? Avec un domaine pareil, une seule mauvaise année me mettrait à bas. C'est une trop grosse entreprise pour moi.

– Eh, Uli ! tout s'arrangera. Nous ne sommes pas des gens à laisser un fermier qui nous convient se ruiner pour une seule mauvaise année. Dis seulement que tu consens, le reste se fera tout seul.

– Oui ! madame ! mais si cela se faisait, qu'est-ce qui tiendrait le ménage ? C'est là une grosse affaire.

– Eh bien, prends une femme.

– C'est vite dit. Où en trouver une qui serait bonne à cela et qui me voudrait ?

– N'en connais-tu point ?

Les mots s'arrêtèrent dans le gosier d'Uli, qui dans son embarras grattait son assiette avec sa fourchette. Fréneli s'empressa alors de faire remarquer qu'il serait grand temps de partir. Le cheval avait depuis longtemps mangé son avoine, et Uli devait en avoir assez ; ils pourraient reprendre une autre fois

ces sornettes. Sans prendre garde à ces paroles, la cousine continua :

– Tu n’en connais point ? Eh bien ! moi j’en sais une.

Uli continuait à fixer sur la cousine des yeux tout ronds, quand Fréneli dit :

– J’aimerais bien la connaître aussi.

La cousine, sans se déconcerter, la main appuyée sur la table, son large dos collé à la chaise, reprit d’un ton bienveillant et malicieux :

– Devine donc. Tu la connais bien ?

Uli regardait de tous côtés, sans pouvoir trouver ses mots, pendant que Fréneli s’agitait impatiente derrière la cousine, en répétant qu’il était temps de partir, que la nuit venait déjà. Mais la cousine ne l’écoutait pas et continua :

– Voyons ! Cela ne te vient pas à l’esprit ? Tu la connais bien ; c’est une bonne travailleuse ; elle est quelquefois un peu méchante : mais, si vous ne vous querellez pas, vous irez très bien ensemble.

Là dessus, elle se mit à rire de bon cœur, en les regardant alternativement l’un et l’autre.

Uli avait relevé la tête, mais avant qu’il eût hasardé une réponse, Fréneli interrompit la conversation en lui disant :

– Voyons, attelle ! Si j’avais su, je ne serais pas venue. Je ne comprends pas pourquoi on ne veut pas me laisser tranquille. Hier les gens me tourmentaient, et vous faites pis aujourd’hui. Ça n’est pas bien, cousine !

Uli s’était levé et allait sortir, mais la cousine l’arrêta :

– Assieds-toi et écoute ! C’est sérieux de ma part. J’ai déjà dit maintes fois à Joggeli que jamais deux personnes ne se sont

aussi bien convenues que vous ; c'est comme si vous aviez été élevés l'un pour l'autre.

– Mais, cousine ! s'écria Fréneli. Pour l'amour de Dieu ! finissez-en, je me sauve. Je ne me laisse pas marchander comme une vache. Attendez seulement jusqu'à Noël, je vous délivrerai de ma présence, plus tôt même, si je vous suis tellement à charge. Pourquoi vous donner tant de peine pour vouloir unir deux personnes qui ne s'aiment pas ? Uli se soucie de moi autant que moi de lui. Plus vite nous serons séparés, plus je serai contente.

Uli recouvra pourtant l'usage de la parole et dit :

– Fréneli ! ne sois pas ainsi fâchée contre moi. Je n'en peux rien, mais il faut que je te le dise : quand même tu me détestes, il y a longtemps que je t'aime, et je ne souhaite pas une meilleure femme que toi. Celui qui t'aura sera heureux avec toi. Si tu me voulais, je ne demanderais pas autre chose.

– C'est ça ! reprit Fréneli. Je ferais ton affaire, à présent que tu entends parler du domaine et que tu penses que tu pourrais le prendre à ferme, si tu avais une femme. Tu es un joli coco ! Pourvu que tu aies la ferme, tu prendrais la première fille venue. Ah ! mais non, tu t'adresses mal ! Je n'en suis pas à chercher un homme ! Et si vous ne voulez pas partir, je m'en vais toute seule à pied à la maison.

Là-dessus, elle se dirigea vers la porte ; mais Uli la prit d'une main ferme par le bras, malgré sa résistance, et lui dit :

– Non, vraiment, Fréneli ! tu me juges bien mal ! Si je pouvais te posséder j'irais, s'il le fallait, avec toi au désert où je n'aurais rien à défricher. Il est vrai que lorsqu'Elisi me cajolait, le domaine me trottait par la tête, et je l'aurais prise à cause de son argent, mais j'aurais fait une rude bêtise, et déjà alors je pensais à toi, je t'ai toujours aimée cent fois mieux qu'Elisi. De-

mande plutôt à Jean ; ce matin encore je lui ai dit qu'une femme comme toi, je ne saurais pas où en trouver une sous le soleil.

– Laisse-moi ! s'écria Fréneli, qui, pendant tout ce beau discours, avait gigoté comme un chat pendu à une corde.

– Oui ! je te laisserai aller, répondit Uli, soutenant vaillamment la lutte, mais je ne veux pas que tu me croies capable de ne vouloir de toi que si je devenais fermier. Il faut que tu sois sûre que je t'aime sans cela.

– Je ne promets rien, répliqua Fréneli, qui se dégagea violemment et se réfugia au haut de la table.

– Tu es pourtant aussi méchante qu'un jeune chat, dit la cousine. De ma vie je n'ai vu pareille fille ! mais ne sois pas déraisonnable maintenant. Viens ! assieds-toi à côté de moi ? Voyons ! veux-tu venir ou non ?... Je ne te dis plus de ma vie une seule bonne parole, si tu ne veux pas t'asseoir là et rester une minute en place. Uli, commande donc qu'on nous apporte encore une bouteille... À présent ! tiens-toi tranquille, ma fille, et ne m'interromps pas.

Là-dessus, elle se mit à raconter combien elle serait affligée s'ils s'en allaient tous les deux.

– Je l'ai dit maintes fois à Joggeli, continua-t-elle, je n'ai jamais de ma vie vu deux êtres qui se comprennent si bien pour le travail, et qui s'entr'aident si bien. Si vous continuiez ensemble comme cela, vous feriez une jolie fortune. Nous ferons ce que nous pourrons pour vous aider ; nous ne sommes pas comme beaucoup de maîtres qui ne sont pas contents si, tous les deux ans, un fermier ne se ruine pas sur leur domaine et qui, lorsque le fermier paie régulièrement ses loyers, n'en dorment plus et veulent augmenter le loyer, parce qu'ils craignent d'avoir affermé trop bon marché.

Non ! certainement nous ferions pour vous comme si vous étiez nos propres enfants, et Fréneli aurait un trousseau dont

toute fille de paysan pourrait être fière. Si cela ne réussit pas et si Fréneli veut faire la méchante, je ne sais plus quel parti prendre ; j'aime mieux ne pas rentrer à la maison. Je ne veux pas lui faire de reproches, mais je n'ai pas mérité qu'elle se conduise ainsi. J'ai fait pour elle ce que j'ai pu, et cette vilaine fille fait maintenant exprès de me tourmenter, je le vois bien. Il y a déjà longtemps qu'elle n'est plus la même avec moi.

Et la brave femme pleurait de tout son cœur.

– Mais, cousine, reprit Fréneli, comment pouvez-vous parler ainsi ? Vous avez été ma mère, je vous ai toujours considérée comme telle et si je devais me jeter au feu pour vous, je n'hésiterais pas un instant. Mais je ne me laisse pas jeter ainsi à la tête d'un malotru qui ne se soucie pas de moi. Si, finalement, il faut que je me marie, j'en prendrai un qui m'aimera et qui ne me confondra pas avec les vaches du domaine.

– Comment peux-tu tenir de pareils discours ! riposta la paysanne, n'as-tu pas entendu ce qu'il a dit, qu'il y a longtemps qu'il t'aime ?

– Oui ! c'est ce qu'ils disent tous, l'un comme l'autre, mais si tous devaient mourir de ce mensonge, il n'y en a pas beaucoup qui verraient le jour de leurs noces ! Il ne sera pas meilleur que les autres. Si vous n'aviez pas d'abord parlé du domaine, vous auriez vu comme il tient à moi !

– Tu es vraiment une curieuse fille, et pire que si tu étais la plus riche des héritières !

– Eh ! c'est précisément parce que je ne suis rien qu'une pauvre fille, qu'il me convient de faire la fière, et de ne pas me laisser ainsi jeter à la tête des gens. Je crois que j'y ai plus de droit que bien des demoiselles, qu'elles soient filles de paysans ou de messieurs.

– Mais, Fréneli, interrompit Uli, qu'est-ce que je peux à tout cela, et faut-il que j'en sois victime à présent ? Tu sais dans

le fond du cœur que je t'aime, et j'ai su aussi peu que toi des intentions de la cousine. Il n'est donc pas juste que tu déverses ta colère sur moi.

– Allons donc ! répliqua Fréneli. Je vois bien maintenant que toute cette affaire était une chose concertée entre vous, sans quoi tu ne t'excuserais pas avant que je t'aie accusé. C'est absolument mal de votre part, et je ne veux plus rien savoir de toute cette histoire ; je ne me laisse pas prendre au filet comme un poisson.

Et Fréneli se leva de nouveau pour partir, mais la cousine la retint par son mantelet et lui dit :

– Tu es bien la plus sotte fille et la plus méfiante qu'il y ait sous le soleil ! Depuis quand ai-je trafiqué derrière ton dos ? Il est vrai que c'est à cause de cette affaire que j'ai voulu venir chez le cousin et que je vous ai pris tous les deux avec moi. Mais personne n'a rien su de mes intentions, pas même Joggeli, encore moins Uli.

– Mais pourquoi est-il venu aujourd'hui dans la chambre où j'emballais, et a-t-il voulu me donner un bec ? Il ne l'a jamais fait.

– Eh ! bien ! je vais te le dire tout droit, reprit Uli. Quand j'ai eu causé de toi avec le maître aujourd'hui, tu me trottais par la tête plus que jamais et j'ai pensé que je donnerais tout ce que je possède pour savoir si tu m'aimais et si tu m'accepterais. Et c'est encore comme cela, Fréneli ! Si tu ne veux pas de moi, je ne veux pas de la ferme ; je m'en irai aussi loin que mes pieds pourront me porter et pas une âme ne saura où je suis allé.

En parlant ainsi il s'était levé et se tenait debout devant Fréneli. Ses yeux étaient humides et les larmes coulaient sur les joues de la cousine.

Fréneli leva les yeux sur lui ; ils étaient humides aussi, mais sur ses lèvres errait encore un sourire ironique.

Son amour contenu se trahissait dans ses regards qui lançaient leur flamme brillante, et ses lèvres dédaigneuses laissèrent échapper ces mots :

– Mais Uli, que dira Stini ? Si tu en veux déjà à une autre, ne te chantera-t-elle pas ce refrain :

Son cœur est comme un colombier,
Vienne un autre, adieu le premier !

– Comment peux-tu ainsi te moquer de lui ? reprit la cousine. Tu vois bien comme il est sérieux. Si j'étais lui, je te tournerais le dos et je te dirais : Va te faire pendre !

– À son service ! et c'est peut-être ce qui vaudrait le mieux pour moi !

– Non ! et je ne m'y trompe pas, Uli, si tu n'es pas un nigaud, saute-lui au cou, elle ne te repoussera plus au fond de la chambre, crois-moi.

Et pourtant peu s'en fallut que la cousine n'eût tort.



Une fois encore la jeune fille résista de toute sa force et Uli fut sur le point de faire demi-tour et de s'en aller ; mais la résis-

tance de Fréneli ne dura pas : elle tomba dans les bras d'Uli en fondant en larmes.

Une heure après, les trois voyageurs rentraient paisiblement à la Glungge. Au bruit de la voiture, tous les habitants de la maison se précipitèrent dehors, portant des lampes et des lanternes, l'un pour dételer le cheval, les autres pour aider au débarquement. Joggeli lui-même arriva en clopinant :

– J'ai cru, dit-il, que vous ne rentreriez pas aujourd'hui, qu'il vous était arrivé quelque chose.

Le bonhomme ne se trompait pas.

CHAPITRE XXV

Le nœud commence à se dénouer et une jeune fille le rompt à coups de bûche de hêtre.

Comme il en arrive toujours lorsque la mère de famille rentre tard, ce fut d'abord un concert de racontars et de questions ; mais une heure ne s'était pas écoulée, que tout était redevenu calme à la Glunngge. On n'entendait que le cheval mangeant du foin dans l'écurie. Le bienfaisant sommeil était descendu sur les habitants de la maison, apportant l'oubli de toutes les souffrances et son cortège habituel de songes heureux.

Il était un lit cependant où il ne s'était pas arrêté. C'était un lit propre, muni d'un superbe duvet, sous lequel reposait une jeune fille encore plus belle. Son âme était trop pleine pour se livrer au sommeil. Le rêve interrompu par les cahots de la voiture faisait flotter de nouveau les plus gracieuses images devant son esprit ; les unes passaient rapides et fugitives ; d'autres, suaves et douces, s'arrêtaient longtemps auprès de la jeune fille transfigurée, qui, loin de chercher péniblement le sommeil en se tournant et se retournant, laissait passer les heures dans un abandon plein de félicité.

Quand la brise matinale glissa pure et fraîche le long de la vallée, une étrange émotion souleva la poitrine de la jeune fille.

Oh ! parler à Uli, lui dire qu'elle voulait être sienne pour toujours, pouvoir l'appeler sien pour toujours aussi ! Et plus ce désir devenait intense en elle, plus une angoisse cruelle l'étreignait : si ce bonheur tant souhaité n'était qu'un songe prompt à s'évanouir comme les mirages des rêves ! Si elle ne retrouvait plus Uli ! Si, irrité de sa conduite, il avait changé d'idée !... Oh ! comme ces hésitations lui faisaient mal, comme elle avait hâte de réparer ses torts, d'apprendre que les sentiments d'Uli n'avaient pas changé durant la nuit !

Ne pouvant tenir dans son lit, elle se leva, ouvrit sa petite fenêtre, aspira l'air frais du matin et s'habilla si doucement que personne ne l'entendit.



Elle entr'ouvrit la porte plus doucement encore ; tout était paisible au dehors, les valets ne bougeaient pas, pas un cheval ne piétinait en attendant sa provende. Elle se glissa sans bruit à la fontaine pour s'y laver selon son habitude. Près de la fontaine babillarde, penché sur le bassin, un homme était occupé à faire la même opération. Fréneli reconnut avec un battement de cœur celui qu'elle désirait tant, son Uli ! Ombres de la nuit, doutes de l'âme, tout s'évanouit et elle sentit en ce moment toute la profondeur de son amour. Cependant, comme si elle eût voulu dissimuler encore sous un voile de pudeur l'irrésistible élan de son être tout entier, elle se fit espiègle, et, s'approchant sans bruit d'Uli, elle posa vivement ses deux mains sur les yeux du jeune

homme. Celui-ci tressaillit, et allait pousser un cri, quand il reconnut la jolie propriétaire de ces petites mains.

– C’est toi ? s’écria-t-il.

Et Fréneli, sachant bien à qui il pensait, baissa les mains pour l’embrasser, et, sans dire une parole, appuya sa tête sur la poitrine de son bien-aimé.

Et comme l’eau qui s’écoulait limpide et pure de la fontaine, un flot de bonheur inonda l’âme d’Uli. Il attira à lui la jeune fille, et tandis que la fontaine jetait en gazouillant ses glouglous dans le bassin, il hasarda un tendre baiser que cette fois rien ne repoussa et la fontaine entendit ces mots :

– Veux-tu être à moi ?

– Es-tu bien à moi ? répondit une voix douce comme une caresse.

La fontaine entendit bien d’autres choses encore, mais elle ne les a jamais révélées à personne.

Tandis qu’auprès de la fontaine se levait l’aurore d’un bonheur tout nouveau, deux vieux époux s’entretenaient dans la Stübli. Joggeli, et sa femme s’étaient éveillés de bonne heure, mais en même temps qu’ils accordaient à leurs membres fatigués par l’âge le repos nécessaire, ils estimaient que ce moment était le plus favorable pour un entretien intime : Dès que la paysanne eut deviné aux mouvements plus ou moins impatients de Joggeli qu’il était réveillé, elle lui demanda s’il n’avait rien appris depuis son départ au sujet d’un nouveau valet et si personne ne s’était présenté la veille. Noël était à la porte ; on ne pouvait rester dans cette situation.

Là-dessus, Joggeli recommença ses jérémiades sur le mariage d’Elisi, dont il n’était point la cause et qui le privait d’Uli. Depuis que ce dernier était là, le domaine lui avait rapporté bon an mal an 500 florins de plus. Si Elisi voulait absolument se ma-

rier, il aurait finalement mieux aimé qu'elle prît Uli, plutôt que ce panier percé de marchand de toiles de coton. Il n'avait aucune envie de chercher un autre valet ; s'il pouvait seulement retenir Uli, il ne regarderait pas à l'argent.

– Je ne sais pas comment cela ira, répondit sa femme. J'ai parlé avec Uli ; il ne veut pas entendre parler de rester plus longtemps valet.

– C'est ça ! reprit Joggeli. Les femmes font tout ce qu'elles veulent. Elles ne désirent qu'une chose, commander, et quand tout va de travers, il faut que ce soient les hommes qui remettent les choses à leur place. J'avais bien prédit que cela finirait ainsi. Tu n'as maintenant qu'à chercher toi-même un valet.

– Oh, si tu le prends ainsi, je ne veux plus m'en mêler. Si tout va mal, qui est-ce qui en pâtira, sinon moi qui dirige le ménage ? Ce que nous avons de mieux à faire, c'est d'affermir le domaine ; je ne sais, après tout, pas pour qui nous nous tourmenterions jusqu'au tombeau. Personne ne m'en saura gré, et plus j'aurai économisé, plus on se moquera de moi.

– D'accord ! je ne tiens pas à cultiver plus longtemps pour que notre gendre en profite et empoche l'argent. Je lui ai de mon plein gré donné un trousseau plus beau que ne l'aurait fait maint bailli ; il me semble qu'il pourrait être content et me laisser tranquille. Si tu connaissais un fermier convenable, je traiterais aujourd'hui même avec lui.

– Je n'en sais pas un meilleur qu'Uli.

– Uli ! Oui, s'il avait des capitaux et une bonne femme, cela m'irait. Mais il ne peut pas se charger d'un pareil domaine.

– Hé ! je ne saurais pas une meilleure femme que Fréneli, et je crois qu'ils n'auraient rien l'un contre l'autre. D'ailleurs, Uli n'est pas sans argent et peut-être le cousin Jean l'aiderait-il, si on le lui demandait. D'après ce que j'ai vu, il fait grand cas d'Uli.

– Tiens ! tiens ! tout est donc déjà arrangé ?

– Comment, arrangé ?

– Crois-tu que je n’y voie goutte ? Ce n’est pas sans motif que tu es allée chez les *Sacs de pommes de terre*, sans faire semblant de rien, et que tu as pris avec toi Fréneli et Uli. Il ne faut pas te figurer que je sois assez bête pour ne pas voir ce qui se trafique derrière mon dos. Mais je suis encore là, et ce n’est pas bien de ta part, de te moquer ainsi de moi, et de comploter avec des étrangers contre moi. Je saurai montrer qui est le maître.

La brave femme eut beau argumenter, elle n’obtint plus un mot de réponse et finit par dire :

– Eh ! bien ! sois le maître ! cultive toi-même le domaine et dirige la maison, par-dessus le marché ! Je ne veux rien avoir à y faire.

Puis elle se tourna en grommelant de l’autre côté, et se leva plus tard que de coutume, silencieuse et boudant.

Fréneli sautillait toute joyeuse dans la maison ; on eût dit qu’il lui était venu pendant la nuit des ailes aux jambes et un harmonica à la bouche. La cousine, toute surprise, finit par lui dire, lorsqu’elles se trouvèrent seules :

– As-tu changé d’idée pendant la nuit ? Le veux-tu maintenant ?

– Oh ! cousine ! si vous le voulez absolument, il faut bien me laisser faire violence ! Si vous voulez m’y forcer, faites, mais je n’y suis pour rien, quoi qu’il arrive.

– Tu es une vilaine fille de t’amuser ainsi d’un homme, mais l’envie de rire te passera quand tu sauras que Joggeli ne veut pas entendre parler d’affermir. Il est furieux de ce qu’on ait trafiqué derrière son dos et déclare qu’il est le maître et qu’il nous le fera bien voir.

Mais Fréneli continua à rire, et répondit :

– Le cousin sera aussi bien forcé d'accepter que moi de me marier. Le meilleur moyen d'en avoir raison, c'est de ne plus lui dire un mot de l'affaire et de paraître vouloir s'en aller. Si dans huit jours il ne revient pas de lui-même sur la question, je ferai venir le menuisier et je lui commanderai un coffre comme font les servantes quand elles veulent s'en aller. Si ça ne joue pas, il faudra lui dire qu'Uli va chez Jean, qu'on en est sûr. Alors il recommencera à parler de l'affaire et dira : Forcez-moi, si vous voulez, mais je n'y suis pour rien, quoi qu'il arrive.

– Tu es une sorcière ! Jamais je n'aurais eu cette idée et voilà pourtant bientôt quarante ans que nous sommes en ménage.

En effet, les choses se passèrent comme l'avait dit Fréneli, qui avait recommandé à Uli de faire semblant d'être très en colère. Le menuisier n'eut pas besoin devenir. Longtemps avant que les huit jours fussent écoulés, Joggeli commença à se quereller avec sa vieille :

– Tu manigances tout derrière mon dos ; tu montres de la confiance à tout le monde, excepté à moi. Je voudrais finalement savoir ce que tu as trafiqué avec Uli. Il est bien temps que j'en sache quelque chose.

– Moi ? je n'ai rien comploté avec lui. C'est son affaire. Je ne m'en mêle pas. Tu as dit que tu étais le maître.

– Oui ! tu me laisses planté là et tu ne t'inquiètes pas de savoir comment cela ira. C'est pourtant ton affaire autant que la mienne et je ne sais pourquoi il faut que tout me retombe dessus. Je veux que tu ailles trouver Uli, et quand même il prendrait une autre femme que Fréneli, ça m'est égal. Depuis quelque temps, elle est tellement impertinente et moqueuse avec moi, que j'ai déjà eu envie de lui flanquer la main sur le visage.

La paysanne, se conformant aux instructions de Fréneli, refusa.

– C'est ton affaire, dit-elle.

– Eh bien ! Si tu ne veux pas, j'écirai à notre gendre qu'il m'envoie un valet ou un fermier.

Cette fois, la paysanne n'osa plus résister et se chargea de la commission ; mais lorsqu'elle vint en parler à Fréneli :

– Eh ! ma bonne mère ! s'écria celle-ci, tu t'es laissée entortiller ! Comment as-tu pu croire que Joggeli songeait sérieusement à prendre des mains de son gendre un valet ou un fermier ? Si tu avais carrément dit non, il t'aurait répondu : Puisque tu ne veux pas me faire ce plaisir, je parlerai à Uli, mais de Fréneli, cette coquine, je n'en veux pas. Arrive que pourra, je m'en lave les mains.

Les choses se passèrent en effet ainsi.

L'affaire convenait parfaitement à Joggeli, mais il fit des façons et des observations qui auraient fait tout échouer s'il avait insisté ; mais autant il était fort pour imaginer les objections, autant il était faible pour les soutenir dès qu'on savait le prendre, et c'était ce que comprenait fort bien le cousin Jean, qui se prêta de bonne grâce à être intermédiaire et caution. Et puis, quand tout le monde persistait dans sa manière de voir, Fréneli était là, prompt à trouver une issue.

Toutefois, Joggeli disait souvent qu'il ne comprenait pas pourquoi Uli prenait une femme sans le sou et ayant une langue de serpent. Ah ! s'il avait été un gars comme lui et qu'il eût eu un pareil domaine entre les mains, il aurait épousé des milliers de florins et maintenant il louerait le domaine 30 couronnes meilleur marché à Uli, s'il se débarrassait de cette méchante pièce. Elle ferait voir au bon Dieu blanc pour noir, si jamais ils se rencontraient, mais pas de danger !

On était presque tombé d'accord quand le gendre apprit l'affaire et vint faire une scène à tout rompre. D'abord il ne voulut entendre parler de rien et prétendit qu'il existait un arrangement d'après lequel il se chargeait des produits du domaine et les revendait à un prix élevé à ses connaissances. Il avait, disait-il, conclu des marchés et ne pouvait revenir en arrière. Enfin, malgré l'état brillant de ses affaires, il déclara vouloir prendre lui-même le domaine à ferme et affirma qu'il lui ferait rendre six fois autant qu'à d'autres fermes dans les mêmes conditions. Il fit une telle vie, menaça tellement, et Elisi l'appuya de telle façon que toute l'affaire faillit rater. Les deux vieux appréhendaient d'être la cause d'un malheur, si Elisi se brouillait pour cela avec son mari ou tombait malade, ou enfin s'il en résultait pour elle quelque inconvénient dans sa position actuelle. Ils se disaient réciproquement : Fais ce que tu voudras, mais ne viens pas, après cela, t'en prendre à moi. Je ne veux y être pour rien.

Alors Fréneli avisa Jean, le fils de Joggeli que son cher beau-frère était en train de devenir le fermier de la Glungge. Or Jean, qui avait vu provisions et greniers menacés de tomber entre les mains de ce beau-frère, ne demandait pas mieux que de voir le domaine confié à un fermier, et il connaissait Uli pour un excellent administrateur auquel il préférerait infiniment remettre le bien paternel plutôt qu'à un mauvais tenancier. Il vint comme une bombe avec Trinette, au moment où Elisi et son mari étaient encore là. Cela donna lieu à des orages sans fin, bien qu'on fût au milieu de l'hiver.

Le gendre commença par le prendre de très haut, et voulut en imposer à Jean par ses grands mots ; mais Jean, en aubergiste qu'il était, connaissait cette espèce de gens, et le prit sur un ton encore plus haut ; il avait d'ailleurs un poing qui manquait au marchand de toiles, et il s'en servit pour frapper sur les tables de façon à faire trembler les parois. En outre, il lui lança au nez des choses qu'il aurait mieux aimé ne pas entendre, entre autres ses dettes et ses mauvais tours. Que savait-il de la conduite d'un domaine, lui qui avait été élevé en mendiant ! Son

père n'avait-il pas maintes-fois couché à la Glungge dans l'écurie ? On se souvenait encore de ce vieux vagabond avec sa balle, et ses souliers sans semelles ! Il n'avait qu'à circonvenir les vieux, ils pourraient aller chercher en paradis le prix du fermage !...

En parlant ainsi, il hurlait et approchait ses grosses pattes si près du cou du malheureux que tout le monde jetait les hauts cris et qu'Elisi serait certainement tombée en syncope, si elle avait su comment s'y prendre ; mais le marchand de toile avait une nature plus tenace que son coton. À peine eut-il repris son sang-froid qu'il ne parla plus de vouloir être fermier.

– Moi ! vous imposer mon aide ? Pas si bête ! mon commerce me rapporte cent fois plus que ce petit domaine de rien ! une guenille ! Je voulais le reprendre à cause de vous, pour que vous n'eussiez pas affaire à des étrangers ; mais si c'est ainsi que vous reconnaissez ma bonne volonté, faites ce que vous voudrez, je ne demande pas mieux. Mais j'exige qu'on mette le domaine à l'enchère et qu'on le donne au plus offrant. J'ai bien le droit de demander cela. Je ne saurais pas pourquoi on donnerait la préférence à un imbécile comme Uli, qui ne peut pas compter jusqu'à cinq sans se tromper cinq fois.

Et la dispute de recommencer, attendu que Joggeli, se voyant soutenu par son fils, voulut glisser son mot :

– Ça ne te regarde pas, cria-t-il à son gendre. Je puis prendre pour fermier qui je veux, je ne suis pas encore sous tutelle. Tant que je vivrai, il n'y aura pas d'enchères à la Glungge, et après ma mort non plus. Paie-moi d'abord ce que tu m'as chipé. Il me semble que tu as assez pris pour le moment et que tu devrais avoir honte de demander davantage. Il ne faut pas te figurer que, parce que tu fais le monsieur, tu puisses faire de nous ce que tu voudras. S'il t'avait fallu payer tes habits de ton argent, il n'est pas dit que tu en porterais de pareils.

Le gendre ne se laissa pas désarçonner :

– Me reprocher l’argent que vous m’avez donné ? Ah ! ça, m’avez-vous cru assez bête pour prendre votre fille pour autre chose que pour son argent ? Une demi-folle dont on ne pouvait rien faire ? Maintenant, je l’ai, de par tous les diables, et il faut que je la garde, mais je veux savoir comment j’attraperai l’argent qui lui revient. Je ne suis pas prêt et loin de là, à me laisser mettre de côté ; vous pouvez être sûrs que plus vous ferez les mauvais, plus je serai méchant, et je me vengerai sur mon emplâtre de femme. Je l’arrangerai de telle façon qu’elle enviera les chiens de chasse du bailli.

Cette fois, Joggeli et sa femme perdirent courage, et il s’en fallut peu qu’ils ne cédassent devant la fureur du gendre, mais Jean était là.

– Va toujours, dit-il. Plus tu te fâcheras, mieux ce sera. Nous saurons bien te faire cheminer. Plus vite on te chassera, mieux cela vaudra. Pense seulement à la *Couronne* et au train que tu y mènes ! Maudit gredin ! avec cinquante écus nous obtiendrons une séparation, et il ne te restera qu’à faire faillite, ce qui vaudra le mieux pour un gueux comme toi ; tu n’auras plus qu’à vider le pays, et à manger des raves pour toute nourriture.

– Si vous croyez m’intimider ! répondit le gendre. Essayez seulement de me mettre en faillite ! vous en serez pour vos frais ! Ce qui s’est passé à la *Couronne* ne vous regarde pas. Qu’on fasse seulement une enquête, qu’on prenne des informations à Trevligen, on découvrira peut-être bien autre chose. Si vous voulez avoir la honte de voir votre fille divorcer si promptement, qu’à moi ne tienne ! Je vous y aiderai.

Si violent qu’il fût en paroles, il se calma pourtant un peu et dut finir par ne plus parler d’enchères, mais il voulut se mêler du contrat et le faire d’après son idée, de telle façon qu’Uli n’aurait pu l’accepter. Il le coucha sur le papier et Joggeli ne le trouva pas mal ; il y avait là bien des choses auxquelles il n’aurait pas pensé. Mais la mère et Jean firent opposition :

– Qu'est-ce, dirent-ils, qu'un gredin de marchand de toile comprend à un contrat d'affermage ? On n'en ferait pas un pareil à un chien ; plus les contrats sont durs, moins on les tient, et plus le domaine en souffre.

Pendant qu'on débattait ainsi la question dans la Stübli, le marchand de toiles accostait Fréneli, lui promettant que si elle se rendait à ses désirs, il serait, de son côté, coulant pour le contrat. Et il la serrait de près, mais elle, pas manchote, s'empara d'une branche de hêtre, fondit sur lui comme une furie et le maltraita de belle façon. Cela fit un scandale épouvantable. Fréneli tapait, le gendre criait. Toute la parenté accourut et vit le monsieur se réfugiant dans tous les coins pour fuir la bûche de Fréneli.



Enfin, le monsieur s'échappa par une porte ouverte et l'on empêcha Fréneli de le poursuivre. Elle était là, sa bûche à la main, comme un archange tenant un glaive enflammé devant la porte du paradis de l'innocence, et elle cria au marchand de toiles qui s'enfuyait tout sanglant :

– Tu sais maintenant comment une Bernoise s’entend à faire les contrats et comment elle les signe, misérable canaille !

Et elle raconta les propositions que le gredin lui avait faites. Celui-ci rouvrit la porte en criant :

– Tu en as menti !

Mais avant même qu’il eût articulé ces mots, la bûche de Fréneli l’atteignit en plein visage par l’ouverture de la porte et lui brisa les dents. Ce fut alors un nouveau vacarme de tous les côtés. Le gros rire de Jean dominait toutes les voix, Elisi ne savait pas si elle voulait se jeter sur son mari ou sur Fréneli et frappait à droite et à gauche de ses petits poings flasques. Fréneli criait :

– Essaie de dire que j’en ai menti ; il y a encore des bûches là.

La mère cherchait de l’eau et un linge, Trinette étouffait un éclat de rire, en disant qu’elle ne voudrait pas pour mari un monsieur qui se figure que toutes les femmes sont là pour lui. Joggeli retourna dans la Stübli, en hochant la tête, pour y relire le contrat.

Dès que le marchand de toile eut essuyé le sang qui couvrait son visage, il s’emporta contre Fréneli, parla de porter plainte et déclara qu’il ne souffrirait pas qu’elle restât plus longtemps dans la maison. Joggeli faisait de la tête des signes d’assentiment ; mais Fréneli vint brusquement se planter devant le mari d’Elisi et l’aurait empoigné de nouveau si la mère ne l’avait empêchée. Mais pas moyen de retenir sa langue.

– Porte seulement plainte. Je viendrai déposer avec les autres servantes, elles pourront dire ce qu’elles savent de toi, et peut-être les valets aussi.

– Prouve que j’ai voulu m’attaquer à toi ou aux servantes ; moi je peux prouver comment tu m’as rossé.

– Imbécile ! quand on veut séduire une fille, on n'est pas âne au point de prendre des témoins. Mais il ferait beau voir qu'une fille ne puisse défendre son honneur !

– Nous verrons bien ce que dira le Juge.

– Il peut dire ce qu'il voudra, mais s'il est un coureur de filles comme toi et qu'il te donne raison, je lui ferai son affaire comme à toi. Et si tu ne te tiens pas tranquille, nous verrons.

Mais le marchand continuait à raisonner ; seulement il faisait comme une colonne en déroute qui, pour couvrir sa retraite, brûle ses dernières cartouches. Il dit à Elisi qu'il ne voulait pas rester plus longtemps dans une maison où on le traitait comme un vagabond, où on laissait chaque animal de valet et chaque folle de fille lui tomber dessus, mais il leur montrerait à qui ils avaient à faire.

Il protesta tellement de son innocence, qu'Elisi devint à son tour furieuse, s'imaginant qu'au fond c'était Fréneli qui avait voulu séduire son mari, et elle n'eut rien de plus pressé que d'aller lui faire une scène. Pendant qu'elle allait peut-être se faire rosser elle-même, son mari entra dans l'écurie, donna ordre d'atteler, et accosta si grossièrement Uli, qui venait justement d'apprendre ce qui s'était passé, que celui-ci lui signifia de vider au plus vite l'écurie, sans quoi il le plongerait dans le trou à purin, pour lui rafraîchir le sang. Le marchand s'emporta, répondit à Uli que ce n'était pas une raison de se croire tout permis parce qu'il fréquentait une vilaine drôlesse, une bâtarde, parente éloignée de la famille ; il n'était lui qu'un valet, elle, une méchante créature, et rien de plus.

– Oh ! oh ! répliqua Uli, je sais de reste laquelle est une plus vilaine créature, d'Elisi ou de Fréneli. Si j'avais voulu faire comme vous, Elisi ne serait pas votre femme, mais vous vous êtes joliment bien rencontrés, comme fumier et brouette. Taisez-vous maintenant et filez, sans quoi, gare à vous, quoi qu'il me répugne de toucher un homme qui a été rossé par une fille.

Le marchand aurait bien voulu se battre avec lui, mais Uli fit sortir son cheval, ce qui fit sortir également le maître, et quand il rentra, Uli n'était plus là.

Enfin, mari et femme partirent avec forces menaces : on entendrait parler de lui, et elle, on ne la reverrait plus dans une maison où on la traitait de cette façon.

Tout le monde fut soulagé de ce départ. Jean promit à Fréneli un cadeau pour son trousseau ; elle n'avait qu'à choisir ce qu'elle voudrait pour avoir donné une pareille tannée à son beau-frère.

– Je donnerais bien un louis d'or, ajouta-t-il, pour qu'il porte plainte. Je lui en froterais sous le nez, des méfaits, tant qu'il en crèverait !

CHAPITRE XXVI

Comment Fréneli et Uli sont en train de s'entendre et finissent par se marier.

Dès ce moment les choses marchèrent beaucoup mieux qu'Uli ne l'avait espéré ; il dut se dire bien des fois qu'il avait plus de chance qu'il ne l'avait mérité, et se rappeler ce que son vieux maître lui avait dit : Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée.

Le prix du fermage fut modique, mais ce qui était l'essentiel, c'étaient les objets laissés en location.

Jean s'était bien réservé certains articles qui lui convenaient particulièrement. « Rien de plus juste, disait-il, qu'il eût quelque chose en compensation du grain et de l'eau de cerises que son beau-frère avait soutirés à ses parents. » Les accessoires ne comprenaient pas seulement le bétail, le matériel agricole, mais encore les ustensiles de ménage et les lits pour les domestiques. L'évaluation du tout était raisonnable, de sorte que le preneur n'eut pas à craindre d'être en perte, s'il devait le rendre un jour. Il y avait bien quelques réserves-importantes, mais, vu le prix du bétail, on ne pouvait y regarder de trop près. Uli était tenu d'entretenir une vache pour Joggeli, d'engraisser deux porcs, de fournir le propriétaire de pommes de terre, de semer pour lui une mesure de lin, deux mesures de chanvre, et de gar-

der un cheval à sa disposition, chaque fois que lui ou sa femme en auraient besoin.

Uli et Fréneli purent laisser en réserve la plus grande partie de leur argent et n'eurent que peu de choses à se procurer. Le trousseau promis ne leur fit pas défaut non plus : c'était un lit et une armoire tels qu'on n'en voit pas souvent de plus beaux. Jean, sans attendre leur choix, leur envoya un joli berceau, que Fréneli ne voulut longtemps pas admettre dans la maison, disant que sans doute on s'était trompé.

Un dimanche après midi, comme il faisait mauvais temps, la cousine était assise derrière la table :

– Fréneli, dit-elle, donne-moi donc l'almanach qui est là pendu.

Elle le parcourut, en le tenant à une respectable distance de ses yeux, compta de son gros doigt les semaines, recompta et finit par s'écrier :

– Sais-tu qu'il n'y a plus que cinq semaines jusqu'au vingt-cinq mars, jour où vous reprenez le domaine. Méchante fille, tu as évité la question jusqu'à maintenant, mais pas de ça ! Vous allez sur-le-champ faire publier vos bans ! Voilà une belle histoire !

Fréneli ne voulait pas y croire ; elle recompta après la cousine, trouva enfin que ce serait encore une semaine trop tôt et exprima l'opinion que si on se mariait un jour ou deux avant le quinze, ce serait bien assez tôt.

Mais la cousine ne voulut rien entendre. Uli tint son parti, estimant qu'il fallait annoncer le mariage au pasteur d'Uefligen, sinon dès le dimanche, du moins pendant la semaine, en le priant d'écrire au lieu d'origine de tous les deux pour y faire publier les bans.

Le lundi, Fréneli n'avait pas ses souliers ; le mardi, il faisait un trop beau clair de lune, tous les gens du village la remarqueraient. Le mercredi, il y avait un mauvais signe, le scorpion, dans l'almanach. D'ailleurs le mercredi n'était pas un jour. Pas un domestique n'entre en service un mercredi et une annonce de mariage est chose bien autrement importante qu'une entrée dans un service que l'on peut toujours quitter quand on veut. Enfin, le jeudi, tout le monde l'entreprit sérieusement en lui représentant combien il était absurde de renvoyer sans cesse. Elle n'avait pas à avoir honte de la chose et il fallait bien y arriver, un peu plus tôt ou un peu plus tard. Elle serait d'ailleurs bien contente une fois que cela serait fait.

Heureusement le cordonnier avait apporté les souliers pendant que le bon Dieu envoyait une tourmente de neige si affreuse, qu'on n'aurait pu faire dix pas dehors, les yeux ouverts et qu'il s'étendit entre le ciel et terre une nuit si épaisse et si noire qu'on n'en avait jamais vu de pareille.

La tempête faisait rage ; la neige et la grêle fouettaient les vitres ; il y en avait l'épaisseur d'un doigt dans les embrasures ; le vent hurlait sur le toit, les ténèbres enveloppaient la maison ; à peine si la faible lumière de la lampe pouvait les percer ; les chats se rapprochaient du foyer en grelottant, le chien gratta à la porte de la cuisine et se glissa sous le poêle, la queue entre les jambes. C'est en ce moment que Fréneli dit :

– À présent, Uli, prépare-toi, allons ! Les gens ne nous épieront pas.

– Tu es pourtant terrible, reprit la cousine. Par un temps pareil ! Si j'étais Uli, je n'irais pas avec toi, je te laisserais aller seule.

– Il peut faire ce qu'il voudra, répondit Fréneli, mais s'il ne vient pas aujourd'hui, c'est moi qui, plus tard, n'irai pas. S'il m'aime autant qu'il le dit, ce temps-là ne peut que lui plaire.

– Je voudrais bien voir que cela me plût, si j'étais Uli ! Mais prenez au moins la voiture. Hans peut vous conduire. Il y a de quoi périr par un temps pareil.



– Pourquoi ne pas venir avec nous en voiture pour annoncer le mariage, cousine ! Au moins cela ferait causer les gens, et l'année prochaine nous figurerions dans l'almanach, avec la voiture au beau milieu de la grande planche.

La cousine voulut représenter qu'il ne devait pas aller, mais il se déclara prêt à le faire, si Fréneli tenait à braver le mauvais temps.

– Seulement, dit-il, je ne sais pas comment Fréneli s'en tirera. Elle mérite bien qu'il lui arrive quelque chose pour son

étrange fantaisie ; mais nous irons à la garde de Dieu et nous pourrons au moins aller ensemble, sans que l'un soit obligé d'attendre l'autre derrière une haie ou une grange, comme c'est l'usage quand il fait clair et qu'on ne veut pas être vu des gens.

Tout en grommelant toujours sur cette folie, la cousine les seconda de son mieux dans les préparatifs de cette expédition. Elle alla chercher le manteau et les gants fourrés de Joggeli, mais à chaque objet qu'elle apportait, elle ne manquait pas de dire :



FRÉNELI

– Écoute, ma fille, bien sûr ça tournera mal si tu as de pareils caprices. Uli te chassera de la maison. Si une fille se conduit ainsi, que sera-ce, mon Dieu, quand elle sera une vieille

femme ? Les singularités ne font que croître et embellir avec l'âge, c'est moi qui te le dis.

Lorsqu'ils furent prêts et qu'ils ouvrirent la porte de la cuisine, Fréneli fut repoussée trois fois avant de pouvoir mettre le pied dehors et Uli fut obligé d'aller rechercher son chapeau au fin fond de la cuisine. La cousine recommença à se lamenter, à les conjurer, pour l'amour du bon Dieu, de rester s'ils ne voulaient pas périr. Mais Fréneli fit un nouvel effort, sans entendre les jérémiades de la cousine.

C'était vraiment un casse-cou que ce voyage et Uli dut venir au secours de la jeune fille. Comme ils avaient le vent en face, ils perdirent plus d'une fois le chemin, devant s'arrêter à plusieurs reprises pour regarder où ils étaient, pour reprendre haleine et se retourner pour laisser passer la bourrasque. Aussi mirent-ils trois-quarts d'heure pour franchir la distance d'un kilomètre qui les séparait du presbytère.

Là, ils secouèrent de leur mieux la neige qui les couvrait et heurtèrent à la porte... longtemps en vain. Le bruit du marteau se perdait dans les hurlements du vent qui s'engouffrait dans les cheminées. Cette fois, Fréneli perdit patience et, au lieu du coup de sonnette respectueux d'Uli, elle frappa d'une telle façon, que les habitants du logis tressautèrent sur leurs sièges et que madame la ministre s'écria : Mon Dieu ! qu'est-ce donc ? Son mari la tranquillisa en lui disant qu'on venait sans doute pour un baptême ou pour une noce, qu'on avait probablement déjà frappé bien des fois, mais que, suivant son habitude, Marei n'avait de nouveau rien entendu. Sur ces entrefaites, Marei vint annoncer deux personnes, et à peine eut-elle ouvert la porte que le ministre était déjà dans le vestibule, une lumière à la main, afin de ne pas faire attendre les arrivants.

Ils étaient les deux devant la porte d'entrée, Fréneli derrière Uli. Le ministre, d'âge moyen, à la tête vénérable, aux traits fins, aux yeux qui pouvaient tour à tour être très perçants

et très bienveillants, tenait la lumière au-dessus de sa tête et, se penchant un peu en avant, s'écria enfin :

– Comment ! C'est toi, Uli ! par un temps pareil ! et derrière toi, c'est, sans doute Fréneli, ajouta-t-il en promenant sa lumière de côté et d'autre. Et la brave femme de la Glungge vous a laissés partir ? Marei ! arrive ! nettoie-moi ces braves gens, prends ce manteau, mets-le sécher.

Marei s'empressa d'arriver, la lampe à la main ; à son tour, madame la ministre ouvrit la porte, également une lumière en main :

– Fais-donc entrer ici ces braves gens, dit-elle, il y fait plus chaud que chez toi et Fréneli et moi nous nous connaissons bien.

Fréneli était là, entre la porte et Uli, éclairée par ces trois lumières, et ne savait trop quelle contenance garder ; enfin, jugeant qu'il valait mieux faire bonne mine à mauvais jeu elle salua modestement monsieur le ministre et sa femme et leur donna le bonsoir de la part du cousin et de la cousine. Elle le fit de l'air le plus innocent du monde.

– Mais, commença le ministre, une fois qu'ils furent dans la chambre, pourquoi venez-vous par un temps pareil ? C'est à y rester.

– Ça ne s'arrangeait pas bien autrement, répondit Uli, qui commençait à sentir ses devoirs de mari qui prend sur lui les caprices de sa femme. (On est bien obligé, en fin de compte, d'en agir ainsi, si l'on ne veut pas avoir l'air d'être sous la pantoufle ; ou si l'on ne veut pas révéler les faiblesses de sa femme). Nous ne voulions pas tarder plus longtemps de prier monsieur le pasteur d'annoncer la chose où il faut, afin qu'on puisse publier les bans dimanche prochain.

– Vous êtes bien un peu tard pour cela, répondit le ministre. Je ne sais pas si la poste va dans ces deux endroits avant dimanche.

– Dommage que nous n’y ayons pas pensé ! reprit Uli.

Fréneli, elle, faisait comme si la chose ne la concernait pas et était engagée dans une conversation animée avec madame la ministre au sujet du lin qui avait si belle apparence et qui, cependant, ne rendait rien au sérançage.

Lorsque les formalités furent remplies, le ministre dit à Uli :

– Ah ! vous devenez fermiers à la Glungge ! Cela me fait plaisir. Vous n’êtes pas comme tant de valets qui ressemblent à peine à des hommes, encore moins à des chrétiens. Vous vous présentez comme un homme et vous agissez comme un chrétien.

– Eh ! répondit Uli, pourquoi devrais-je oublier Dieu ? J’ai plus besoin de lui que lui de moi. Si je l’oublie, puis-je espérer qu’il pensera à moi quand il distribuera ses dons et ses grâces ?

– Bien ! bien ! Uli. Et je suis sûr qu’il ne vous a pas oubliés. Vous avez un beau domaine à ferme et je crois que vous aurez une brave femme. Je ne parle pas du travail et de l’entente du ménage, Fréneli est réputée pour cela mais ce ne sont que des choses accessoires. Fréneli a l’air un peu légère et superficielle, mais je sais qu’il y a du bon chez elle et qu’elle a bon cœur.

Tout en causant lin avec madame la ministre, Fréneli prêtait une oreille attentive à cette conversation. Elle ne l’avait pas laissé voir jusqu’ici, mais, à moment elle ne put s’empêcher de dire :

– Mais, monsieur le pasteur, vous pourriez avoir trop confiance en moi.



– Non, Fréneli, répondit-il ; lors de l’instruction religieuse, je lis dans beaucoup de cœurs sans qu’on s’en doute ; j’entends beaucoup de choses ; j’en devine encore plus. N’est-ce pas toi qui es la cause que vous êtes venus par un temps si affreux ? Tiens, je souhaite de tout mon cœur que ce soit le plus mauvais, le plus pénible voyage que vous ayez à faire ensemble.

Fréneli était devenue toute rouge, les larmes coulaient de ses yeux et madame la ministre ne put s’empêcher de dire :

– Mais, mon cher ami, tu rends cette jeune fille toute perplexe. Tu vas si sérieusement que j’en ai froid au dos ; tu ne sais cependant pas si les choses sont telles que tu le penses.

– Je puis me tromper, répondit le pasteur, mais un mot sérieux va bien à propos de cette première course. Vous vous rappellerez, votre vie durant, ce temps affreux, cette marche pénible ; vous vous rappellerez aussi mon exhortation amicale, si même, cette fois-ci, Fréneli n’était pas en faute : c’est que dans le mariage chacun des époux doit prendre garde que son conjoint ne soit pas éprouvé par sa faute ; il faut se souvenir que nous sommes là pour nous alléger réciproquement le fardeau de la vie.

– Oui, monsieur le pasteur, reprit Fréneli, je n’oublierai jamais ce que vous avez dit, et Uli doit vous en être reconnaissant. Oh ! j’ai gardé de l’instruction religieuse encore bien d’autres paroles que je n’oublierai jamais.

– C’est la même chose pour moi, ajouta Uli, et aujourd’hui plus souvent qu’autrefois. Il y a eu un temps où je pensais peu à mon instruction religieuse. Cela dépend beaucoup de ce qui nous préoccupe, de ce qui nous tracasse. Je ne le croirais pas, si je n’en avais fait l’expérience.

Sur ces entrefaites, la servante entra apportant des assiettes. Fréneli le remarqua et se leva pour prendre congé, bien que M^{me} la ministre assurât que cela ne pressait pas, qu’ils devraient plutôt rester avec eux.

– Merci ! répondit Fréneli, il nous faut partir, sans quoi ma cousine croira que nous avons péri en route.

Le ministre accompagna lui-même les fiancés, la lumière à la main, en leur souhaitant toute espèce de bénédictions, et en leur recommandant de donner le bonsoir au cousin et à la cousine.

Au dehors, la tourmente de neige s’était apaisée, des nuages se traînaient rapides sur le ciel, quelques étoiles scintillaient dans les intervalles, la terre était enveloppée d’un blanc manteau de neige.

Uli et Fréneli traversèrent silencieux le village, où les habitants étaient assis autour de leurs lampes fumeuses, derrière les fenêtres aux petites vitres rondes ; les rouets tournaient gaie-ment, et les paysans, assis sur le poêle, balançaient tranquillement leurs jambes. Ça et là, un roquet aboyait ; du reste personne ne prit garde à eux.

Le redoutable jour de la noce approchait ; déjà les vieux s’étaient retirés dans la petite maison. La cousine faisait nettoyer la ferme du haut en bas ; tout devait être brillant et

propre, bien que Fréneli fût observer qu'à cette saison un pareil travail ne servait pas à grand'chose et était malsain. Mais la cousine ne voulait pas, disait-elle, remettre la maison sale comme une étable à porcs. Il ne fallait pas que les gens dissent après sa mort qu'elle n'avait pas nettoyé le logis quand elle était sortie.

Le menuisier avait apporté les meubles, le tailleur et la couturière avaient sué sang et eau pour être prêts à temps, mais le cordonnier n'arrivait toujours pas ; il aimait à faire attendre. Son dicton était : « On attendra bien jusqu'à ce que je vienne. » Fréneli déclara que c'était bien la dernière paire de souliers qu'elle lui demandait, dût-elle aller pieds nus, et elle tint parole.

La veille de la noce elle était aussi recueillie qu'un samedi veille d'un dimanche solennel, quand involontairement les cœurs se sentent impressionnés ; aussi émue que le soir qui avait précédé sa première communion. Elle allait et venait dans la maison, pensive et silencieuse. Jamais peut-être elle n'avait été si peu causeuse. Plus d'une fois, l'envie la prit de pleurer, et cependant elle avait un sourire amical pour tous ceux qu'elle rencontrait. Parfois aussi elle était tellement absorbée qu'elle oubliait tout, et le temps et le lieu, ne sachant rien d'elle-même, ni à quoi elle songeait. Si, dans ce moment, quelqu'un lui adressait la parole, elle semblait sortir d'un rêve, comme si elle reprenait ses sens et retombait d'un autre monde sur la terre.

Pendant le souper, voici que tout à coup des détonations parties de la colline voisine de la maison firent sursauter tout le monde. C'étaient les domestiques et quelques journaliers qui voulaient annoncer à toute la contrée le mariage de leurs nouveaux maîtres. Il y a dans cet usage de tirer à l'occasion des noces un sens profond, dommage que si souvent des vies d'hommes en pâtissent.

Rien ne vint troubler la paix de cette soirée, pas un hurlement discordant de cornet à bouquin, pas le moindre charivari, comme l'envie ou la haine en font souvent aux fiancés. La cou-

sine avait force recommandation à faire, qu'elle émaillait de plaisanteries ; elle apporta des souliers chauds, des gants, tout ce qu'elle pouvait imaginer pour préserver les époux du froid du matin, car ils tenaient à partir de bonne heure. Uli voulait célébrer sa noce dans son lieu natal, où demeurait le cousin Jean. « Ça coûtera moins » disait-il, mais intérieurement c'était autre chose qui l'y poussait. Il se réjouissait de faire voir sa jolie fiancée et son bel attelage.

Tard dans la soirée, Joggeli, à sa grande surprise, l'appela encore dans son cabinet :

– Je n'ai pas l'habitude de faire des compliments, lui dit-il. Depuis que tu es chez moi, je ne t'ai pas dit grand'chose, mais tu as pu voir que j'étais content de toi, et c'est pour cela que je t'ai remis le domaine à d'aussi bonnes conditions ; un étranger ne l'aurait pas eu pour ce prix. Mon gendre m'a encore écrit hier qu'au lieu de tout louer ainsi, je ferais mieux de faire des enchères, et de vendre le train de campagne et le bétail. J'en tirerais, dit-il, un gros capital, qu'il me placerait au cinq ou au six, mais je ne veux pas mettre mes affaires en montes, et ce que j'ai écrit, je l'ai écrit.

Et puis, pour preuve de mon contentement, je veux encore faire quelque chose. Prends ce petit paquet. Il y a là à peu près de quoi couvrir les frais de la noce. Je sais que tu es économe et que tu ménages ton argent ; mais demain il ne s'agit pas d'économiser. L'économie est une belle chose, mais, le jour de ses noces il ne faut pas regarder à un kreutzer ; quand cela arrive, c'est le plus souvent un mauvais présage ; si la jeune femme entre dans la maison à moitié affamée et se met à pleurer, rarement les choses tournent bien.

Uli se défendit d'abord de rien recevoir, remercia mille fois des avantages qu'on lui avait déjà faits et se confondit en belles promesses. Cependant il finit par accepter, tout en disant qu'il n'en avait pas besoin, et qu'il avait déjà mis de l'argent de côté pour cela.

Là-dessus, la mère se mit à rire :

– Quel tas ça doit faire ! je me le représente ! je connais tes habitudes.

– Eh ! répondit Uli, quand on a assez de peine à gagner son argent, on compte les batz avant de les dépenser, et je ne comprends pas comment on peut vilipender en une journée ce qu'on a eu tant de mal à amasser en six jours et par tous les temps. Autrefois je n'y faisais pas attention, mais pour demain je n'ai rien voulu épargner et j'aimerais bien encore inviter mon vieux maître et sa femme, dût-il m'en coûter deux couronnes et six batz.

Le vieux couple se prit à rire de tout son cœur, même Joggeli à qui cela arrivait rarement.

– Allons ! allons ! dit-il, il n'y a pas de danger que tu ne fasses pas tes affaires, si tu ne dépenses jamais plus que ça, même en ayant des invités. Il est bon que j'y aie encore ajouté quelque chose, sans quoi le cheval aurait pu avoir faim. Sur ce, bonne nuit !

Mais la nuit ne fut pas bonne pour Uli. Les époux devaient partir à trois heures du matin. Il n'avait donc que peu d'heures à dormir, mais ces heures lui parurent interminables. Il était agité, incapable de fermer l'œil et regardait sa montre toutes les minutes. La responsabilité qu'il allait prendre pesait de tout son poids sur son âme. À peine l'heure des revenants fut-elle passée, qu'il sauta à bas de son lit pour donner à manger à son cheval, le panser, l'astiquer convenablement. Cette opération terminée, il alla en faire autant pour son compte. Là des mains espiègles l'entourèrent de nouveau et Fréneli lui souhaita gracieusement le bonjour. C'était comme un pressentiment qui l'avait conduite à la fontaine et, dans l'air froid du matin, il leur sembla que les tièdes bouffées d'un soir d'été bruissaient à leurs oreilles.

Longtemps avant trois heures, la voiture roulait sur la route glacée et givrée.

Ils allaient joyeusement au devant de l'heure où se scellerait leur union pour la vie, confiants en eux-mêmes et en Dieu, confiants dans leur bonne étoile. Uli couvrait sa fiancée de baisers, bien sûr que les étoiles discrètes n'en jaserait pas. Il avait plaisir à approcher ses lèvres des joues fraîches de Fréneli.

Bientôt leurs vêtements furent couverts de givre. Fréneli frissonna et exprima le désir de se réfugier, ne fût-ce qu'un instant, dans une chambre chaude. Elle tremblait de froid, et ils arrivaient toujours assez tôt. Une auberge n'était pas loin ; Uli arrêta la voiture et le cheval fut bientôt remisé dans l'écurie ; mais il fallut d'autant plus longtemps pour réveiller la sommelière et pour obtenir le vin chaud demandé, que les fiancés durent avaler presque bouillant, de peur de s'attarder.

– Déjà huit batz, pensait Uli en entendant le prix de l'écot ; un batz au garçon d'écurie, ça fera neuf. Il est bon que Joggeli m'ait mis quelque chose dans le gousset, sans quoi je ne m'en tirerais pas avec cinquante batz.

En parlant ainsi, il tira de sa poche le petit paquet de Joggeli, qu'il y avait fourré croyant qu'il contenait la monnaie d'un écu neuf.

Le paquet contenait au moins cinquante pièces de cinq batz !...

Cela faisait plus de six écus neufs ! Uli fut vraiment épouvanté, quand il vit ces pièces blanches dans sa main.

– Regarde donc ! Fréneli, s'écria-t-il, regarde ce que Joggeli m'a donné ! Si je l'avais su, je l'aurais mieux remercié !

– Tu pourras toujours le faire encore. L'essentiel, c'est que tu l'aies, mais je n'aurais pas attendu cela de Joggeli. Il aurait bien pu me donner quelque chose, à moi aussi. Il ne m'a jamais

demandé si j'avais un kreutzer, et pourtant je sais bien quel mauvais signe c'est, quand une épousée n'a pas d'argent dans sa bourse ; mais je crois qu'il m'en voudrait, si jamais de ma vie j'avais un sou à dépenser.

– Eh bien ! prends-en la moitié. Cela t'appartient tout comme à moi.

– Mais, non ! Uli ! que penses-tu ? J'ai assez d'argent et si je n'en avais pas aujourd'hui, je sais que j'en aurai tant que tu en auras. Tu peux compter que je serai une bonne et gentille petite femme, si tu es un mari raisonnable ; mais si tu voulais me mettre sous tutelle, de telle sorte que je n'eusse rien à dire et rien à moi, nous verrions bien lequel des deux serait le maître ; tu ne sais pas comme je puis être méchante ! J'ai dû, toute ma vie, me défendre ; on a toujours voulu m'écraser, on n'a jamais pu et tu ne viendrais pas plus à bout de moi que les autres.

– Nous n'allons pas essayer ; je crois que j'aurais le dessous. Tu sais faire aller ton monde sur le bout du doigt ; mais nous ne voulons pas plaisanter là-dessus, ma chérie. J'ai entendu raconter une fois à ma grand'mère que ce qu'on dit le matin de ses noces a une grave signification, et que plus on approche de l'église, plus cela devient important. On ne devrait, à proprement parler, pas penser à autre chose qu'au bon Dieu et à ses anges, et lui demander qu'il soit avec nous, matin et soir, à la maison et dans les champs, dans notre cœur et dans toutes nos actions, et que ses anges veillent sur nous. Ma grand'mère a souvent raconté quelle angoisse l'avait prise lorsqu'elle avait entendu mon père et ma mère rire ensemble, se quereller par plaisanterie, et parler de choses de ce monde. Ça n'est pas allé longtemps que les mauvais esprits sont venus. Tous deux ont fait une mauvaise fin, et nous, pauvres enfants, au chemin de tout le monde, nous aurions été voués à la perdition, si Dieu n'avait eu pitié de nous. Je ne puis oublier le mot de la grand'mère, et plus le moment approche, plus je sens que la chose est sérieuse.

– Mes parents, reprit Fréneli, ne sont jamais allés ensemble à l'église, et c'est moi qui l'ai expié. Pendant qu'ils vivaient encore tous les deux, j'étais déjà une pauvre fille et repoussée de tout le monde ; mais Dieu m'a gardée. Qui sait si une pieuse grand'mère n'a pas aussi prié pour moi, n'a pas veillé sur moi, ne m'a pas protégée sur l'ordre du bon Dieu ? Non, Uli, je n'ai pas envie de plaisanter ; je ne voudrais pas que nous, pauvres enfants, nous eussions un jour à expier un péché. Et qui sait ? si nous sommes pieux et si nous élevons nos enfants pour le Seigneur, peut-être, pour l'amour de nous, Dieu pardonnera-t-il à nos parents !

Et Fréneli pressa la main d'Uli et tous deux demeurèrent silencieux et recueillis, jusqu'à ce qu'un valet d'écurie prit les rênes du cheval, en disant : « Il fait frais ce matin. »

C'était une de ces bonnes vieilles auberges, où les gens ne changent pas toutes les années, mais où une génération succède à l'autre. Les hôtes étaient assis à prendre leur café, lorsque les époux entrèrent dans la salle ; ils reconnurent aussitôt Uli. Ils lui donnèrent une cordiale poignée de main et, bon gré mal gré, les fiancés durent s'asseoir auprès d'eux et leur tenir compagnie.

– Ne faites pas de façons, leur dirent-ils ; par une si froide matinée rien ne fait autant de bien qu'une tasse de café chaud.

– Ça n'est pas poli, répondit Fréneli confuse, de se mettre ainsi à table, comme si l'on était chez soi.

Mais l'hôtesse l'obligea à prendre place, la considéra et fit compliment à Uli sur sa jolie femme.

– Il y a longtemps, lui dit-elle, que je n'ai pas vu une aussi belle fiancée. Je suis contente que tu aies si bien réussi ; nous avons tous regretté quand tu es parti, et l'on a toujours du plaisir à voir quelqu'un s'élever, quand même il y a des gens qui ne peuvent pas le souffrir.

– Le ministre est-il levé ? demanda Uli. J'aimerais bien encore le voir avant la cérémonie.

– Probablement, surtout un vendredi, jour où ordinairement les gens viennent. Il n'est pas des plus matineux. Il aime bien à rester au lit, mais voilà, il compte déjà parmi les vieux, cela lui est bien permis. Seulement il a eu, pendant un hiver, un vicaire qu'on n'a jamais pu voir avant huit heures le matin ; tout le monde était scandalisé d'avoir affaire à un tel paresseux.

– Est-ce l'usage, reprit Uli, que la fiancée aille chez le ministre avec l'époux ?

– Non ! Il est rare qu'on attende à la cure. C'est après le mariage que beaucoup y vont ensemble chercher le certificat. Quant à ceux qui se gênent ou qui ont peur que le ministre n'ait ses raisons pour leur parler, ils reviennent de suite à l'auberge, et il n'y a que les garçons qui aillent à la cure.

Sur le refus de Fréneli d'accompagner Uli, et après la recommandation de ce dernier de rappeler son invitation à son ancien maître, Jean et sa femme, il se mit en route.

Dans sa petite chambre obscure, le pasteur ne le reconnut pas tout d'abord sous son costume de cérémonie, mais, sitôt qu'il se fut remis son visage, il lui témoigna une joie cordiale.

– J'ai appris, lui dit-il, que tu es sur le bon chemin, que tu deviens fermier d'un beau domaine, que tu auras une bonne femme et que tu as déjà mis joliment d'argent de côté. Que tu aies épargné quelque chose, ce n'est pas l'essentiel ; mais tu n'aurais pas cet argent et l'on n'aurait pas eu tant de confiance en toi, si tu n'avais pas été brave et pieux, et c'est là ce qui me réjouit. Les choses temporelles et les choses spirituelles se tiennent de bien plus près que la plupart des gens ne le croient. Ils se figurent que, pour se trouver bien dans ce monde, il faut commencer par mettre la religion au clou, et c'est justement le

contraire. C'est pourquoi il y a tant de lamentations par le monde, et pourquoi la plupart se font un lit où ils couchent sur des orties. Demande-toi à toi-même si tu aurais aussi bien réussi en restant un vaurien méprisé de chacun. Quelle belle noce tu aurais eue ! Songe un peu quelle femme tu aurais trouvée, quelles perspectives tu aurais devant toi !

– Oh ! monsieur le pasteur, répondit Uli, je ne saurais vous dire combien je suis heureux en comparaison du temps où j'étais un mauvais garnement. Mais cela dépend bien aussi un peu de la chance. Car, si je n'étais pas tombé chez un aussi excellent maître, on n'aurait rien fait de bon de moi.

– Uli ! Uli ! reprit le ministre, était-ce de la chance ou une dispensation de Dieu ? Voilà où est la différence ; celui qui attribue tout à la chance ne pense pas à Dieu, ne le remercie pas, ne recherche pas sa grâce ; il cherche son bonheur dans ce monde, il l'attend de ce monde. Celui qui parle de dispensations de Dieu pense à Dieu, lui rend grâces, s'efforce de lui plaire, voit en toutes choses sa main.

Si bonne intention qu'on ait, quand on ne parle que de chance, on a l'air d'être léger ou grincheux ; mais, dès qu'on parle de dispensations de Dieu, rien que ces mots nous font penser à Dieu et diriger nos regards vers lui.

– Oui, monsieur le pasteur, vous pourriez bien avoir raison, reprit Uli, et j'en ferai mon profit.

– Tu reviendras me trouver avec ta femme, après le service religieux, n'est-ce pas ?

– Très volontiers, si vous le désirez, mais nous vous dérangerons peut-être dans votre travail.

– Personne ne me dérange ; ce n'est pas seulement mon devoir, c'est aussi mon plaisir de pouvoir, dans des occasions solennelles, parler sérieusement à ces cœurs où je puis espérer que le bon grain portera des fruits.

Pendant qu'ils causaient ainsi à la cure, Fréneli avait ôté ses souliers de laine et mis son beau bonnet, sur lequel l'hôtesse fixa la couronne de mariée.

– C'en est une à la mode de Langenthal, dit-elle, mais, en tout cas, elle te va bien et tu la mérites. Ce n'est pas comme celles qui m'arrivent avec un *paquet* qu'elles ne peuvent cacher ; quand il faut que je leur mette une couronne, ça me va dans tous les doigts ; je voudrais plutôt les prendre par les tresses et les leur tirer d'importance. C'est une honte que la première drôlesse venue puisse se promener dans la contrée avec une couronne sur la tête. Cela devrait être défendu, c'est se moquer du monde. Mais on dit que nos beaux messieurs ne s'en inquiètent pas, et préfèrent les vilaines créatures aux honnêtes filles...

La cloche de l'église commençait à sonner ; le cœur de Fréneli se mit à battre bien fort et un nuage passa devant ses yeux.

L'hôtesse lui apporta des gouttes anodines, lui en frotta les tempes et lui dit :

– Il ne faut pas te laisser aller ainsi, nous devons toutes passer par là. Mais, va donc ! pour l'amour de Dieu ! Le ministre n'attend pas longtemps, le vendredi ; il est pressé.

Uli prit Fréneli par la main et se dirigea avec elle du côté de l'église. Le son des cloches retentissait solennel dans leurs cœurs, car le marguillier sonnait dans toutes les règles. Quand ils arrivèrent au cimetière, le fossoyeur était précisément occupé à creuser une fosse ; tout était silencieux autour de lui. Une invincible tristesse s'empara de Fréneli.

– Cela ne présage rien de bon, murmura-t-elle, on creuse la tombe de l'un de nous.

Devant l'église un baptême attendait ; la marraine tenait l'enfant dans ses bras.

– Cela présage des couches, murmura Uli à l'oreille de Fréneli pour la consoler.

– C'est-à-dire que j'y mourrai, répondit-elle, et qu'il me faudra quitter mon bonheur pour descendre dans le tombeau.

– Mais, songe donc, reprit Uli, que c'est le bon Dieu qui fait toutes choses, et que nous ne devons pas être superstitieux mais croyants. Qu'on creusera un jour notre tombe, cela est certain, mais qu'une tombe creusée soit un présage de mort, voilà ce que je n'ai jamais entendu. Pense donc combien il y a de gens qui voient creuser une fosse. Si elle devait aussitôt les engloutir tous, quelle mortalité n'y aurait-il pas sur cette terre ?

– Pardonne-moi, dit Fréneli, mais plus un acte est important, plus notre pauvre âme s'inquiète. Elle voudrait savoir tout ce qui suivra ! C'est pourquoi tout ce qu'elle rencontre lui est un bon ou un mauvais signe.

Ils entrèrent dans l'église à pas furtifs, presque en tremblant ; ils se séparèrent, l'un à droite, l'autre à gauche ; regardèrent baptiser le petit enfant et songèrent que c'est pourtant une bien belle chose pour les parents que de pouvoir confier, corps et âme, à la garde du Sauveur, un petit être si frêle et si débile et recevoir l'assurance que le Seigneur sera avec lui et le nourrira de son esprit comme la mère de son lait.

Ils unirent leurs prières à celles des parents et des parrains et marraines et se dirent que, s'ils devaient être à leur tour parrain et marraine d'un enfant, ils prendraient cette mission au sérieux.

Lorsque le pasteur se plaça derrière le baptistère, qu'Uli fut allé chercher Fréneli, et que tous deux se trouvèrent près du petit banc des mariés, ils s'agenouillèrent, avançant même la cérémonie, les mains tendrement enlacées, et de toute leur âme, de tout leur cœur, de toutes leurs forces, ils répétèrent les vœux

de la liturgie, en y ajoutant encore tout ce qui jaillissait des profondeurs de leur amour. Lorsqu'ils se relevèrent, ils se sentaient pleins de force et de courage ; c'était pour chacun d'eux comme s'il venait d'acquérir un trésor pour la vie et pour l'éternité !

Une fois hors de l'église, Uli pria sa petite femme de l'accompagner chez le pasteur, pour y chercher le certificat de mariage. D'abord elle s'y refusa, sous le prétexte qu'elle ne le connaissait pas et que cela n'était pas nécessaire. Elle finit cependant par y aller, non plus effarouchée comme un voleur dans la nuit, mais heureuse comme une épouse au bras d'un honnête homme.

Le pasteur les accueillit amicalement. On n'en eût pas trouvé aisément un qui sût allier comme lui le sérieux et l'amabilité, si bien que les cœurs s'ouvraient à lui, comme touchés d'une baguette magique.

Après avoir considéré Fréneli :

– Eh bien ! Uli, demanda-t-il, est-ce la chance ou une dispensation de Dieu qui t'a fait trouver cette gentille petite femme ?

– Monsieur le pasteur, répondit Uli, vous avez raison. Je la regarde comme un don de Dieu.

– Et toi, jeune femme, qu'en penses-tu ?

– Je ne pense pas autre chose, sinon que c'est le bon Dieu qui nous a fait nous rencontrer.

– Je crois aussi que Dieu l'a voulu, reprit le pasteur ; ne l'oubliez jamais. Pourquoi vous a-t-il réunis ? C'est pour que vous vous rendiez réciproquement heureux, non seulement là-bas, mais encore là-haut. Vous êtes de braves gens, vous êtes pieux, mais vous avez tous deux des défauts. Toi, Uli, je t'en connais un qui te menace toujours plus, c'est l'avarice. Toi, Fréneli, tu en as certainement aussi quelques-uns, mais je ne les

connais pas. Ces défauts se montreront de plus en plus ; le tien, Uli, est visible. Eh bien ! c'est ta femme qui le remarquera la première, et tu pourras le voir sur son visage. Les défauts qui se révéleront chez Fréneli, c'est toi qui t'en apercevras le premier, et elle le verra, de son côté, sur ton visage. L'un sera le miroir de l'autre. C'est dans ce miroir, Uli, que tu reconnaîtras tes défauts, et par amour pour ta femme, tu chercheras à t'en corriger, parce que c'est elle qui en souffrira le plus. Toi, Fréneli, tu devras l'y aider en toute aménité, mais il s'agira de reconnaître aussi tes défauts et de les vaincre pour l'amour d'Uli, et il t'y aidera à son tour.

Et s'il survient des mauvais jours, où l'un de vous aura à souffrir des défauts de l'autre, ou tous les deux de vos défauts réciproques, n'attribuez pas votre malheur à une mauvaise chance, mais pensez au bon Dieu, qui connaissait depuis longtemps tous ces défauts, et qui vous a unis précisément pour que vous vous aidiez l'un l'autre à vous en corriger. N'oubliez jamais ceci : Dieu qui vous a unis, vous demandera l'un à l'autre : Mari ! dira-t-il, où est l'âme de ta femme ? Femme ! où est l'âme de ton mari ? Faites ensorte que d'une même bouche vous puissiez répondre : Seigneur, nous voici tous deux à ta droite...

Lorsqu'ils rentrèrent à l'auberge, les invités n'étaient pas encore là ; seulement Jean avait fait dire qu'il viendrait bientôt, mais que sa femme ne pouvait guère l'accompagner.

– Va la chercher, dit Fréneli, prends la voiture, ce n'est pas si loin ; si tu te dépêches, tu seras de retour dans une demi-heure.

– Je n'aime pas à fatiguer le cheval, il a assez à trotter aujourd'hui, répondit Uli.

– Eh bien ! l'aubergiste t'en prêtera un. Ce n'est pas loin.

Ainsi fut fait. Jean n'était pas encore prêt et sa femme se faisait de grands scrupules d'aller ainsi s'attabler à l'auberge, un jour de semaine, sans être marraine. Que diraient les gens ? Uli aurait bien mieux fait de venir chez eux avec sa femme, au lieu d'aller à l'auberge faire des frais ; ils auraient eu assez à manger et à boire.

Tout en parlant, elle s'apprêtait, mais malgré les instances d'Uli, elle ne voulut pas permettre à sa famille de l'accompagner.

– Pourquoi alors ne pas prendre aussi le chat et le chien ? dit-elle. C'est déjà bien assez que j'aie. Attends seulement, tu auras encore besoin de tes petits sous ; un ménage c'est un avoir.

Fréneli les attendait avec impatience au coin de l'auberge. Tous ceux qui passaient ne la quittaient pas des yeux et demandaient : « À qui donc cette fiancée ? Il y a longtemps que je n'ai vu une aussi belle fille. » Tout le village en fut bientôt informé, et quiconque avait du temps à perdre ou pouvait imaginer un prétexte, s'en vint passer auprès de l'auberge.

Enfin le char d'Uli arriva et Fréneli reçut les invités avec empressement.

– Eh ! bien ! lui cria la paysanne, te voilà devenue sa petite femme ! Dieu te bénisse ! et elle lui tendit sa main potelée. J'avais toujours pensé que vous feriez une paire.

Comme Fréneli était sortie pour un instant, la paysanne dit à Uli :

– Tu as là une femme joliment avisée ! elle en remontrerait à bien des messieurs pour savoir parler, et le plus beau de l'affaire c'est qu'elle sait aussi travailler. Cela ne se rencontre pas toujours ensemble. Aies-en bien soin ; tu n'en retrouveras jamais une pareille.

Uli, les larmes aux yeux, renchérit encore sur ces éloges, jusqu'à ce que Fréneli revint. Comme, à son entrée, la conversation s'arrêtait brusquement, elle regarda l'un et l'autre d'un air malicieux :

– C'est ça, dit-elle, voilà que vous recommencez à en dire sur mon compte. L'oreille gauche m'a déjà sonné. Attendez seulement. C'est joli de ta part, Uli, de te plaindre déjà de moi dès que j'ai tourné les talons.

À ce moment, on les appela dans la chambre de derrière. La lampe était sur la table, avec un pot de vin et une théière.

– J'ai pensé, dit l'hôtesse, que je voulais faire du thé en même temps. En prendra qui voudra ; les uns l'aiment, d'autres pas.

Fréneli fit les honneurs du repas avec un aimable sangêne, offrit les plats, versa à boire, le tout avec une parfaite simplicité. Pendant ce temps, Uli s'entretenait avec son vieux maître, lui demandait conseil sur ceci ou cela, comment devait-il organiser son écurie, quelle culture était la plus avantageuse quand il fallait faire telles ou telles semailles, à quoi le terrain se prêtait le mieux ?

Jean répondait paternellement à toutes ces questions, interrogeait à son tour, et Uli faisait part de ses expériences. Les femmes prêtèrent d'abord l'oreille, mais bientôt Fréneli eut à son tour mille questions à poser à la paysanne, qui devait être une maîtresse femme, et lui raconta comment elle s'y était prise jusqu'ici.

La paysanne dévoila avec plaisir tous ses secrets de ménagère, mais en ajoutant souvent : « Je crois que tu t'y prends mieux que moi, il faudra que j'essaie. »

La cordialité des gens de la noce attira l'hôte et l'hôtesse. C'étaient des gens de bon sens et de bon conseil, ils pesèrent mûrement les choses, témoignant souvent du plaisir qu'ils

avaient à ce qu'ils entendaient. Uli et Fréneli écoutaient, se montrant désireux de s'instruire, recueillant humblement les expériences des vieux et les serrant dans leur mémoire, qui n'était pas surchargée de futilités.

L'après-midi s'écoula sans que personne sût comment. Tout à coup le soleil envoya un rayon d'or dans la petite salle et illumina tout ce qui s'y trouvait. Les gens de la noce furent saisis d'émotion à cette lumière inattendue qui semblait provenir d'un incendie.

– Rassurez-vous, dit l'hôtesse, ce n'est que le soleil ; quand le printemps est proche, il entre ainsi dans la chambre avant de se coucher.

– Seigneur Dieu, il est si tard ! s'écria Fréneli. Uli, il faut partir.

– Comme cette après-midi a été vite passée ! dit la paysanne. Je ne saurais me rappeler un jour où le temps m'ait paru si court.

– Moi de même, ajouta l'hôtesse. C'est bien autre chose qu'à tant de ces noces où les gens s'ennuient tellement qu'ils ne savent que boire et jouer, et vous fatiguent au point qu'on est heureux de leur voir les talons.

La paysanne tendit la main à Fréneli :

– Tu m'es devenue chère, lui dit-elle, je ne te laisse pas aller que tu ne m'aies promis de venir bientôt nous voir.

– Très volontiers, répondit Fréneli, si c'est possible. Il m'a semblé que je causais avec une mère, et si nous étions plus près les uns des autres, je ne reviendrais que trop souvent. Mais nous avons un grand train de maison et nous ne pourrions pas beaucoup sortir, Uli et moi. Mais promettez-nous de venir chez nous. Vos enfants sont élevés et, vous savez, cela va à la maison comme si vous étiez là.

– Oui, oui, je viendrai, je le promets. J’ai déjà dit bien des fois à Jean que j’aimerais voir comment il fait à la Glungge. Écoute : Si jamais vous avez besoin d’une marraine, ne te donne pas la peine de courir bien loin pour en chercher une. J’en connais une qui ne refusera pas.

– C’est bon à savoir, répondit Fréneli, en tortillant les attaches de son tablier. J’y penserai, *si jamais cela nous arrive*. On ne sait pas ce qui peut survenir.

– À la bonne heure, reprit la paysanne en riant, nous verrons alors quel cas vous faites de nous.

Pendant qu’elles devisaient ainsi, Uli avait payé et fait atteler. Il versa encore un verre à la ronde, et obligea tout le monde à boire le coup de l’étrier, mais l’hôte arriva encore avec une bouteille de vin *extra*, disant qu’il entendait faire aussi sa part et ne voulait pas avoir bu sans rendre la pareille. Il était heureux, disait-il, de les avoir eus chez lui, et donnerait volontiers tous les vendredis une bouteille de son meilleur, s’il avait toujours des gens de noce de cette espèce.

Lorsqu’il apprit que tout était payé, Jean ne voulut pas demeurer en reste et l’hôte dut aller chercher encore une bouteille. Et les étoiles brillaient de nouveau dans le firmament lorsque, après des adieux d’une cordialité bien rare entre gens qui n’ont pas de liens de parenté, le brave cheval emporta rapidement un heureux couple... vers les joies du paradis.

Ce livre numérique

a été édité par

***l'Association Les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande***

<http://www.ebooks-bnr.com/>

en novembre 2013.

– Élaboration :

Les membres de l'association qui ont participé à l'édition, aux corrections, aux conversions et à la publication de ce livre numérique sont : Marcel, Françoise.

– Sources :

Ce livre numérique est réalisé d'après : Jérémias Gotthelf, *Uli le valet de ferme et Uli le fermier*, La Chaux-de Fonds, F. Zahn, s.d.. La photo de première page, *Cerisiers dans l'Oberland bernois*, a été prise par Sylvie Savary.

– Dispositions :

Ce livre numérique – basé sur un texte libre de droit – est à votre disposition. Vous pouvez l'utiliser librement, sans le modifier, mais uniquement à des fins non commerciales et non professionnelles. Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu...

– Qualité :

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez-nous à réaliser ces livres et à les faire connaître...**

– Autres sites de livres numériques :

La bibliothèque numérique romande est partenaire d'autres groupes qui réalisent des livres numériques gratuits. Ces sites partagent un catalogue commun qui répertorie un ensemble d'ebooks et en donne le lien d'accès. Vous pouvez consulter ce catalogue à l'adresse : www.noslivres.net.

Vous pouvez aussi consulter directement les sites répertoriés dans ce catalogue :

<http://www.ebooksgratuits.com>,
<http://beq.ebooksgratuits.com>,
<http://efele.net>,
<http://bibliotheque-russe-et-slave.com>,
<http://livres.gloubik.info/>,
<http://www.rousseauonline.ch/>,
[Mobile Read Roger 64,](http://gallica.bnf.fr/ebooks)
<http://gallica.bnf.fr/ebooks>,
<http://fr.wikisource.org>
<http://www.gutenberg.org>.

Vous trouverez aussi des livres numériques gratuits auprès de :

<http://www.echosdumaquis.com>,
<http://www.alexandredumasetcompagnie.com/>
<http://fr.feedbooks.com/publicdomain> et
[https://fr.wikibooks.org/wiki/Wikilivres :Bienvenue](https://fr.wikibooks.org/wiki/Wikilivres:_Bienvenue).